

Channel Drake

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

16

époque

Channel Drake

Fleuve
Noir

G.J. ARNAUD

CHANNEL DRAKE

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

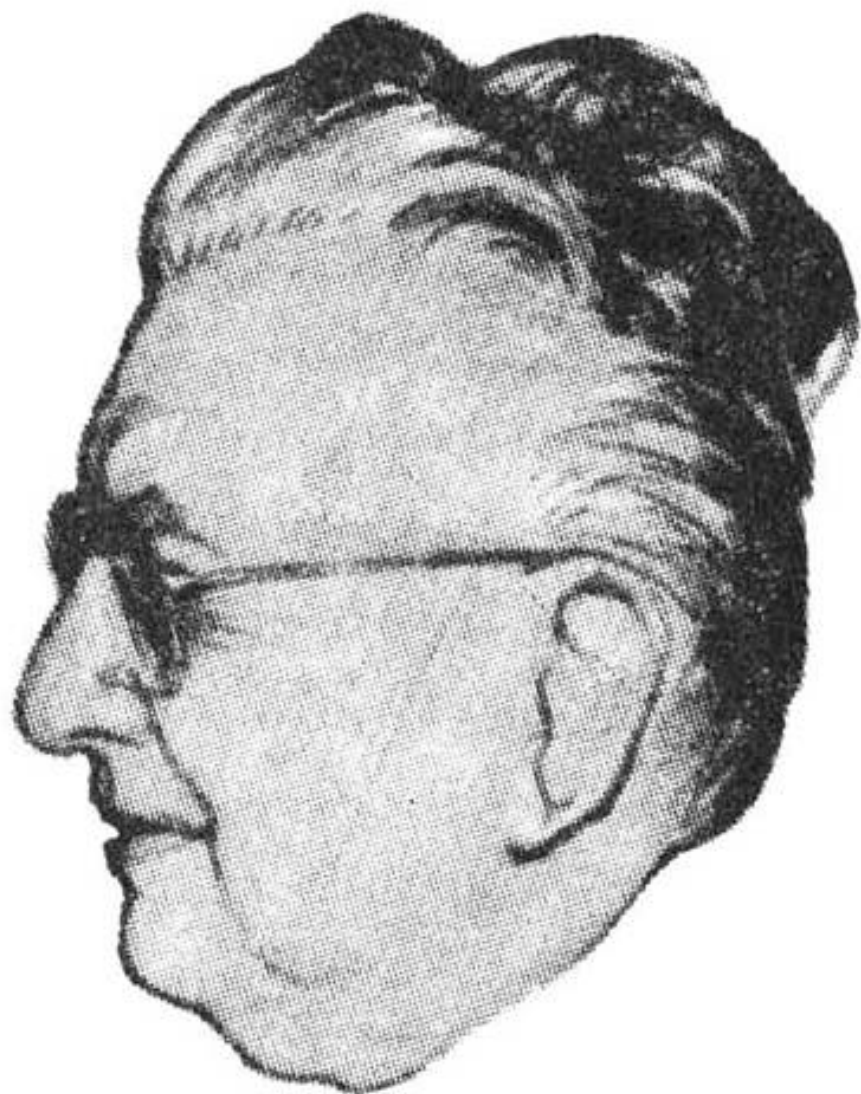
16

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2004, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07571-X



Le Grand Maître Rickell

CHAPITRE PREMIER

Jusqu'à ce que le *Nan-Tchong* aborde le port de Cooktown, Lien Rag refusa de quitter le bord malgré les rudes conditions de vie. Le cargo se délabrait de plus en plus, ses tôles se disjoignaient et les réparations à coups de résine injectée ne tenaient que par miracle. À plusieurs reprises, le dirigeavion piloté par Lienty survola le rafiôt. Lienty exhortait son cousin à abandonner son poste pour embarquer dans la nacelle qu'il faisait descendre vers le pont, mais Lien Rag refusait sans appel.

— J'irai jusqu'au bout de ce voyage. Notre cargaison est trop précieuse pour que je ne la surveille pas attentivement. Ni le capitaine ni Songe ne m'inspirent confiance, malgré les paroles très dures que j'ai eues pour eux. Tout peut arriver. J'ignore si cette fille n'espère pas une intervention extérieure.

— Qui pourrait bien intervenir dans une affaire aussi tordue ? lançait Lienty, incrédule.

— Je reste sur mes gardes et toi ne t'éloigne jamais beaucoup, et lorsque tu le pourras, passe en structure dirigeable pour économiser le fuphoc. Les vents ne sont pas contraires et soufflent modérément.

Après le ravitaillement du dirigeavion et du cargo auprès du baleinier *Madam*, la navigation le long du 40^e parallèle fut de plus en plus rude et les craquements de la structure du navire devinrent insupportables. Il y eut même une petite mutinerie. Des marins cherchèrent à s'emparer d'une chaloupe pour quitter le bord. La salle des machines était sous quatre-vingts centimètres d'eau et dans les cales c'était la même chose. Les pompes ne parvenaient pas à épuiser cette énorme quantité. Depuis le ciel, Lienty n'avait aucune peine à retrouver le *Nan-Tchong* car son sillage était huileux, traçant une ligne noire longue d'une dizaine de kilomètres.

Lorsque le cargo ne fut qu'à mille kilomètres des Kerguelen, Lien Rag demanda à Lienty d'aller sur place préparer l'amarrage du bateau.

— Je veux qu'il pénètre dans le chenal creusé dans la banquise, pour atteindre le port. Au besoin, fais évacuer les bâtiments qui y stationnent souvent illégalement. Le cargo sera mis en quarantaine le temps que toute cette affaire soit élucidée.

— Que décideras-tu pour Songe ?

— Je l'enverrais bien se faire pendre ailleurs, mais ce serait vraiment l'envoyer à la mort. Désormais, la Caste des Aiguilleurs la poursuivra de sa vengeance pour avoir échoué dans sa mission. On ne lui pardonnera pas de ne pas avoir fait couler le *Nan-Tchong* en plein Pacifique avec sa cargaison de matériel ferroviaire. Elle ne pourra pas retourner en Patagonie orientale ni dans bien des endroits. Nous allons devoir lui offrir un asile, ce qui ne m'enchanté guère.

— Et pour les quatre millions de dollars, que comptes-tu faire ? La Caste n'hésitera pas à s'emparer de la Société Ferroviaire des Kerguelen que dirige ton fils. Et la population ne l'acceptera pas. Nous allons vers de très graves événements.

— Nous allons payer, déclara tranquillement Lien Rag. Je peux réunir près de deux millions.

— Et le reste ?

— Toi, Yeuse, Farnelle. Nous avons gagné de l'argent avec l'exploitation de la mer intérieure de la banquise de Ross. Et Liensun aussi payera, compte sur moi.

— Tu disposes sans scrupules de nos économies, remarqua Lienty, ironique.

— C'est bien ce que tu allais faire, non, me proposer le petit million que tu as en banque ? Nous allons nous en sortir en évitant le scandale. Ce que nous ramenons dans les soutes de ce foutu sabot va nous donner un sacré essor. Mais ce sera son dernier voyage. Nous allons le vendre à la ferraille. Une fois la société d'import-export de Songe liquidée.

— Je persiste à craindre que Liensun ne tue Songe lorsqu'il apprendra l'histoire.

— Tu ne le connais pas. Il fera bonne figure, mais entreprendra l'élaboration d'un plan de vengeance qui pourra s'étendre sur des années. D'ici là, Songe aura certainement disparu en route vers de nouvelles magouilles.

Lienty avait donc abandonné sa surveillance aérienne pour se poser à Cooktown et organiser l'accès au port du cargo. Il avait fallu que l'on rabote les rives du chenal pour l'élargir quelque peu, mais le bateau n'aurait guère de marge une fois engagé dans ce passage. Le capitaine du port s'insurgea contre cette décision de Lien Rag, mais Vorgine, la vice-présidente mise dans le secret, intervint en personne pour le forcer à se soumettre.

— Nous avons refusé l'autre jour le chenal à un bâtiment de la Patagonie

orientale. Lorsque la présidente Cabana apprendra que cette épave a eu droit au port, elle nous fera des remontrances. Sans parler de Chalazy, le constructeur de glisseurs qui doit embarquer ses véhicules au terminal de la banquise.

Quand Lien Rag débarqua du cargo, tous remarquèrent son extrême fatigue. Il essayait de donner le change, mais lorsque Yeuse vint le chercher en conduisant son propre glisseur, un Carminale, elle se dirigea sans rien dire vers l'hôpital et malgré les protestations de Lien Rag, une équipe le prit en charge pour toute une série d'examens. Tout de suite, on le mit sous perfusion avec interdiction de se lever.

C'est dans sa chambre d'hôpital qu'eut lieu une première réunion exploratrice, en attendant que Farnelle soit de retour avec son baleinier, le *Dragon*.

Déjà le matin, Lien Rag avait fait venir Liensun pour lui expliquer brutalement toute l'affaire. La seule réaction de son fils fut une pâleur soudaine qui parut vider son visage de tout son sang. Menant une vie de plein air, il était hâlé depuis toujours, mais l'abus d'alcool entretenait un rose-violet sur ses pommettes et cette couleur fut soudain remplacée par une blancheur verdâtre. Mais il garda son calme, baissa les yeux pour ne pas trahir sa fureur intérieure.

— Tu dois donc participer au remboursement de ces millions de dollars. Nous disposons environ de deux millions huit cent mille dollars. Avec toi, Yeuse et Farnelle le compte sera bouclé, mais nous devons également trouver un million de dollars pour refinancer la Société Ferroviaire. Le matériel que débarqueront les dockers nécessitera d'autres embauches, d'autres dépenses.

— Je n'ai rien, déclara Liensun avec une certaine insolence. J'ai tout mis dans la Société.

— En tant que découvreur de cet énorme troupeau d'éléphants dans la mer intérieure de Ross, tu as reçu des primes énormes et des participations élevées aux bénéfices.

— Tout est passé dans l'achat de matériel qui venait de Patagonie. Mais je n'étais pas dupe, je savais qu'il était en transit là-bas et que sa provenance était les Seychelles, la famille Kalami et derrière ces foutus Indiens, la Caste de Lascasas. Je le savais. On me faisait payer le prix fort, mais je réglais la note sans hésiter car ce projet me passionne. J'ai l'impression de revivre l'aventure de Lacustra City, si tu veux savoir.

— Les faux dollars estampillés ?

— Je suis au courant, ainsi que du trafic de remèdes pour soigner les personnes contaminées par la radioactivité. Songe a racheté une partie de la Chimical qui s'est installée chez nous et exige la production de ces remèdes aux dépens de ceux indispensables à la population locale. Pour ces opérations elle s'est mise à trafiquer avec de faux dollars. C'est un imprimeur de Magellan Station qui se charge de l'estampille et de la signature de Lascasas sur les billets anciens démonétisés.

— Il y en a pour beaucoup d'argent ?

— Un million. Je ne pense pas qu'elle puisse s'en sortir, même si nous la mettons en prison ici même et la faisons surveiller nuit et jour. Lascasas détestera que son crédit soit ainsi atteint. L'affaire du *Nan-Tchong*, à côté de cette escroquerie, lui paraîtra anodine.

Lors de la réunion, Lien Rag révéla donc cette deuxième affaire et Yeuse la première réagit avec violence.

— Ce ne serait pas seulement quatre millions qu'il nous faudrait trouver, mais cinq, six avec ce fonds d'investissement que tu prévois pour la Société Ferroviaire des Kerguelen. Et peut-être ne sommes-nous pas au bout de nos surprises. Je ne suis pas très enthousiaste pour me dépouiller à cause d'une sale garce intrigante.

— C'est ça ou le scandale, rétorqua Lien Rag sèchement. La Caste deviendra, indirectement ou non, la propriétaire de cette société et nous aurons une émeute difficile à contenir. Chalazy en profitera pour aller s'installer en Patagonie orientale, nous laissant près de mille salariés sur le dos. Même si Liensun démissionne, c'est toute la classe politique qui sera mouillée, malgré son innocence.

— Vendons une part de la mer intérieure de Ross. Il y aura des acheteurs, dit Yeuse. Peut-être même mon successeur, ce cher Reiner.

— Le cours du fuphoc s'écroule, car de grosses quantités de baleinium arrivent sur le marché aux combustibles de Magellan Station, apportées par des cargos du Sud asiatique, autrefois à Tharbin, le patron du Consortium des Bonzes. Durant le réchauffement, ils rouillaient dans un port, mais désormais ils naviguent entre les banquises en formation, chargés d'huile de baleine. D'où vient-elle, on n'en sait rien pour l'instant. Mais elle coule à flot. Avec un océano ou un dollar estampillé on peut acheter désormais près de dix litres de fuphoc.

Yeuse, toujours réticente, annonça qu'elle attendrait de savoir ce que Farnelle proposerait pour prendre elle-même une décision. Lien Rag lui fit remarquer que la *Salamandre* ne serait pas au terminal de la banquise avant

huit jours, mais elle resta sur ses positions.

Le soir même, en dépit des interventions du personnel médical, Lien Rag quitta l'hôpital et se fit transporter par un glisseur taxi jusque chez Lienty qui occupait un appartement dans une construction récente du centre-ville. Pour l'instant, on ne prévoyait pas de changer les habitudes locales pour revenir au mode de vie ferroviaire dans des wagons.

Son cousin ne parut pas surpris de le voir et même laissa entendre qu'il aurait été déçu que Lien ne s'échappe pas de l'hôpital.

— Je ne peux attendre le retour de Farnelle et la bonne volonté de Yeuse. Elle m'a mis en colère, mais dans le fond je comprends sa position. Elle dispose d'un capital amassé honnêtement sur trente années de salaires de présidente et elle ne tient pas à le perdre pour une femme comme Songe.

— Que comptes-tu faire ?

— Tu prépares l'expédition du brise-glaces, le *Dark*, pour ouvrir un passage dans la banquise de Drake ?

— Tout était déjà prêt lorsque je t'ai accompagné à l'île du Titan. Le départ peut se décider du jour au lendemain.

— Alors vas-y. J'aurais besoin que l'hémisphère Sud apprenne très bientôt que les bateaux chargés de fuphoc ne seront plus forcés d'emprunter le détroit de Magellan. Voilà qui va ruiner le commerce de baleinium, si nous offrons une huile dégrevée des droits de passage élevés que nous prennent les Patagons des deux États. Pour ouvrir ton chenal, tu as besoin de combien de temps ?

— Il y aura le trajet, huit jours, peut-être dix. Le brise-glaces est puissant mais peu rapide. Cependant il peut affronter n'importe quelle mer. Je pense que l'arête centrale de la banquise haute de dix mètres, peut-être plus, nous occupera plus longtemps que le reste. Mais cependant que nous ouvrirons le chenal dans sa surface moins épaisse, une équipe d'artificiers sera déjà en train de faire sauter cette arête. Disons que d'ici un mois, le *Dark* passera sans peine de l'Atlantique au Pacifique. Ensuite on fignolera, mais par exemple la *Salamandre*, qui à ce moment-là reviendra chargée d'huile, pourra emprunter notre canal. En gagnant quinze jours à trois semaines sur le trajet, soit pour nous une économie de dix cents par litre de fuphoc. C'est considérable.

— Peux-tu appareiller demain ?

— Un appel radio suffira, même si c'est le soir. Le brise-glaces est prêt et peut affronter, je te l'ai dit, les pires conditions. Nous subissons une dépression, mais peu importe. Puis-je savoir ce que tu complotes ?

— Je vais me rendre à Magellan Station avec le dirigeavion.

— Tu n'es pas en état de piloter.

— Non, mais Keverny et Gislake, oui.

— Que vas-tu faire là-bas ?

— Laisser courir deux bruits, un que nous pourrions céder les plans du dirigeavion et deux que nous disposons de la licence de fabrication des glisseurs, et que lorsque les quatre années de cession provisoire seront écoulées nous pourrions envisager également de la vendre. En même temps, je vais rembourser trois millions sur les quatre dus aux banques et emprunter un million à Reiner, en échange d'une baisse du fuphoc de un cent sur la cargaison à venir. Soit déjà cinq cent mille dollars.

— Mais la cargaison à venir, c'est celle de la *Salamandre*. Celle-ci, je viens de te le dire, empruntera le nouveau chenal de Drake sans passer par Punta Arenas. Tu vas mentir à Reiner ?

— Non, je lui prometterai dix pour cent dans le capital de la société du Channel Drake, en dédommagement de ses pertes futures de péage au moment où le baleinier de Grathe franchira ton canal. Nous sommes seuls, toi et moi, sur cette affaire. Je donnerai ces dix pour cent sur mes cinquante et tu ne seras pas lésé. Pour chaque passage d'un baleinier comme les nôtres, nous économiserons un demi-million.

— Mais Reiner sera quand même furieux de ne pas avoir son huile.

— Pas forcément. Ce sera celle du *Dragon* qui viendra décharger à Punta Arenas et ira refaire le plein à Ross.

— C'est tordu, estima Lienty, songeur, et même limite, non ?

— Cinq cent mille remboursés en quelques semaines sur un million, plus dix pour cent du capital du Channel Drake ? Nos péages peu élevés devraient nous rapporter entre quinze et vingt pour cent de la mise de fond. Un virgule cinq à deux pour cent pour Reiner. Les cargos de baleinium ne vont pas s'amuser à emprunter le détroit de Magellan puisqu'ils viennent du Sud-Est asiatique et que le Pacifique est pour l'instant libre de glace à l'Est. C'est un million de tonnes de baleinium qui se trouvent concernés, soit dans les dix millions de dollars de péages annuels. Dans un mois, la situation politique de l'hémisphère Sud sera totalement bouleversée et nous proposerons un fuphoc un quart moins cher que le baleinium.

— Et Yeuse ? Tu lui fais part de ce que tu viens de me dire de tes projets ?

— Elle attend Farnelle pour discuter de tout ça. Si elles acceptent de verser leur quote-part, elles seront ravies d'apprendre que je me suis débrouillé différemment et que leur argent sera investi dans la Société Ferroviaire.

— Et le million pour les faux dollars ?

— Plus tard. Nous ne sommes pas directement concernés. Seule Songe est compromise. Je doute que Lascasas laisse l'information se répandre et provoque une défiance envers sa monnaie.

CHAPITRE 2

Depuis les premiers travaux de renflouement de la Machine-dieu, Kurty savait que l'ordinateur central lui était sinon hostile, mais peu enclin à lui révéler toutes les possibilités et les secrets de la locomotive de son père. Et dans sa volonté de garder les commandes de cette merveille, l'ordinateur se comportait souvent comme un imbécile.

Lorsque la Machine émergea enfin de l'eau en faisant éclater la banquise en bordure de plage, et se hissa avec aisance sur le sol glacé de l'île, Kurty avait été prévenu que les cellules bactériennes ne pouvaient produire qu'un kilomètre de voies résineuses par jour. Ces êtres unicellulaires devaient, selon ce que proclamait la voix métallique de l'ordinateur sur un ton très professoral, se reposer régulièrement.

Le premier doute qui envahit l'esprit de Kurty se manifesta lorsque la Machine, immobilisée sur la plage glacée de l'île, fut entourée par des otaries de la colonie voisine, parmi lesquelles Jenny, la copine de Kurty, venues examiner le monstre, toujours aussi curieuses des nouveautés. L'ordinateur ne réalisa pas tout de suite qu'il s'agissait d'animaux inoffensifs, sa mémoire n'ayant pas suffisamment vite retrouvé trace de ces charmantes bêtes et il s'affola. D'un seul coup la Locomotive s'ébranla en produisant des mètres, des dizaines de mètres, des kilomètres de voies pour s'éloigner au plus vite de ce danger inexistant.

— Hé, s'exclama Kurty, d'abord inquiet, vous allez mettre les bactéries sur le flanc.

Comme l'ordinateur ne réagissait pas, il cliqua pour avoir une idée plus précise de la situation, et c'est ainsi qu'après des tâtonnements nombreux, il accéda à cette machinerie complexe de production de résine, tout aussitôt transformée en sections de rails et de traverses. Il en resta ahuri, avant qu'une colère noire ne l'envahisse.

— Nous venons de fabriquer, en moins d'une heure, huit kilomètres de bonne voie ferrée pour fuir ces petits monstres d'otaries, et je n'ai pas l'impression que les batteries microbiennes soient épuisées. Je viens d'y jeter un coup d'œil et je suis encore effaré de leur importance. J'en ai perdu le compte, mais elles sont nombreuses à travailler sur la production de cette belle résine.

— Devant le danger nous exigeons d'elles un rythme d'urgence qui ne peut se prolonger au-delà d'une heure ou deux.

— Moi, je suis certain du contraire. Voyez-vous, Mylord, vous ne cessez de m'induire en erreur depuis des mois, depuis que j'ai osé me présenter devant le sas d'ouverture et pénétrer dans cette merveilleuse machine. Pour moi, elle est comme une mère et vous vous efforcez de me dévaluer, de me confiner dans un rôle effacé et ce n'est pas ce que je cherche. Vous n'êtes qu'une entité électronique qui à force de régner en maître sur cet ensemble mécanique, croyez en être le créateur, alors que vous n'en êtes que le serviteur, et si je vous appelle désormais Mylord ce sera par dérision, mais c'est Butler que je devrais dire.

— Butler, je ne connais pas, répondit la voix métallique avec moins d'assurance.

— Cherchez dans vos mémoires profondes. Vous ne savez pas ce que je vais faire ? Je vais poursuivre notre route vers le réseau le plus proche, au rythme d'un kilomètre tous les quarts d'heure.

— C'est de la folie, hurla l'ordinateur, nous ne pouvons dépasser le kilomètre à l'heure.

— Merci, Mylord, c'est tout ce que je désirais savoir.

L'ordinateur ne réagit pas tout de suite et se tut. La Locomotive s'ébranla à nouveau avec lenteur, construisant donc sa voie résineuse au rythme lent d'un kilomètre/heure.

— Jour et nuit, nous finirons pas nous rapprocher de quelque part, disait Kurty, qui s'efforçait d'obtenir des informations sur les installations en cours. La Machine disposait d'un système d'écoute-radio exceptionnel, si bien que les informations les plus lointaines étaient engrangées dans les différentes mémoires, triées, et que vers le soir un premier schéma apparut sur un des écrans.

Il s'agissait du réseau de la Channel Sulu Cie. Il traversait la banquise qui recouvrait la mer des Célèbes, à quelque huit cents kilomètres de Palauan. Trop lointain, bien sûr, huit cents heures de route, plus de trente jours de voyage. Mais les informations continuaient d'affluer et les réseaux qui couvraient l'île de Bornéo, ceux de l'Ecuadorian Eastern Company, se présentèrent tout aussi loin, mais Fleur se trouvait là-bas, dans Bandar Station qui était la tête de ligne de toutes ces voies.

— Butler veut dire maître d'hôtel, précisa soudain l'ordinateur avec rancune. Je n'aime pas du tout ce mot quand vous me l'appliquez.

— C'est pourquoi je vous appelle Mylord, un terme plus flatteur. Vous devriez faire des recherches sur son origine et vous verriez qu'il est un symbole divin.

— Vous avez usé de ruse avec moi, au sujet du nombre de kilomètres de voies que vous vouliez installer en écrasant de travail les cellules bactériennes.

— Et vous avez répondu sans réfléchir, ce qui pour un système informatique est tout à fait inattendu et bizarre. Ne pensez-vous pas que vous avez besoin d'une révision ? Je peux trouver des spécialistes qui viendront vous examiner. Lien Rag, par exemple, vous connaissez ? Il doit figurer dans vos mémoires comme le meilleur ami de mon père.

— Ce nom me dit quelque chose, répondit la voix métallique, un peu moins sentencieuse. Il est spécialiste en électronique ? Je le croyais glaciologue.

— Il dispose d'un savoir et de techniques nombreuses, répondit Kurty, maintenant laissez-moi travailler, car nous allons affronter la banquise à nouveau et je dois repérer la meilleure implantation.

— Aucune banquise n'est sûre, aucune n'est éternelle. Elles se fracturent, se boursoufflent, se ratatinent et les voies ferrées en souffrent constamment.

Vers dix heures du soir il immobilisa la Locomotive pour prendre un peu de repos et manger, et boire. Il était heureux de rouler ainsi, même si le rythme était lassant, mais cette banquise offrait des situations peu communes. Les congères coureuses y avaient créé de véritables collines à travers lesquelles il devait trouver un passage. Mais pour l'instant il n'avait relevé aucun signe de fracture et les sismographes restaient au calme plat.

Lorsqu'il retourna au poste de commande, l'un des écrans affichait un schéma de voie unique, qui shuntait en quelque sorte le réseau des Célèbes de la Channel Sulu, pour desservir une minuscule station, la Hope Station. Et celle-ci ne se trouvait qu'à cent vingt kilomètres, environ.

— Hé bien, Mylord, d'ici quelques jours nous allons nous relier à un réseau plus important et roulerons enfin à meilleure allure, en économisant la peine de nos chères petites bactéries.

CHAPITRE 3

Lorsqu'elle vit qu'Edgon Kowning n'accompagnait pas son fils, Louria fut ravie d'accueillir Harold. Ce dernier lui dit que Claudion s'était entiché de son père et lui avait confié certains travaux d'électronique à 87°7 Station.

— Ne me demande pas comment il a fait pour découvrir la fréquence d'Altaï mêlée à une autre, je n'en sais rien et lui préfère ne pas s'expliquer.

— Je suppose que vous avez, Claudion et toi, enregistré les messages radio émis par Altaï.

— Oui, mais nous n'avons rien découvert d'extraordinaire. Du moins dans le contenu, mais par contre nous nous demandons à qui était destinée l'émission captée. Une émission qui n'a pas duré un dixième de seconde et que nous avons ensuite écoutée au ralenti. Le système biologisé entretient des rapports avec un correspondant anonyme. Qui normalement doit répondre sur la même fréquence. Tout le système d'écoute radio de 87°7 est mobilisé et il conviendrait d'en faire autant ici, à NPST.

Elle trouva détestable cette assurance nouvelle qu'il manifestait et lui dit qu'elle prévenait Roggerly, le manager du service radio.

— Je crois que Claudion avait quelques idées sur le destinataire, mais il n'a pas voulu les préciser avant d'en avoir la preuve.

Décidément, tout se jouait en dehors d'elle, pensa-t-elle, de plus en plus furieuse. Elle revenait de Salt Lake Station où elle avait cherché vainement dans les installations du professeur Charlster, comment il entrait en communication avec ce fragment de Lune et, alors qu'elle était sur le point d'aboutir, Harold l'avait prévenue que son père avait découvert ce qu'ils cherchaient. En y réfléchissant bien, elle n'était pas certaine qu'elle aurait elle-même fait cette découverte chez Charlster.

— Que décides-tu ?

Elle tressaillit et, voyant son air surpris, il précisa :

— Tu n'entres pas en contact avec les logiciels d'Altaï pour qu'ils stoppent cette offensive du froid ? Je sais très bien qu'ils n'ont aucune idée des conséquences qu'engendre leur action. Ce sont quand même eux qui agissent sur les immenses plaques de glace qui opacifient la lumière du soleil. Je pense

qu'il suffit de modifier leur plan par rapport aux rayons solaires pour en finir avec la monstrueuse opération de Charlster.

— Je n'en suis pas aussi certaine que toi.

Mais elle dut s'entretenir avec le manager Roggery. Harold assistait à l'entrevue. Roggery, malgré sa vivacité d'esprit, eut du mal à accepter ce que lui exposait la directrice de l'observatoire.

— Quel langage adopter, un langage binaire, je suppose, mais après quelle transcription ? Je ne suis qu'un opérateur radio, en quelque sorte, et j'aurais besoin de l'assistance d'un électronicien qualifié.

Il ne paraissait pas avoir une bonne opinion du service en question à bord du train-observatoire, et Louria vit avec inquiétude venir le moment où Harold proposerait l'intervention de son père, Edgon.

— Charlster n'utilisait que notre langue, dit-elle sèchement. Nous allons commencer de la sorte. Contactez les électroniciens et présentez-moi une proposition aussi rapidement que possible.

— Je peux vous assister, proposa Harold, car je sais exactement ce que nous désirons faire.

Juste à cet instant, la Présidence appela et les deux hommes sortirent de son bureau. Elle croyait avoir le professeur-conseiller de Fortalès, mais c'était ce dernier en personne.

— Nous n'en sortons pas, déclara-t-il sans perdre de temps. La température moyenne est en quelque sorte sur un palier, mais elle ne régresse pas.

— Nous avons quelque espoir, dit-elle, sans un enthousiasme excessif, et il ne fut pas dupe.

— Combien de fois m'avez-vous répondu de la sorte ? Je sais que vous êtes venue à SLST en mon absence et que vous en êtes repartie brusquement. Quelque chose liée à vos recherches vous a motivée ?

— Oui, mon assistant Harold avait découvert une fréquence que nous cherchions depuis des jours.

Elle lui fit un résumé de cette histoire et il l'interrompit pour lui lancer :

— Vous devriez embaucher le père de ce garçon. Souvenez-vous avec quelle rapidité et quel talent il est déjà venu à votre secours pour la réplique biologique du cerveau de Charlster.

Les gens ne se rendaient pas compte que certaines de leurs phrases, certains de leurs mots étaient souvent plus douloureux que des dards empoisonnés.

— Embauchez-le et si c'est une question de budget faites-moi un rapport circonstancié, et vous aurez une subvention rapide.

Elle choisit de ne pas lui dire qu'Edgon Kowning se trouvait déjà à 87°7 Station, mais il finirait par l'apprendre par ses services secrets. Elle préféra lui parler de ses trouvailles chez Charlster, comment il recevait les informations depuis l'observatoire que dirigeait Claudion Hyponias.

— Le réémetteur doit se trouver sur le quai de Charlster, mais je n'ai pas eu le temps de faire des recherches.

— Est-ce important ?

— Je l'ignore.

— La source de ces informations a bien été coupée au départ ? Je ne vois pas ce qui vous tracasse, dans ce cas.

Il n'était pas dupe, comprenait qu'elle avait voulu détourner la conversation en sa faveur et démontrer qu'elle n'avait pas perdu son temps à SLST. Elle retira de cette communication une grande amertume, et restée seule dans son bureau, elle essaya de mettre ses pensées en ordre. Pour conclure l'examen psychologique de sa personnalité, elle n'eut qu'un seul mot : mégalomanie et maniaco-dépendance à son affectivité.

Puis ce fut Claudion qui chercha à lui parler, alors qu'elle venait de pénétrer dans la rotonde des appareils d'observation. Le haut-parleur la poursuivait au fur et à mesure qu'elle s'éloignait de son bureau et elle finit par prendre la communication, excédée.

— Tu sais que j'ai gardé le père d'Harold pour quelques bricolages. Maintenant il est libre. J'ai pensé que peut-être tu en aurais besoin pour l'utilisation de cette fréquence d'Altaï. Je crois comprendre que ce ne sera pas facile d'agir directement sur ces e-logiciels et leur faire renoncer à un processus imprimé dans leurs circuits par Charlster. J'ignore la qualité de ton équipe d'électroniciens mais si moi, ici, à 87°7 Station, je devais me livrer à une pareille opération, je n'aurais pas sous la main un seul spécialiste capable de comprendre ce que j'attends.

— Peut-être suis-je plus chanceuse, commença-t-elle en riant, et que j'ai des spécialistes.

— Ils ont admis que les logiciels d'Altaï disposaient d'une totale

indépendance et pouvaient accepter comme refuser toute proposition ? Eh bien, je t'en félicite, car même chez les astrophysiciens de mon groupe, c'est dur à avaler.

Comme elle allait interrompre cette conversation, elle posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— C'est Edgon Kowning qui souhaite faire un petit tour dans mon domaine ? Je sais que c'est un curieux prêt à tout et qu'il doit savoir que nous employons de nombreuses et jolies femmes dans ce train-observatoire.

— Il n'a manifesté rien du tout, répondit Claudion avec agacement. C'est seulement moi qui pensais que tu aurais éventuellement besoin de lui. Si cela te fâche, n'en parlons plus.

— Ça ne me fâche pas et peut-être qu'effectivement c'est une bonne idée.

Et tout aussitôt elle réalisa ce qu'elle venait de dire. Elle se livrait pieds et poings liés à cet escroc génial qui allait venir fureter dans toutes les mémoires informatiques du train-observatoire.

— Je pense qu'il sera heureux de revoir son fils, ne trouva-t-elle qu'à dire pour se justifier.

C'était d'autant plus lamentable que Claudion lui fit remarquer que le père et le fils venaient de passer quelques jours ensemble et ne s'étaient séparés que la veille avec le départ d'Harold.

— Je vais voir ce qu'il en pense et je te rappellerai, annonça-t-il, la laissant plus morte que vive.

Elle retourna dans son bureau, s'y enferma à double tour et alla baigner son visage dans le lavabo de la petite salle d'eau adjointe. Pourquoi était-elle aussi compliquée ? Edgon ferait son boulot et une fois payé, disparaîtrait. Qu'avait-elle à cacher, sinon quelques comptes quelque peu gonflés pour dissimuler certaines dépenses qu'entraînaient les travaux en rotonde d'observation ? Les experts financiers de Fortalès étaient incapables d'estimer ce que coûtait une minute supplémentaire d'observation avec appui du puissant laser au fluor atomique. La note d'électricité était telle qu'il fallait bien en répartir le montant sur des chapitres moins onéreux. Edgon Kowning était un escroc, déjà condamné pour des prélèvements d'argent sur les comptes électroniques de sociétés financières et de riches milliardaires. Elle n'avait aucune raison de penser qu'il pourrait chercher à faire chanter la petite amie de son fils.

Claudion rappela une heure plus tard.

— Désolé, mais Edgon ne peut venir pour l'instant. Il a un engagement, ailleurs et ne pourra être disponible que dans plusieurs jours.

— Un engagement, ricana-t-elle, quelque jolie fille certainement. Je ne m'attendais pas à ce qu'il montre une bonne volonté civique pour nous venir en aide.

— Tu le connais mieux que moi, je suppose, mais c'est un homme indépendant qui se moque bien de notre société et qui n'agit que pour l'argent, ou simplement pour faire plaisir à son fils. Il n'a aucune raison de venir en aide à un monde qui l'a fourré en prison.

— Il était coupable, s'insurgea-t-elle avec véhémence. C'est tout de même incroyable que ce type use de son charisme pour se faire passer pour un brave homme accusé injustement.

— Il n'a volé que des puissants, jamais de pauvres gens.

— Le justicier protecteur de la veuve et de l'orphelin, ricana-t-elle avant de raccrocher.

Dans la soirée, Roggerly et Harold lui exposèrent les conclusions auxquelles ils avaient abouti avec l'aide du service d'électronique appliquée, et elle comprit qu'ils n'avaient guère progressé.

— J'ai essayé d'avoir l'aide de ton père, mais il avait à faire ailleurs, dit-elle à Harold. Lui seul peut nous aider à convaincre les e-gènes d'Altaï.

Il la regarda de telle façon qu'elle eut le sentiment de se parjurer.

CHAPITRE 4

Plusieurs personnes avaient surpris le vol d'un oiseau fantastique autour de la raffinerie et la flamme de la torchère avait même éclairé cet être étrange aux ailes de dentelle. Une photographie circula qui ne manquait pas de netteté. Lorsqu'on la montra à Ann Suba, elle s'efforça de garder un air sceptique mais resta stupéfaite de découvrir cet être, ce sphale, le nom de son espèce, le sien étant Zixiss. Chaque nuit il l'interpellait mentalement au sujet de cette fameuse navette qui attendait sur son pas de tir dans le désert de Gobi. Il était venu de là-bas en trois jours de vol, avec la nécessité de se reposer et de refaire ses forces. Elle avait cru comprendre qu'il avait besoin d'électricité pour régénérer son organisme. Comment faisait-il pour s'en procurer dans un désert réputé pour son aridité et sa population d'un autre âge ?

Elle ne savait que faire, qu'envisager au sujet de cette présence encombrante. Il attendait d'elle un miracle, qu'elle lui explique comment faire décoller cette fusée et rejoindre ce satellite Flatty. Satellite auquel elle se refusait de croire, car tout son honneur de grande scientifique en pâtirait. Cette découverte de Louria Finister, elle ne voulait plus en entendre parler. Déjà la révélation de l'existence du SAS, ce satellite animal englouti dans le Pacifique, lui avait paru impossible à imaginer, malgré les photographies prises par Lien Rag, juste avant qu'il ne sombre dans les abysses, et voilà qu'un deuxième animal de l'espace, un deuxième Bulb apparaissait pour contrecarrer ses certitudes profondes.

Les images que Zixiss projetait en elle ne pouvaient être reproduites dans le détail, notamment le tableau de bord de la navette qui occupait un plan de deux mètres carrés environ, avec une centaine de touches de commandes et de spots lumineux.

Le sphale lui racontait également son épopée sur Terre, comment il avait atterri, transporté par un module spécial dans la région du Nord Canada, s'était caché, avait rencontré un groupe d'Aliens réfugiés près du pôle. Elle se doutait qu'il lui cachait certains épisodes qui auraient pu donner de lui une image peu flatteuse. Très vite, il en venait à son arrivée au sein de cette communauté installée au Gouffre aux Garous. Pour Ann Suba, nouvelle humiliation à supporter, car elle n'avait jamais cru que des extraterrestres puissent ainsi vivre sous terre, dans cette zone proche du pôle Nord. Nouvel échec aussi et victoire pour Louria Finister, une fois de plus.

— Vous ne voulez rien croire, lui dit le sphale une nuit, vous remettez en

question tout ce que je vous dis, en continuant à prétendre que j'ai vu tout ça dans une série de dessins que vous appelez bande dessinée de science-fiction. Pourtant vous m'avez vu voler, ainsi que d'autres personnes. Vous avez découvert ma très grande taille, vu que je ressemble à un de vos insectes, mais cinq cents fois plus grand, plus gros. J'ai des élytres qui abritent mes grandes ailes fragiles. Je me nourris d'électricité que je produis grâce à un appareil portable, et je vous serais reconnaissant si vous me permettiez de profiter de votre installation. Si vous refusez de me recevoir dans ce véhicule qui vous sert de domicile, utilisez une rallonge à laquelle je viendrai me brancher.

Tantôt elle faisait mine de le croire, tantôt elle le traitait d'imposteur, disant qu'il n'était qu'un humain complètement fou pour imaginer de pareilles choses. Mais lorsqu'il lui demandait d'expliquer sa présence nocturne, son vol autour de la torchère, elle restait coite. Il s'arrangea pour attirer l'attention d'un plus grand nombre de personnes, et ne réussit qu'à provoquer une épouvante qui claquemura les gens chez eux du coucher au lever du jour. On parlait de démon et des vigiles se postèrent pour tirer sur cette ombre gigantesque qui s'approchait des installations pétrolières.

— Puissiez-vous vous brûler les ailes comme un papillon de cauchemar, lui criait Ann Suba depuis sa draisine. Un soir quelqu'un l'entendit ainsi hurler et l'on commença de la regarder bizarrement.

Le gouverneur envoya un représentant chargé de veiller sur ses intérêts. Il avait capté cinquante et un pour cent de la compagnie pétrolière et depuis, Murmose, la propriétaire, était malade de désespoir. Allanabad ne savait que faire pour la distraire et la sortir de sa léthargie.

L'envoyé spécial du gouverneur de la province se nommait Eliaban et déjà Ann Suba s'était accrochée verbalement avec lui. C'était un fonctionnaire imbu de son importance qui croyait tout régenter dans la raffinerie. Il estimait que les employés étaient trop payés, que les ramasseuses de pétrole ne faisaient pas bien leur travail et que les enfants de moins de douze ans devaient être employés à cette tâche.

Il apprit qu'un démon volant apparaissait chaque nuit dans la lumière que projetait la torchère brûlant le gaz excédentaire, et il veilla pour l'apercevoir. Il ordonna que des prières publiques soient organisées et que le muezzin de la mosquée lance des anathèmes sur ce diable hideux. Le recteur de la mosquée lui dit que c'était déjà fait sans avoir obtenu de résultats, mais Eliaban persista à exiger qu'à minuit toute la population de l'agglomération prie, jusqu'à ce que le démon se brûle à la flamme dans le ciel.

Pendant deux nuits, la population se rassembla ainsi, mais la troisième il n'y eut qu'une dizaine de personnes pour se présenter à la prière. Eliaban fulmina et envoya les vigiles déranger les gens chez eux, mais ils revinrent en

déclarant que les wagons d'habitation étaient tous vides. La population avait préféré aller coucher loin de la station pour être tranquille.

Le lendemain, lorsque les travailleurs revinrent vers les installations pétrolières, ils se heurtèrent à l'opposition de vigiles armés, et dans la journée des renforts de troupes arrivèrent, envoyés par le gouverneur de la province. Ces soldats établirent un encerclement de la station pour empêcher les gens de sortir, et peu à peu ils durent se plier aux exigences de cet envoyé spécial, et se mettre à prier chaque nuit. Depuis sa draisine, Ann Suba essayait de convaincre Zixiss de s'éloigner durant quelque temps, pour que le calme revienne enfin dans la station, mais il s'obstinait à voler chaque nuit. Il le faisait ni pour s'amuser ni pour défier Eliaban, mais pour forcer Ann Suba à lui révéler comment faire décoller la navette du désert de Gobi.

— Vous dites que vous êtes la plus grande scientifique de la Terre, donc vous devez savoir comment on doit opérer pour que cette fusée s'envole.

Elle se sentait prise à son propre piège. Un temps elle songea lui donner de fausses instructions, espérant qu'il repartirait en direction de l'est et qu'une fois dans le poste de pilotage de la fameuse navette, ses tentatives amèneraient une catastrophe. Elle n'éprouvait aucune curiosité pour cet être qui disait venir d'ailleurs, et elle souhaitait même l'effacer physiquement et mentalement de son souvenir. C'était indispensable pour qu'elle conserve intactes toutes ses convictions scientifiques.

CHAPITRE 5

Alors qu'elle avait tout à redouter de Tharbin, suite aux manœuvres cruelles pour lui arracher ses secrets, Movane fut surprise d'être traitée sans brutalité et même avec une certaine courtoisie. Dans le dirigeable en route pour le nord, Tharbin ne lui rendit que trois visites pour s'enquérir de ses désirs, mais ne lui posa aucune question. Elle redoutait le pire, qu'il ne la remette à la terrible police secrète des Bonzes et qu'on ne la torture pour la faire parler. Mais à Talmyr elle fut surprise d'être conduite dans le train spécial de Tharbin. Elle ne rencontra pas sa femme et s'en réjouit, car celle-ci la détestait.

Deux jours plus tard, Tharbin s'invita dans son compartiment et lui dit que celui-ci était parfaitement insonorisé et que tout ce qui s'y dirait resterait entre eux deux.

— Depuis que vous m'avez en quelque sorte trompé en encombrant mon esprit d'images d'épouvante, j'ai compris certaines choses. D'abord que vous aviez un pouvoir de suggestion et j'ai réfléchi sur ce don. J'ai appris que des êtres venus d'ailleurs le possédaient et que ces derniers avaient séjourné en dehors de la Terre. En premier lieu nous avons la famille Ragus ou si vous préférez la famille Rag, celle de Lien le glaciologue. Son fils métis de Roux était capable de télépathie et de télékinésie, de même que son demi-frère Liensun. J'en ai conclu que vous-même étiez d'origine extraterrestre. Je me trompe ?

Elle secoua la tête en silence.

— Vous appartenez à un groupe qui se cachait dans un endroit baptisé le Gouffre aux Garous ? Et une fois en possession de mon secret sur cette navette spatiale, vos amis ont décidé de la rejoindre, dans l'espoir de la faire décoller pour aller sur une autre planète. Mes connaissances ne vont pas plus loin. J'ignore bien des choses et notamment tout ce qui concerne cet être volant que les Mongols traitaient de démon.

— C'est un sphale nommé Zixiss, une sorte d'énorme insecte intelligent, qui ne rêve que de retourner sur sa planète d'origine, en réalité un satellite en orbite autour de la Terre. Je suis bien originaire de ce satellite par mes parents, mais je suis née sur Terre. En fait, je ne crois pas avoir eu tellement le désir de rejoindre ce satellite, mais je suivais le mouvement.

Dès lors elle commença le récit de ses origines et de celle des Guardians, ainsi appelait-on les Flattyens venus sur Terre pour essayer de soigner cette maladie qui les décimait avant l'âge de quarante ans.

— Il faut d'abord que je vous parle de Flatty qui est un deuxième Bulb, un animal de l'espace apprivoisé[1] colonisé plutôt par les hommes et transformé en satellite terrestre.

Elle raconta comment des colons d'Ophiuchus IV avaient chassé un troupeau de Bulbs pour s'emparer de deux d'entre eux et les adapter à leur façon de vivre, et comment ces animaux capables de voyager dans l'espace les avaient amenés dans le voisinage de la Terre.

— Les sphales vivent en harmonie avec les Bulbs, et les uns et les autres ne peuvent se séparer. Ce ne sont donc pas des parasites. Les colons ne l'ont pas compris tout de suite et les dédaignaient, tout comme les laineux qui vivent aussi dans ces corps gigantesques et qui eux sont de véritables parasites.

— Qui savait piloter une navette spatiale chez vous ?

— Je l'ignore, mais je pense qu'il y avait des spécialistes de l'astronavigation. Tous les hommes de cette colonie du Gouffre aux Garous ont été tués par les Mongols.

— D'autres Guardians vivent sur Terre ?

— Il existe deux groupes antagonistes, les Naturalistes auxquels j'appartiens et les Eugénistes qui se seraient réfugiés dans l'hémisphère Sud, dans un archipel proche de l'Antarctique dont j'ignore le nom. Les uns et les autres cherchent désespérément à soigner leur mal. J'ai des parents quelque part au Canada, mais je crains qu'ils ne soient malades, car je n'ai plus jamais su ce qu'ils étaient devenus.

— Nous reprendrons cette conversation demain. Je vous remercie de votre bonne volonté.

CHAPITRE 6

Un temps ils survolèrent le brise-glaces *Dark* en route pour le passage de Drake, et les deux cousins échangèrent quelques mots avant que le dirigeavion ne prenne de la distance. Le puissant bâtiment traçait une route rectiligne et ses énormes moteurs laissaient un sillage bouillonnant d'écume. Lien Rag remarqua que de grandes plaques de banquise paraissaient se diriger vers le nord, peut-être vers l'Afrique du Sud, mais avant elles atteindraient l'archipel des îles Marion et Prince-Édouard.

La banquise cernait depuis plusieurs mois la Géorgie du Sud et ne laissait qu'un passage de cent kilomètres avec la banquise de la mer de Weddell, mais d'après les experts cette dernière ne s'étendrait pas au-delà, à cause d'un courant chaud dont on ne s'expliquait pas l'origine. Lien Rag pensait que de nombreux bateaux et locomotives nucléaires ayant jadis appartenu aux Harponneurs de l'Antarctique, gisaient dans cette mer, et produisaient une forte chaleur qui risquait de polluer l'eau durant des générations.

C'était Keverny qui pilotait, et il bavarda avec Gislake tandis qu'un autre mécanicien s'installait au fauteuil de copilote.

Gislake parlait du projet de Channel Drake, et lui qui avait survolé cette bande de banquise se demandait si Lienty viendrait à bout de l'arête centrale. Mais il finit par abandonner ce sujet pour lui parler d'Olivary, alias le père Sosthène qui dirigeait un groupe de Néos dans le sud de la Nouvelle-Zélande. Olivary avait été son ami durant près de trente ans et il ne pouvait oublier les événements, les difficultés qu'ils avaient vécus ensemble. Depuis toujours, Olivary manifestait une foi profonde et finalement, lors d'une incursion sur cette terre, à la vue de ces Néos persécutés, il avait franchi le pas et s'était déclaré leur pasteur.

— Si lui et ses fidèles sont encore de ce monde, ce serait un véritable miracle. Mais je suis pessimiste, Olivary voyait venir la fin de son aventure et je crois qu'il aspirait à mourir avec les siens.

— Il souhaitait devenir une sorte de martyr ?

— Je ne sais pas, mais il a accompli ce qui fut l'œuvre de sa vie et je crois qu'il a accepté la mort avec sérénité. Il faudra que je retourne là-bas pour en avoir le cœur net, et s'il est mort j'essayerai de retrouver son corps pour l'enterrer selon les rites qu'il pratiquait.

— Nous aurions pu te laisser lorsque nous volions vers l'île du Titan, et te reprendre au retour.

— Je n'ai pas voulu vous faire perdre votre temps, et ensuite la surveillance du cargo de voyageuse Songe vous a détournés de cette région.

— Quand nous aurons trouvé un bateau solide, nous retournerons à Titan et si tu le veux, tu débarqueras là-bas pour rendre les derniers devoirs à ton ami.

Il fut surpris que Léonora Cabana se fût dérangée en personne pour l'accueillir à l'aéroport. Il remarqua que les installations étaient récentes, importantes et que d'autres appareils stationnaient sur les pistes. La Patagonie orientale avait ouvert une usine d'aéronautique, mais par ailleurs se laissait tenter par la société néo-ferroviaire.

— Je suis confus qu'un président démissionnaire soit ainsi honoré, déclara-t-il à cette femme qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer. Peu lui importait qu'elle joue de son physique pour parvenir à ses fins, mais son alliance occulte avec les Aiguilleurs de Lascasas le révoltait.

Elle disposait d'un superbe glisseur fabriqué spécialement pour les grands personnages, et qui portait le nom de limousine. Même Lien Rag avait dû chercher pour savoir ce que signifiait ce mot. L'intérieur protégé par des vitres fumées était d'un confort inouï et il s'étira avec plaisir dans son fauteuil moelleux.

— Cher ami, je ne veux pas empiéter sur votre indépendance et je respecte votre souhait de descendre dans un traintel, mais je vous aurais volontiers accueilli dans mon train-résidence.

Magellan Station basculait carrément dans la nouvelle société ferroviaire qui se mettait en place à une vitesse vertigineuse, si Lien Ray en jugeait d'après ce qu'il voyait de l'extérieur. Les maisons, les immeubles construits durant la période du réchauffement disparaissaient rapidement, remplacés par des quais, des trains-habitations d'au moins deux étages.

— Puis-je vous retenir à déjeuner ?

— Désolé, Présidente, mais je dois me rendre à la Financial Holding pour leur remettre une somme importante en règlement de prêts engagés par la voyageuse Songe, prêts destinés à l'achat de matériel ferroviaire.

Il regardait droit devant lui la nuque grasse d'un chauffeur qui aurait eu besoin de couper ses cheveux qui salissaient le col de sa combinaison. Mais il put voir que Léonora encaissait le choc assez mal.

— Le reste suivra dans la semaine, il me suffit de quelques jours pour récupérer cette somme. À propos, je souhaite que le reçu de cette première somme soit également paraphé par vous-même. Il s'agit d'une affaire d'État et nous sommes comptables de cette somme devant nos compatriotes.

— C'est inhabituel, souffla-t-elle, prise de court.

Puis elle respira profondément, murmura qu'elle ignorait tout de cette affaire commerciale, qu'elle ne pouvait s'intéresser à toutes les tractations, et enchaîna là-dessus pour vanter l'essor extraordinaire de Magellan Station dans le monde des affaires.

— Le croirez-vous, mais nous avons ici même un délégué de la Compagnie Panaméricaine.

— Tiens, elle existe toujours, celle-là ?

Offusquée, la voyageuse répliqua que non seulement elle était d'une vitalité très forte, mais que peu à peu elle reprenait possession de ses territoires interdits par la chaleur durant des années. Les réseaux se multipliaient et prochainement New York Station serait atteinte et réactivée.

— Mais comment un délégué a-t-il pu vous atteindre, s'étonna Lien Rag, puisque la loi ferroviaire est sévèrement appliquée la haut dans le Nord, je suppose ? Pas d'hydravions, pas de dirigeables et encore moins de bateaux. Que je sache, aucune voie ferrée n'a encore atteint votre pays ?

— Le Grand Maître Rickell a transité par l'Afrique et contrairement à ce que vous croyez, il a accepté d'embarquer sur un navire faisant route vers notre capitale.

Lien Rag n'eut qu'un furtif sourire pour prouver qu'il n'était pas dupe, et que le fameux diplomate venait en droite ligne de chez Lascasas, toujours réfugié dans l'Altiplano. En train de tisser patiemment les réseaux, réels ou virtuels, de sa future prise de pouvoir dans le Sud. Une fois celle-ci réalisée, il pourrait alors affronter le Nord, soit en acceptant une alliance, soit en lançant un ultimatum qui ne pourrait qu'engendrer un conflit.

Ayant quelque peu perdu de ses manifestations aimables, la présidente le laissa devant son hôtel, un traintel, évidemment, tout neuf, tout beau.

— D'ici une heure un porteur vous présentera ce reçu. Je m'excuse d'avoir pris cette liberté, mais je suis responsable de cette somme fabuleuse. Je ne puis me permettre le moindre faux pas. Je dois vous dire que tant que le reçu ne reviendra pas, la Financial Holding ne pourra toucher ses océanos.

Cette fois elle ne cacha plus sa mauvaise humeur et l'abandonna sans un

mot devant son traintel. Les derniers hôtels en dur et construits sur des fondations n'existaient plus que dans les banlieues. Il eut quand même droit à un compartiment double avec panoramique. Sans attendre, il se dirigea à pied vers la Financial Holding, juste à une centaine de mètres, où trois personnages l'attendaient dans un immense compartiment-bureau. Le président-directeur général, le directeur financier et une troisième personne au teint sombre, d'une élégance un peu trop voyante qui n'était autre que Mataxa, l'homme de la Caste d'après ce que lui en avait dit Songe.

— Comme convenu, voici trois millions en billets de mille océanos, en attendant que je vous règle le quatrième, certainement avant la semaine prochaine. Tout a été calculé avant mon départ. Je me permets de vous signaler que tous ces billets ont été dotés d'une puce non détectable pour qui ne possède pas l'enregistreur adapté. Ce n'est pas une manifestation de méfiance à votre égard, mais le voyage est toujours une chose aléatoire de nos jours. Lorsque j'aurai un reçu dûment certifié par la présidente Cabana en personne, je neutraliserai les puces.

— La présidente ? fit le P.D.G. Mais c'est tout à fait inhabituel.

— Léonora Cabana est prévenue, dit aimablement Lien Rag. Mais que cela ne vous empêche pas de compter les billets, pour vérifier que les trois millions sont bien dans cette mallette.

Ils eurent des gestes de protestation, mais il insista et un employé, muni d'une compteuse automatique, vint vérifier le montant en quelques minutes.

Visiblement contrariés et même inquiets, les trois hommes essayèrent cependant de détendre l'atmosphère, proposèrent des boissons en attendant que le reçu soit de retour. Ils demandèrent à Lien Rag si le voyage s'était bien passé et ce dernier répondit que voler avec le dirigeavion était toujours un plaisir.

— Dommage qu'il n'existe qu'un exemplaire unique, fit le P.D.G., sans vraiment attacher d'importance à son regret, mais Lien Rag empoigna l'occasion sans attendre.

— Il est possible que nous revendions la licence de fabrication, et bien entendu les plans, au plus offrant.

Lien Rag se sentit dans la peau d'un boxeur qui cogne tous azimuts sans ménager son adversaire. Il y avait eu le coup des billets sous contrôle, le reçu à faire signer par la présidente, et maintenant, d'un ton badin, il annonçait que le fameux dirigeavion qui faisait saliver tous les dirigeants du monde était susceptible de se voir doter de *sister-planes*.

— C'est une décision déjà arrêtée ? demanda le P.D.G. d'une voix cassée, tandis que Mataxa fronçait ses épais sourcils qui brillaient un peu trop. Il devait les brillantiner, tout comme ses cheveux et sa moustache. Lien Rag savait que Songe avait traité avec ce danseur mondain et même, si elle n'avait pas couché avec lui, il se demandait comment elle avait pu rester en sa présence et écouter ses propositions financières, voire les accepter. Il finit par comprendre, à l'expression de ce m'as-tu-vu, que l'homme de la Caste était très mécontent. Il défendait la Caste et la société ferroviaire en train de s'implanter dans la Patagonie orientale, et voilà que ce glaciologue à la manque venait de faire éclater une bombe. Il connaissait Léonora, si elle acceptait les réseaux et les trains, elle gardait une préférence pour les bateaux et les hydravions. La pensée de disposer d'un dirigeavion pouvait d'un seul coup faire basculer la Patagonie orientale hors de l'influence de Lascasas.

— Nous devons nous réunir prochainement pour en discuter, répondait Lien Rag, se demandant s'il parviendrait à modérer sa jubilation jusqu'au retour du reçu. Mais les premiers sondages parmi les propriétaires me semblent favorables.

— N'est-ce pas un peu tard, à l'heure où le train va devenir une nécessité à cause de ce froid intense et des banquises qui s'étendent ? demanda le directeur financier, qui visiblement se rangeait du côté de Mataxa.

— On peut améliorer ses performances après une remise en chantier totale. Nous pensons qu'il pourrait parcourir la moitié du périmètre équatorien à la vitesse de six cents kilomètres-heure sans se ravitailler. Une refonte qui ne demanderait que quelques mois d'études. Mais nous n'en avons parlé qu'à quelques personnes et je n'aurais même pas dû y faire allusion ici, mais comme vous m'êtes sympathiques je me suis laissé aller.

Mataxa le fixait d'un regard que Lien Rag, pourtant méfiant à l'égard de certains mots, estimait vipérin. S'il l'avait pu, l'homme lige des Aiguilleurs l'aurait fusillé sur-le-champ. Il ne cessait de les accabler, alors qu'il n'était là que depuis une petite heure.

L'arrivée du reçu, paraphé et doté d'un tampon à sec, les soulagea tous les trois, alors que Lien Rag découvrait qu'avec l'âge il devenait teigneux et qu'il aurait bien continué à les mettre sur le gril.

— Voyageurs, je vous remercie de votre accueil si sympathique, et je vous dis à bientôt pour le dernier petit million.

CHAPITRE 7

Grisant, c'était grisant, fantastique de rouler à quatre-vingts à l'heure sur cette voie unique qui appartenait à une toute minuscule Compagnie, l'Angelina, un nom charmant. La Locomotive-dieu roulait vers la station en Y, Jolo, où cette voie se raccordait au grand réseau de la Channel Sulu Cie. De là il pourrait rejoindre Macassar Station et tous ces réseaux qui, en quelques mois, avaient recouvert les banquises et les îles nombreuses de l'Indonésie et de la Mélanésie. Peut-être que déjà existait un raccordement avec l'Australie qui redeviendrait, comme jadis, l'Australienne.

Kurty exultait et lui si secret, si figé dans ses conceptions rigides de l'existence, se surprenait à chanter et à crier parfois. L'ordinateur, abasourdi par un tel bouleversement de cette personnalité étrange, préférait ne pas intervenir, mais ayant conscience que le fils du maître commençait de devenir maître à son tour, choisissait de montrer la plus extrême prudence. D'autant plus que ce fils de Kurts ne lui avait pas caché qu'au besoin, s'il était mécontent de lui, il ferait appel à quelques électroniciens qui risquaient de le mettre à mal. Il avait également parlé de Lien Rag, et dans ses mémoires le souvenir du glaciologue était encore vivace et bénéficiait d'un préjugé favorable.

Les premiers témoins de la résurrection de la Locomotive-dieu furent les petites stations de chasse et de pêche, souvent réduites à une famille, voire à un seul individu, qui jalonnaient la ligne de l'Angelina jusqu'à Jolo. Mais lorsque, sans tenir compte des priorités, la Locomotive franchit l'aiguillage qui lui donnait accès au grand réseau, et que les installations de Jolo vibrèrent à son approche, il y eut des dizaines de personnes sur les quais pour assister au passage à petite vitesse, Kurty avait fortement ralenti, de ce monstre qu'on croyait à jamais disparu. Monstre respecté ou honni selon les personnalités, mais l'événement fut annoncé sur toutes les lignes, précéda l'arrivée de Kurty et vers le soir, alors qu'il roulait vers Macassar, les premières bougies alignées le long des rails apparurent, celles d'une petite station misérable qu'il brûla sans même y penser. Il regarda longtemps sur ses écrans s'étioier derrière lui, dans la nuit venue, ces petites flammes de bienvenue. Mais d'autres apparaissaient dans le lointain et les convois qu'il croisaient faisaient des appels de phares significatifs. Certains laissaient ululer leur sirène, sans que le garçon puisse démêler les sentiments exprimés, la dévotion ou simplement l'amitié, à moins que ce ne soit l'indifférence ou la haine pure.

Il s'en moquait, pour l'heure seule comptait cette fête de sa victoire. Après

des mois, presque une année de galère, il avait réussi à sortir la Locomotive de sa gangue de corail et désormais elle courait en totale liberté. Il se promettait de rendre visite à son père, dans la chapelle ardente qu'il lui avait dressée dans l'une des plus belles chambres. Il n'en avait jamais parlé à personne, pas plus à Fleur qu'à ses compagnons de la barge, mais chaque jour il rendait visite à la momie de son père pour l'honorer d'un long silence d'affection pure. L'embaumement avait été fait dans la Machine elle-même, par toute une installation que son père avait dû prévoir longtemps à l'avance. Interrogé avec précautions, l'ordinateur avait recherché dans ses mémoires ce que le grand Kurts avait souhaité. Du temps où il se livrait à des actes de piraterie d'une audace folle, il avait prévu qu'un jour il mourrait de mort violente. Il ne voulait pas tomber aux mains de ses ennemis, ne voulait pas que la Locomotive soit capturée. Alors il avait créé cette unité d'embaumement qui le conserverait pour l'éternité. La Locomotive avait-elle été programmée pour rejoindre dans le Grand Nord une ligne qui s'enfonçait dans la mer Baltique ? Kurts l'avait fait construire pour échapper à ses poursuivants et c'était là qu'il désirait reposer pour l'éternité au cœur de son amie. Mais il n'avait pas prévu le réchauffement, ni qu'il viendrait dans le Sud soutenir son ami Lien Rag dans ses activités, et qu'il ferait la guerre à la Guilde des Harponneurs à bord d'un hydravion de bombardement. Il devait y trouver la mort. La Locomotive allait recueillir son cadavre et le conditionner pour la vie éternelle. Ne pouvant plus rejoindre le Grand Nord, elle était allée au bout d'un réseau encore praticable, jusqu'à ce que la mer des Célèbes l'arrête net. C'était là, à quelques encablures de l'île de Palauan, que durant quinze ans la Locomotive avait survécu, alors que les coraux proliféraient pour lui bâtir un mausolée coloré.

Bien sûr qu'il devrait mettre un terme à cette exaltation, qu'il lui faudrait se pencher sur les schémas qui se succédaient sur les écrans, lui offrant plusieurs routes, plusieurs destinations. Il n'avait que le choix, n'aurait jamais pensé qu'en si peu de temps les hommes auraient installé des rails dans tous les coins. De façon assez sommaire d'ailleurs, car souvent les capteurs de la Loco prévenaient et anticipaient les ralentissements nécessaires. On sentait les rails frémir sous les bogies, on soupçonnait la fragilité de certaines portions de banquise. Il y avait eu des travaux pour créer des ponts, des viaducs sur des lacs internes, mais faute d'infrastructure solide, ces ouvrages menaçaient de s'écrouler, entraînant avec eux le convoi en train de les franchir. Kurty se calma alors en pensant à Lien Rag qui avait le secret pour édifier des viaducs résistant au gel et à l'eau tiède. D'ailleurs, les Kalami des Seychelles auraient souhaité que le glaciologue vienne travailler chez eux pour l'édification d'ouvrages audacieux.

La Locomotive approchait de Macassar Station.

CHAPITRE 8

Parfois les deux rails en résine transparente disparaissaient, sur de très longues distances, sous une couche de glace. Couche de glace laissée par la Locomotive qui devait en certains endroits racler des bosses, effacer des monticules. Fleur avait le plus grand mal à retrouver sa trace et passa même une demi-journée à le faire. Sans le chien de tête, elle n'aurait pas retrouvé cette tache d'huile qu'épongeait la banquise, une tache noirâtre. Elle finit par atteindre les rails de l'Angelina Company, mais ne sut si Kurty avait pris la direction de Hope Station ou celle des Philippines. Là aussi elle dut faire des recherches avant de découvrir l'aiguillage enfoui sous la glace. Il desservait la ligne en direction du sud-est, vers Hope Station puis Jolo.

Elle atteignit Hope Station à la limite de l'épuisement et fit les derniers kilomètres allongée dans le traîneau, si bien que les chiens, fatigués eux aussi, mirent un temps fou pour se présenter à la station en pleine nuit. Leur aboiement réveilla le vieux couple et dès lors Fleur fut secourue avec la plus grande sollicitude. Elle fut baignée par la vieille dame, nourrie, abreuvée, enfouie dans une couchette merveilleuse. Ses chiens furent soignés, nourris et le maître de la station de chasse pourrait les récupérer en bon état.

— La meute est vraiment rétablie, lui dirent ces deux personnes le lendemain. Vous avez été une bonne conductrice de traîneau.

— C'est votre ami qui est passé un peu avant la nuit. Nous n'avons même pas réalisé, quand la sonnerie nous a avertis qu'un convoi exceptionnel approchait de notre station. Nous n'avons vu qu'une masse énorme, vraiment quelque chose de fantastique que nous n'oublierons jamais.

— Notre patron Lombawa a téléphoné peu après votre arrivée pour nous dire que la Locomotive-dieu avait traversé Macassar Station, pour emprunter la Timor Company en direction du sud. Nous ne comprenons pas quelle destination il a prise, nous pensions qu'il essaierait de vous rejoindre à Bandar Station.

Elle estimait, elle, que Kurfy se méfiait des Kalami, patrons de l'Ecuadorian Eastern Company, et qu'il avait choisi de se rendre dans le sud de l'Océanie, le temps de prendre une décision.

— Je prendrai le prochain train pour Jolo.

— Cet après-midi, vers quatre heures.

Mais un peu avant, Lombawa l'appela :

— J'ai envoyé un e-mail à Narasha Kalami, votre patronne, pour lui présenter un projet d'accord sur la base de ce que nous avons décidé. Elle m'a répondu aussitôt, disant qu'elle était enchantée et m'a demandé de vos nouvelles. Je suis resté dans le flou, disant que vous effectuiez des visites sur cette fameuse ligne qui dessert les îles, objet du litige.

— Sait-elle que la Locomotive-dieu a réapparu ?

— Qui pourrait l'ignorer alors que les e-mails affluent, que les télescripteurs crépitent et que les télégraphes réservés aux régions les plus démunies ne cessent de siffler. C'est un véritable chambardement dans toute l'Océanie, ma chère enfant.

— Je prends le train pour Jolo, puis celui de Macassar.

— Vous arriverez fort tard et je vous attendrai sur le quai, je ne vais pas vous laisser débarquer seule.

Une fois dans son compartiment, en route pour Jolo, elle se rendit compte que les derniers lampions achevaient de brûler le long de la voie. Elle en fut à la fois émue et agacée. Cette locomotive n'avait rien de divin, elle n'était que le fruit d'une multitude de techniques avancées qui faisaient d'elle un véhicule exceptionnel, sans plus. Kurty disait que l'ordinateur avait conquis une certaine autonomie de décision et de réflexion au cours de ces quinze années d'immobilisme sous-marin, mais il n'accepterait jamais qu'un système électronique puisse supplanter la volonté d'un homme. Et celle de Kurty était inébranlable en général.

Lorsqu'elle descendit à Macassar Station, son ami Lombawa était là, tout sourire.

CHAPITRE 9

Curieusement, ce fut le capitaine Lewy qui l'informa que le professeur Bourguine avait été libéré et embauché par les services scientifiques de la Présidence. La jeune enquêtrice voulait en savoir plus sur le personnage.

— J'établis sa biographie en quelque sorte, et j'ai l'impression qu'il y a quelques trous dans le déroulement du récit de sa vie qu'il m'a donné.

— Qui l'a fait embaucher à peine sorti de prison ?

— Le conseiller scientifique du président, le professeur Esquaille, après avis favorable de Claudion Hyponias, directeur de l'observatoire de 87°7. Le professeur Bourguine intègre la cellule qui travaille dans l'entourage direct de notre président.

— Et quelles seront ses fonctions ?

— Je les ignore, c'est top secret et il ne doit des comptes qu'au président. J'ai cependant estimé qu'ayant vous-même connu le professeur Bourguine, il était de mon devoir de vous contacter. Il travaillait à 87°7 Station avant de se rendre à NPST.

— Oui, mais ce n'était alors qu'une station météo avec un seul poste d'astrophysicien. Le train-observatoire n'était pas encore sur place. Vous n'ignorez pas que le professeur Bourguine a organisé une expédition en compagnie d'un collègue.

Elle ne se croyait pas autorisée à indiquer que le but de cette expédition était le Gouffre aux Garous, mais le capitaine Lewy le savait.

— Son collègue Wist Kalagan est mort.

— Dans des conditions mal élucidées, précisa la policière.

Louria se garda bien de donner son avis, mais c'était exact.

— Que pouvez-vous me dire sur Bourguine ?

— Je pense qu'Hyponias a dû vous donner tous les renseignements.

— Sauf des opinions personnelles sur le caractère de ce professeur, que moi je trouve introverti et étrange. Il paraît trouver tout à fait normal d'être

lavé de tout soupçon et réintégré dans ses fonctions et son salaire, comme s'il n'avait pas trahi la confiance du gouvernement en participant à des actions subversives.

— Bourguine est un être taciturne avec cependant des opinions bien arrêtées. En fait c'est un anarchiste qui peut, dans de violents accès de colère, vitupérer contre la société, ses chefs et ses collègues. C'est tout ce que je peux dire.

Dès qu'elle eut raccroché, elle essaya de comprendre pourquoi le professeur Esquaille avait fait libérer Bourguine et l'avait aussitôt pris dans son service. Elle appela Claudion Hyponias, essaya de jouer les innocentes.

— Je viens d'apprendre que Bourguine se trouve dans l'entourage scientifique du président Fortalès, dit-elle. C'est proprement ahurissant lorsqu'on connaît le bonhomme. Il va déstabiliser le service.

— Je suis parfaitement au courant, répondit calmement Claudion Hyponias. J'ai eu le professeur Esquaille et il m'a expliqué que le gouvernement s'intéressait à ces fameux Aliens qui se seraient installés donc la Compagnie.

— Pourquoi cet intérêt nouveau ?

— Je n'en ai pas confirmation, mais mon opinion est que le président reste inquiet sur la possibilité de retrouver des températures acceptables, et que conseillé par Esquaille il a choisi cette voie inattendue. Il a dû accepter l'idée que les Aliens pouvaient provenir d'un satellite qui n'était autre qu'Altaï.

— C'est absurde, lorsqu'on sait qu'ils sont originaires de Flatty.

— Reconnais que tu es la seule à soutenir cette théorie.

— Je suis certaine que Bourguine la partage.

— Jusqu'à présent, il n'y a jamais fait tellement mention. Il reste assez vague sur l'origine des Guardians.

— De quoi parles-tu ? dit-elle, faisant mine de ne pas se souvenir qu'il lui avait déjà parlé de ces gens, à la suite d'une entrevue avec Bourguine. Elle était certaine qu'il lui avait dès lors caché pas mal de choses.

— Je t'ai rapporté ma conversation avec Bourguine, lors de son interrogatoire par l'office de la Sécurité.

— Oui, je me souviens, fit-elle avec satisfaction ; et tu m'as même dit que d'après Bourguine ces Aliens venaient de Flatty, ce que tu rejettes désormais.

Tu as changé complètement d'opinion et je me demande bien pourquoi. En fait, je me demande ce qui peut te motiver pour nier aussi farouchement l'existence de Flatty. Et pour moi le pire est que tu as entraîné Harold Kowning dans cette contestation envers ce satellite.

— Ton Flatty n'est plus qu'un bloc de calcaire à jamais stérile, et certainement inhabité. Il me paraît plus logique d'estimer que ces Guardians nous arrivent d'Altaï, qu'ils sont les descendants des anciens occupants qui réussirent à survivre à la terrible explosion de la Lune.

— Tu le penses vraiment ?

— Il n'y a pas d'autres explications, fit-il avec impatience, et la fameuse théorie sur la biologisation de l'intelligence électronique d'Altaï ne tient pas debout. C'est encore une des stupidités de Charlster, comme les icebergs lunaires et compagnie.

— Ne me dis pas que, comme la majorité de nos confrères, tu ne peux échapper à la routine scientifique habituelle, celle qui nous gangrène depuis des siècles et que les Aiguilleurs ont établie comme règle fondamentale de toutes recherches.

— Tu m'ennuies. Je préfère croire que des bonshommes nous causent quelques soucis là-haut, dans ce morceau de Lune rescapé, plutôt que d'accepter de croire que des logiciels puissent être devenus des entités autonomes d'intelligence.

— Tu devrais prendre exemple sur Harold qui a eu le premier l'idée de cette biologisation du système électronique.

Ce qui fit ricaner Claudion.

— Je ne suis pas sûr que ton chéri continue dans cette voie absurde, non, pas du tout.

Là-dessus, il coupa la communication et son visage ironique s'effaça de l'écran, la laissant bouche ouverte sur une réplique cinglante. Elle resta assise devant l'écran vide, refusant de réagir à ces derniers propos. Son premier réflexe avait été de convoquer Harold pour lui demander de s'expliquer.

Le professeur Esquaille téléphona.

— Nous n'avons toujours pas de bonnes nouvelles au sujet du froid, attaqua-t-il sur-le-champ, et je pense que vous vous fourvoyez sur une quantité de pistes. Il faudrait que vous retrouviez la bonne logique qui fait les bons chercheurs, au lieu de vous envoler en hypothèses farfelues.

— C'est Bourguine qui vous inspire ?

Il ne parut pas s'en formaliser.

— C'est un homme passionnant et je pense que nous allons modifier totalement nos méthodes, et voir les choses telles qu'elles sont et ont toujours été.

— Il vous a parlé des Guardians, je suppose ? demanda-t-elle, en s'efforçant de modérer ses sentiments et de ne montrer qu'une curiosité de bon aloi, une curiosité de scientifique conformiste.

— Ah, vous savez, eh bien je crois que nous tenons là quelque chose. Et que la présence de survivants dans Altaï n'est pas aussi farfelue à imaginer que nous pourrions le penser. Je n'ai jamais accepté cette hypothèse de la biologisation des éléments électroniques à la base de toute informatique. Ce serait remettre en cause tout notre système actuel d'information et de communication.

C'était cela. Tout simplement. Admettre que les logiciels pouvaient détenir une quelconque autonomie, voire une indépendance de pensée, c'était douter de tout ce qui se transmettait par le système, accepter que la moindre des nouvelles devenait éminemment suspecte.

— Nous allons réviser de fond en comble notre philosophie à ce sujet. Nous ne pouvons continuer de la sorte avec un froid qui se maintient aussi bas.

— La luminosité a tout de même augmenté, cher professeur Esquaille.

Elle regretta ce ton moqueur, mais son interlocuteur ne parut pas y prêter attention, tout à savourer ce qu'il s'apprêtait à lui signifier. Et d'un coup, une peur insidieuse se glissa en elle. Ils allaient la destituer sans tarder, si elle s'obstinait à soutenir toujours les mêmes affirmations.

— Oui, la luminosité, ou la luminescence, ce qui est tout de même plus correct, a augmenté, mais sans vraiment améliorer notre situation climatique.

— Il fait moins froid dans la journée, même si la nuit connaît une baisse de la température.

— Je ne vous le fais pas dire. Nous préparons une rencontre prochaine sur le sujet, car nous devons obtenir des résultats le plus rapidement possible. Vous devez comprendre qu'avec des températures aussi basses, puisque dans certaines régions de ce qu'on appelait le Middle West on connaît des moins cinquante, des moins soixante, il est impossible de prévoir la moindre reconstruction de nos réseaux et de nos stations. Nous ne pourrions même pas

envisager l'installation de serres de culture, d'élevage, car l'énergie nécessaire pour ces établissements serait énorme, et nous devrions recourir une fois de plus au nucléaire, ce qui est exclu pour le moment. Même en profondeur le sol recommence à geler sur des dizaines de mètres et le permafrost est considérable. L'amiral Kinnjone qui est originaire de ces endroits est très mécontent, car dans ces conditions il lui est difficile de construire une ligne de défense au sud. La maintenance de bâtiments de la marine absorberait la moitié du budget de la Compagnie. Je ne sais pas si vous avez eu le loisir, lors de votre dernier séjour à Salt Lake Station, de voir les périphériques, mais vous avez dû constater que l'immobilisation des trains des services, hôpitaux, usines, administrations, prisons, forme désormais une couronne qui atteint deux cents kilomètres de section.

— Une réunion sur le froid et les moyens de le combattre ?

— Vous plaisantez. Nous allons vers un total changement de cap. Avec l'aide du professeur Bourguine commence la recherche des Aliens éparpillés dans notre concession. Ce sont des individus certainement en rapport avec ceux qui habitent toujours Altaï. Et nous devons user d'abord de persuasion pour les convaincre d'intervenir, afin que cessent les agressions de ce morceau de Lune, du moins de ses habitants. S'ils sont rétifs, nous les y contraindrons.

Louria pensa que le professeur Esquaille devenait fou et allait entraîner la Compagnie dans une chasse impitoyable à l'Alien, tout cela à cause d'un refus d'échapper aux axiomes de la Science classique. Et elle comprit qu'elle devait éviter de défendre à tout prix sa propre conviction, tant qu'elle ne pourrait apporter des preuves concrètes.

— Puis-je parler au professeur Bourguine, s'il vous plaît ?

Elle voulait savoir pourquoi, après avoir révélé que les Guardians provenaient de Flatty, puisqu'il les appelait également Flattyens, il avait complètement changé son propre discours.

— Pour l'instant le professeur Bourguine n'a pas sa totale liberté d'expression. Nous venons de lui donner sa chance, mais nous devons tout de même nous montrer excessivement prudents à son sujet.

« Nous venons de lui donner sa chance », autrement dit le professeur Esquaille et quelques autres avaient obtenu de Bourguine qu'il se renie totalement et ne parle plus de Flatty. En affirmant que les Aliens provenaient d'Altaï, on pouvait ensuite soutenir qu'ils manipulaient le système électronique de ce morceau de Lune et agissaient, sans que l'on sût encore comment, sur le climat de la Terre.

Elle resta songeuse après cette communication, mais surtout frissonnante

de peur, avec une nausée latente. Elle n'osait pas demander à Harold de venir, de crainte que lui aussi exprime ses doutes, voire ne laisse entendre son ralliement à la thèse officielle. Il lui fallait prendre une décision, mais elle ne savait pas laquelle. La Présidence ne l'avait pas directement menacée, toutefois Esquaille avait laissé entendre qu'elle devait adopter un autre programme de recherches. Comment s'y résoudre, alors que la découverte de la fréquence radio sur laquelle émettait... Mais qui donc émettait ? Les e-gènes ? Ou bien de petits farceurs à silhouette humaine ? Des survivants ! Des rescapés de l'explosion de l'an 2050 ! Une explosion qui avait tout pulvérisé, excepté ce chicot lunaire.

Lunar Stump, disaient certains astrophysiciens en dérision.

CHAPITRE 10

En une première série d'assauts, le brise-glaces s'était enfoncé de plus d'un kilomètre dans cette banquise qui bouchait le passage de Drake. Lorsque, tout en haut de la passerelle, Lienty se retournait, il découvrait avec satisfaction que derrière lui, le *Dark* laissait un chenal large de plus de cent mètres. La banquise ne se reconstituerait pas rapidement dans ces conditions et ils pouvaient poursuivre leur travail acharné.

L'équipe qui avait débarqué avec ses traîneaux et son matériel pour s'attaquer à l'arête centrale, venait d'arriver à pied d'œuvre. Les traîneaux étaient tirés par des glisseurs spécialement conçus pour affronter une glace chaotique.

— Nous dressons le campement à un kilomètre de l'arête, mais déjà nous avons effectué quelques relevés et ce ne sera pas du gâteau, car le point le plus haut est à vingt-cinq mètres.

Lienty Rag estima que de nouvelles contractions avaient provoqué cette élévation subite, car deux mois plus tôt la hauteur était d'une douzaine de mètres.

— Nous pensons que le chenal devra amorcer une légère courbe vers le nord, pour éviter de faire sauter cette énorme masse de glace. À un kilomètre de ce point le plus haut, l'arête n'est plus qu'à dix mètres, mais évidemment nous attendons vos instructions.

— Je vous rejoins demain matin, dit Lienty.

En attendant, le brise-glaces s'enfonça d'un deuxième kilomètre dans la banquise. La technique utilisée était spectaculaire. Le *Dark* prenait du recul, au moins trois kilomètres, puis fonçait à pleine vitesse de ses deux moteurs de quinze cents chevaux chacun. Dans ce moment-là, Lienty évitait de trop penser à la consommation de fuphoc. L'ancien chalutier se dressait alors, l'étrave hors de l'eau selon un angle qui pouvait osciller entre vingt-cinq et trente-cinq, voire trente-huit degrés. Il ne s'arrêtait qu'une fois les deux tiers de sa longueur engagés sur la banquise. On coupait net les moteurs et sa masse s'abattait alors sur la glace, et la fracturait. Les lignes de cassure s'étendaient généralement de chaque côté sur plus de cent mètres, et même un kilomètre dans les parties les moins épaisses.

Cette technique enthousiasma d'abord l'équipage, mais à la fin Lienty

décida d'arrêter jusqu'au lendemain. C'était traumatisant et épuisant, plus nerveusement que physiquement, surtout lorsque le brise-glaces donnait l'impression qu'il allait se dresser à la verticale. Quand l'angle se rapprochait des quarante degrés, chacun retenait son souffle, certain qu'ils allaient sentir, c'est-à-dire se retourner dans le sens de la longueur. Lienty, lui-même, faillit à plusieurs reprises stopper le régime des deux monstres de moteurs, avant même d'avoir atteint la banquise à trancher.

Le lendemain, il rejoignit ses artificiers avec un glisseur sans habitacle, et essaya d'imaginer un autre parcours pour éviter le plus haut point de l'arête centrale. Il estima que le trajet aurait deux kilomètres de plus, ce qui nécessiterait des dizaines de coups de bélier supplémentaires, donc une dépense de carburant supérieure à celle qu'il avait pourtant calculée largement. Et aussi une perte de temps. Si bien qu'il ne pourrait peut-être pas tenir son engagement envers son cousin qui se trouvait en Patagonie, pour régler toutes ces affaires que Songe traînait derrière elle. Lorsqu'il y pensait, Lienty devenait furieux. D'abord, il avait dû donner ses économies pour que Lien Rag réunisse trois millions d'océanos, et la pensée que cette femme intrigante s'en tirerait à bon compte achevait de l'enrager.

Ses artificiers avaient vu juste et le géomètre lui montra ses relevés. Il fallait passer sur la droite, en tirant légèrement vers le nord.

— Vingt-cinq pour cent en plus d'huile, annonça-t-il à son équipe, et la *Salamandre*, qui se trouve actuellement à Ross pour faire le plein, va reprendre le chemin du retour. En principe, nous avons tout calculé pour qu'elle se présente à l'entrée Ouest du chenal, c'est-à-dire côté Pacifique, dans trois semaines environ. Et nous devons annoncer triomphalement ce passage sur notre radio. Bien que notre émetteur fût faible, l'émission aurait été captée par la station du cap Horn et retransmise dans toute la Patagonie, aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est, avec des répercussions que vous imaginez.

Ce qu'il ne dit pas, et qui était un secret entre Lien Rag et lui, c'est que son cousin était parti à Magellan avec des actions papier, toutes pour une souscription. Elles ne représenteraient qu'un vingtième du capital à investir. Là-dessus, dix iraient à Reiner qui allait prêter le million manquant pour régler les dettes de Songe. Lien Rag attendait l'annonce de cette ouverture d'un chenal raccourcissant le trajet est-ouest, pour vendre au prix fort les dix pour cent restants, espérant récupérer deux millions.

— Mais, fit le géomètre, dans la mer de Weddell il y a de nombreux petits chasseurs de phoques. Ils vous vendront leur huile. Avec votre brise-glaces, vous serez sur place en deux jours et referez les pleins. Nous, pendant ce temps, on efface cette arête sur trois cents à quatre cents mètres de longueur.

C'était la seule solution, mais Lienty redoutait que les chasseurs en

question ne s'étonnent de l'apparence de ce chalutier. Il était facile de voir que l'étrave en acier était capable d'affronter les banquises. Et les nouvelles, ensuite, se répercuteraient jusqu'en Patagonie. Il était bien placé pour le savoir, lui qui avait été conseiller de Yeuse dans le temps.

CHAPITRE 11

Ce soir-là, Césaire dînait chez Herson, son employeur, boucher en gros, et il évitait de répondre trop souvent à ce type d'invitation dont son patron était prodigue, à cause de la fille de ce dernier avec laquelle il couchait. Elle s'était montrée assez entreprenante pour parvenir à ses fins, venant le rejoindre effrontément dans son compartiment de location. Lorsque son père l'apprendrait, il serait fou furieux, mais Jacky n'en était pas à ses premiers dévergondages.

Herson et lui regardaient la télévision tandis que les femmes préparaient le repas. On avait annoncé que le président Fortalès avait une communication importante à faire.

Césaire, au début, n'écoula même pas, ne pouvant garder sa sérénité en sachant qu'il faisait l'amour avec la fille, encore jeune, de cet homme assis à côté de lui, et qui buvait sa vodka d'un air placide. Aussi n'attachait-il guère d'attention à ce que disait le président. Ce furent les réactions de son patron qui le forcèrent à se montrer plus attentif.

— Alors ça, répétait Herson, je ne m'en étais jamais douté. Des types qui, peut-être, viennent d'un petit bout de Lune perdu dans le ciel... D'abord, je ne sais plus ce que c'est la Lune. Je sais qu'on en a parlé à une époque...

— Un astre qui explosa et nous amena la glaciation, dit Césaire, s'attirant un regard perplexe du boucher.

— Tu sais ça, toi ? Est-ce que tu savais aussi qu'il y avait des créatures pas comme nous dans la Compagnie ?

— Comment ça ?

— Le président vient de nous mettre en garde et nous conseille d'ouvrir l'œil. Tiens, maintenant c'est un autre type, un professeur, paraît-il. Esquaille, je crois.

Ce dernier reprenait les mises en garde, priait les voyageuses et les voyageurs de la Compagnie d'ouvrir l'œil pour repérer les individus qui leur semblaient étranges.

— Ces Aliens ne sont peut-être pas dangereux et nous ne leur voulons aucun mal. Nous désirons simplement les rencontrer, car nous avons des

précisions à leur demander sur certaines questions. Je peux prendre un exemple pour vous définir ce que peut être un de ces étrangers. Même s'il vit en famille, il n'est certainement pas de votre station ni de votre région. Il est soudain venu s'installer et en général il occupe une profession indépendante, dans des domaines comme les agences de location de compartiments ou de voyages organisés. Ils peuvent aussi être artisans, fabriquant des objets, des horloges anciennes par exemple. Nous demandons aux services d'état civil d'établir la généalogie de toute personne répondant à ces critères.

— Ben ça alors... Moi je peux dire où je suis né, où sont mes parents. Nous sommes de ce coin depuis au moins quatre générations. Et toi, c'est bien du Groenland que tu dis venir ?

— Oui, c'est cela et je vais peut-être m'y rendre pour avoir un acte de naissance, fit Césaire, en s'efforçant de cacher son inquiétude. Je me demande ce que le gouvernement veut faire avec ces gens-là.

— Moi, je suis surtout étonné qu'on nous révèle qu'ils existent, dit le boucher quelque peu irrité. On ne savait pas jusqu'ici que des types peut-être dangereux nous avaient envahis. Dans le temps, tout allait si bien quand il faisait un froid supportable et que tout marchait au petit poil. Puis il y a eu cette saloperie de réchauffement, avec l'impossibilité de conserver la viande par exemple. Il a fallu s'équiper lorsqu'on allait dans le Sud pour acheter des quartiers. On nous a dit aussi qu'un énorme objet était tombé du ciel, qui conditionnait notre vie. Enfin, on ne nous l'a pas dit ouvertement, mais le bruit en a circulé. C'est vraiment beaucoup de choses bizarres, je trouve. Et maintenant on nous parle d'étrangers qui seraient venus de... ah oui, d'un morceau de Lune. C'est bien ce machin qui nous a pété à la gueule ça fait une paye ?

— Oui, dit Césaire la gorge serrée. C'est cela.

Malgré les paroles doucereuses de ce professeur Esquaille, Césaire pressentait qu'une chasse aux Aliens, aux Flattyens, était en train de s'organiser. Tout au long du repas, il s'efforça de rester naturel, même lorsque le pied déchaussé de Jacky s'enfonça entre ses cuisses. C'était bien le moment, pensa-t-il excédé.

CHAPITRE 12

Désormais, le chemin de fer reliait Magellan Station à Punta Arenas par une ligne très importante. Les convois de marchandises et de voyageurs y étaient nombreux et du ciel, à bord du dirigeavion, Lien Rag put en découvrir le gros trafic. Les deux États devenaient de plus en plus solidaires, vivaient en une sorte d'osmose et l'ancien président des Kerguelen songeait que la gangrène, qui avait déjà pourri la Patagonie orientale, n'allait pas tarder à ravager l'occidentale. Il songeait surtout aux manœuvres souterraines de la Caste des Aiguilleurs et plus particulièrement celles de Lascasas. Reiner était un homme droit, rigide en fait, mais il devait tenir compte des impératifs économiques et apporter du bien-être à sa population. Celle-ci n'avait que trop souffert durant les années du réchauffement.

Ce fut une jolie jeune femme qui l'accueillit à sa descente de l'appareil et se présenta comme Marina Estaban, chef de cabinet du président Reiner. Ce dernier, dit-elle, attendait Lien Rag avec impatience, mais une réunion du Conseil de gouvernement l'avait empêché de venir lui-même à l'aéroport, sur lequel Lien Rag aperçut quelques vieux hydravions rénovés et un seul appareil plus récent fabriqué à l'Est.

Marina, ayant intercepté son regard circulaire, lui dit que pour l'instant la RPO, la République Patagone Occidentale, n'envisageait pas d'industrie aéronautique, mais se consacrait surtout à ses chantiers navals.

Pas de véhicules glisseurs pour se rendre dans la station, mais des draisines, preuve que Reiner se laissait circonvenir par la propagande ferroviaire, contrairement à Léonora Cabana qui essayait de maintenir un équilibre quelque peu boiteux.

Le temps de ce court voyage entre les deux capitales, Lien Rag avait contacté son cousin Lienty sur la banquise de Drake. Il avait appris avec consternation que l'ouverture de ce chenal serait retardée d'au moins une semaine. À cause de cette arête centrale, qui était trop élevée pour qu'on puisse trancher dans sa glace le canal de communication entre les deux océans.

— Nous avons en face de nous des centaines de milliers de mètres cubes de glace. Nous devons donc dévier vers le nord, pour rencontrer une couche moins épaisse. Pour ouvrir cette courbe, j'ai dû aller me ravitailler en huile dans la mer de Weddell, auprès des artisans chasseurs qui opèrent dans cette

zone, d'où mon retard. Mais nous travaillons jour et nuit.

— Tu sais que c'était essentiel, que je comptais l'utiliser pour convaincre Reiner de me prêter un million d'océanos.

— Pas une seconde je n'ai cessé d'y penser, mais tu vas voir arriver la *Salamandre* de Grathe à Punta Arenas et la perspective de recevoir une telle quantité d'huile d'éléphants de mer à prix réduit, ne peut que convaincre Reiner.

— Tu as des nouvelles du baleinier ?

— Grathe m'a appelé et je lui ai expliqué ce que nous attendions de lui.

— Nous ferons trainer le pompage de l'huile, réfléchit Lien Rag, nous pourrions glaner deux jours de plus, mais il ne faut pas que Reiner se doute du retard du chenal. Il imaginera que nous le bluffons. Je suppose que lors de notre discussion, il enverra l'un de ses hydravions survoler le passage de Drake pour vérifier mes allégations.

— Il dispose encore d'appareils ?

— La plupart sont antiques, mais j'en ai vu un de flamant neuf. Acheté à l'Est.

— S'il nous survole, il verra que nous avons réalisé les deux cinquièmes du chenal et que la partie centrale a été totalement arasée à coups d'explosions. L'équipe des artificiers a fait du bon travail. Le temps que cet hydravion nous espionne, nous aurons dépassé la moitié du chenal.

— Il aurait mieux valu que j'annonce à Reiner que le passage était ouvert, avait conclu Lien Rag avec amertume.

Tandis qu'il attendait dans l'antichambre en compagnie de Marina Estaban, il préparait son entrevue avec Reiner. Entre eux, il n'y avait jamais eu de véritable entente cordiale, un certain formalisme les avait toujours maintenus dans la ligne stricte et conventionnelle d'une discussion entre présidents. Déjà du temps où il était conseiller de Yeuse, Reiner ne s'était jamais montré chaleureux avec lui. On l'avait supposé amoureux de Yeuse et secrètement jaloux. Yeuse avait eu un certain nombre d'aventures, mais n'avait jamais jeté sur son adjoint un regard évaluateur.

Reiner arriva plus souriant que d'ordinaire, la main tendue et d'un geste insolite il passa son bras autour des épaules de Lien Rag pour l'entraîner non pas dans son bureau, mais dans une sorte de petit salon très confortable et chose surprenante, féminin.

— C'est Marina qui l'a aménagé et je l'ai laissée faire.

Marina arrivait avec du café et des pâtisseries. Reiner expliqua que grâce au travail de certains propriétaires, ils allaient pouvoir bientôt exporter du café cultivé sous serre, du véritable arabica.

— D'ici deux ans ce sera la principale de nos exportations. Vous avez rencontré Léonora ?

Qu'il appelât sa chef de cabinet par son prénom, passe encore, mais la présidente de l'État voisin, voilà qui laissait perplexe sur l'évolution du personnage. Déjà ce bras amical passé sur son épaule était inattendu. Marina sortit du salon sans un seul mot, les laissant comme deux vieux amis et non comme deux hommes politiques.

Sans attendre, Lien Rag parla de Songe et des ennuis qu'elle lui créait. Il parla franchement des dettes accumulées, mais ne fit aucune allusion à la tentative d'escroquerie avec le cargo chargé de matériel ferroviaire.

— Quatre millions d'océanos ? s'étonna Reiner. Mais comment a-t-elle fait ?

— Il y a autre chose, trafic de faux dollars estampillés.

Là, Reiner haussa les épaules et déclara avec indifférence que c'était devenu un délit constant et que les deux polices, celles de l'Est et de l'Ouest, ne pouvaient le stopper.

— Nous arrêtons à peine dix pour cent des trafiquants.

— N'empêche qu'elle a fait pour un million de faux et que je tiens à rembourser. Je n'ai pas envie qu'on la tue. C'est une sorte de bru officieuse, mais Liensun a quelqu'un d'autre. Je veux épurer sa situation et lui demander de disparaître. J'ai déjà payé trois millions à la Financial Holding.

— Des requins, commenta Reiner, le regard dur.

— Je viens vous emprunter un million, mais avant de répondre quoi que ce soit, écoutez ce que j'ai à vous dire. La *Salamandre* va se présenter ici dans quelques jours...

— Elle est signalée par le cap Horn.

— Cinquante mille tonnes d'huile. Que vous avez commandées. Je vous fais un rabais de cinq cent mille océanos sur la cargaison, comme premier remboursement. Mais ce n'est pas tout.

Il respira à fond, se moquant que Reiner surprenne ce besoin d'oxygéner

son organisme.

— Je vous propose dix pour cent du capital de notre nouvelle société.

— Votre Société Ferroviaire ? dit Reiner sans enthousiasme.

— Non, la Channel Drake.

— Ça veut dire quoi, vous allez créer un réseau sur cette langue de banquise entre notre territoire et l'Antarctique ?

— Nous ouvrons un chenal. Lienty est sur place et s'approche de la moitié du parcours. Il a fait fabriquer un brise-glaces extraordinaire, mais j'utilise aussi des explosifs. Dans moins de quinze jours, les premiers bateaux transitant d'un océan à l'autre pourront franchir ce passage.

Reiner se leva, le fusillant du regard.

— Vous vous ruinez. Oubliez-vous que les péages du détroit de Magellan nous rapportent un huitième de notre budget national ?

— Non, mais dix pour cent du capital de ce chenal vous rapporteront le double. La facilité de passage fera gagner entre dix et vingt jours à tout ce qui navigue, et actuellement de gros cargos citernes du Sud-Est asiatique avec du baleinium dont nous ignorons la provenance, pour inonder le marché des carburants et nous ruiner, nous, aux Kerguelen. Avez-vous réfléchi à ça quand vous avez acheté ces cargaisons de baleinium ? Nous vous avons accordé un droit préférentiel sur le fuphoc de la Zone Tabou, mais vous avez gardé le secret sur les achats de ce baleinium.

— Je suis un chef d'État libre de mes choix. Je n'ai pas à vous communiquer mes tractations secrètes.

Lien Rag se rendit compte que cette conversation débouchait sur un grave malentendu, et il devait s'efforcer de la ramener à des proportions raisonnables.

— Ce n'est qu'une proposition, dit-il avec amabilité, et vous n'êtes pas forcé de l'accepter. Je vous offre cinq cent mille océanos sur la cargaison du baleinier, et dix pour cent du capital d'une société qui va connaître une expansion prodigieuse. Car vous le savez bien, emprunter le détroit est une aventure périlleuse pour les bateaux. Depuis le ciel, en venant ici, j'en ai compté plus de dix échoués sur les bas-fonds, et d'autres prisonniers des glaces qui ne cessent de se refermer sur le détroit. Vous dépensez des fortunes pour le maintenir ouvert. Et de plus c'est l'Est qui encaisse les plus gros péages, car le chenal occupe deux tiers de son territoire pour un tiers chez vous, et chez vous c'est la partie la plus effrayante avec tous ces chapelets

d'îles. Il faut embarquer un pilote et ça coûte cher. Nous, le brise-glaces ne cessera d'aller et venir dans un canal à peu près rectiligne, aux rives franches. La moindre formation de glace sera pulvérisée avant d'avoir pu s'épaissir.

Ce qu'il désirait la plus au monde, c'était que Reiner revienne s'asseoir, mais le président patagon s'éloignait au contraire, commençait d'aller et venir, les mains derrière le dos, le regard ténébreux, la mâchoire contractée. Visiblement, il n'allait pas consentir rapidement à reprendre un entretien plus paisible.

Soudain, il sortit de la pièce sans s'excuser, et Lien Rag resta seul, médusé. Il essaya de prendre cet affront avec philosophie, se resservit du café, essaya une pâtisserie, mais la mâchonna avec surtout l'envie de la cracher. L'absence de Reiner dura bien dix minutes, cependant elles parurent s'être étirées sur plus longtemps.

— Avez-vous imaginé que nous vous laisserions faire sans réagir ? l'interpella tout de suite le président patagon. Nous disposons entre les deux pays d'une force militaire importante et nous pouvons débarquer là-bas, dans cette banquise de Drake et nous en emparer.

— Vous êtes sorti comme un malotru de cette pièce pour téléphoner à la présidente Cabana, je suppose, en conclut Lien Rag qui sentait croître son irritation. Vous avez donc besoin d'elle pour prendre vos décisions ?

— Nous sommes liés par un accord secret de défense et de protection économique. Ce que vous faites, ou vous préparez à faire, est une intrusion dans une banquise qui est la suite logique de notre territoire, puisque la banquise en question atteint le cap Horn. Nous avons le droit de nous opposer à votre intrusion clandestine. Vous ne nous avez même pas prévenus, agissant comme si le droit international n'existait pas. Mais avec le retour du froid, la CANYST reprend du service et vous dépendez d'elle, que vous le vouliez ou non.

— Et bientôt vous appellerez votre République Patagone Occidentale, la Compagnie Patagone Occidentale vous ralliant, au risque de perdre vos âmes, à la toute-puissance de la Caste pour vous livrer entièrement au Grand Maître Lascasas ?

— Cet entretien est terminé, déclara Reiner d'une voix aussi dure que de l'acier. Ma chef de cabinet va vous raccompagner à l'aéroport.

— Inutile, je prendrai une draisine puisque désormais c'est tout ce que l'on trouve chez vous.

Mais il fut rattrapé dans les couloirs par la jeune femme qui visiblement

ignorait la raison de cette rupture et s'efforça de se montrer charmante.

— Nous attendons votre livraison de fuphoc avec impatience, lui avoua-t-elle, alors qu'ils approchaient de l'aéroport, car les serristes producteurs d'arabica en usent de grandes quantités et ne veulent pas de ce baleinium, dont ils disent qu'il corrode les chaudières. Ils affirment que cette huile contient un additif dangereux pour ces installations de chauffage et la qualité du café.

Lien Ray attendit de débarquer de la draisine pour lui répondre.

— Je suis désolé de vous l'apprendre, mais désormais pas une goutte de fuphoc n'arrivera dans Punta Arenas, tant que votre président se tiendra sur ses positions. Autre chose, dites-lui que si un corps d'armée débarque sur la banquise du passage de Drake, nous bombarderons le détroit côté occidental pour commencer. Voyez-vous, ce merveilleux appareil est aussi puissamment armé qu'un cuirassé d'autrefois de quarante mille tonnes.

Là-dessus, il courut vers le dirigeavion et attendit avec impatience que la tour de contrôle leur donne accès à la piste d'envol. Après quoi, il essaya de contacter la *Salamandre*, mais sans succès. Par contre, il obtint son cousin, qui, croyant qu'il voulait des nouvelles du chenal, le rassura :

— Nous allons plus vite que prévu. En quelques heures, soit depuis ton dernier appel, nous avons gagné deux kilomètres grâce à une glace excessivement friable.

— Reiner est furieux, nous menace d'un débarquement sur cette banquise de Drake. J'arrive avec le dirigeavion pour parer à toute tentative de coup de force. Je n'ai pas pu demander à Grathe de ne pas aller à Punta Arenas.

— Holà, s'effara Lienty, c'est aussi grave que ça ?

— Reiner a viré complètement du côté de la Caste et surtout côté Léonora Cabana. Nous aurions dû nous méfier. Jadis il fantasmaït sur Yeuse et ce que nous prenions pour du dévouement, n'était qu'une sorte de passion exaltée tenue secrète. Il recommence avec Léonora Cabana et ces types-là sont excessivement dangereux parce que imprévisibles.

CHAPITRE 13

L'idée lui vint au cours d'une nuit d'insomnie. Celles-ci devenaient de plus en plus fréquentes, non seulement à cause de Zixiss le sphale, mais aussi en réaction à l'autoritarisme de ce délégué du gouverneur, Eliaban.

Le lendemain soir, lorsque le sphale intervint dans ses pensées intimes, elle commença de lui révéler que quelqu'un détenait certainement les directives de pilotage d'une fusée et que ce personnage n'était autre que Tharbin, le président du Consortium des Bonzes.

— C'est un chef, pas un scientifique, rétorqua Zixiss avec dédain.

— C'est certain, mais c'est lui qui a repêché la fusée et tout ce qui concerne sa structure, ses instruments et son pilotage. J'ai connu sa ministre de l'Économie et des Finances qui m'avait raconté tout ça mais en secret, car elle n'était pas censée les connaître. Vous devriez vous rendre à Talmyr et d'abord essayer de rencontrer cette fille, avant de contacter Tharbin. Elle s'appelle Songe.

Elle ignorait que Songe avait abandonné son poste pour rejoindre Liensun dans le Sud.

— Et comment ferai-je pour comprendre ce qu'il y a dans ces instructions sur le pilotage de la navette ? Je n'arrive pas à déchiffrer convenablement vos livres.

Et puis il cessa de la contacter mentalement durant une bonne minute, au point qu'elle pensa qu'il avait repris son vol autour de la torchère pour exciter les soldats, et surtout le délégué du gouverneur qui entraînait dans des fureurs incroyables d'être ainsi nargué par un démon.

— Tharbin a enlevé Movane, déclara-t-il soudain. Je le sais, car je voulais la retrouver à l'Est et j'ai appris qu'elle était dans le dirigeable de Tharbin volant vers le Nord.

Elle ne savait pas qui était Movane et s'en moquait. Il le lui expliqua et elle dut une fois de plus affronter cette réalité qui la rendait furieuse, celle de cette communauté d'Aliens vivant auprès du Gouffre aux Garous et dont elle avait toujours nié l'existence. Cette Movane en faisait donc partie.

— Tharbin l'a prise pour se venger, dit-il. Elle sera contente de savoir que

je suis auprès d'elle là-haut et que je peux la délivrer, mais je ne peux pas voler jusque là-bas, ce serait épuisant. Vous savez, je peux conduire une draisine, donnez-moi la vôtre.

— Il n'en est pas question, commença par s'insurger Ann Suba, avant de se radoucir : Écoutez, je peux vous en procurer une. Quand je l'aurai, je la conduirai sur une voie de garage où vous pourrez en prendre possession. Je programmerai le pilotage pour que vous vous dirigiez vers Talmyr qui est tout de même la capitale de cette Compagnie et dont la province d'ici fait partie. Le gouverneur se comporte comme un petit potentat, mais si Tharbin apprenait ce qui se passe, il le destituerait.

— Si je peux pénétrer son esprit, je le lui dirai, promit Zixiss. Mais j'attends avec impatience que vous me trouviez cette draisine. Demain ?

— Ce sera certainement plus long.

Comme elle ne dépensait presque rien de son salaire et de ses royalties, elle disposait de beaucoup d'argent, et put se procurer en moins de deux jours une bonne draisine d'occasion pourvue d'un système de navigation électronique. Elle la paya cash, la fit conduire sur une voie de garage éloignée de la station, programma l'itinéraire que devrait emprunter le sphale. Il s'était vanté de savoir conduire une draisine, mais elle en doutait, s'en fichait. Avec le système autonome, il pourrait s'éloigner de cet endroit et c'était tout ce qu'elle désirait. Là-haut, il rencontrerait des difficultés plus dures qu'ici pour parvenir à ses fins et elle espérait qu'il y trouverait la mort. Elle le souhaitait sans le moindre état d'âme. Elle en avait plus qu'assez que cet être mystérieux lui rappelle sans le vouloir ses erreurs du passé. S'il disparaissait, elle retrouverait sa sérénité, ses convictions et son sommeil. C'était tout ce qu'elle désirait, le plus au monde. Ainsi, elle pourrait se consacrer entièrement à cet Eliaban qui l'exacerbait.

CHAPITRE 14

Movane se trouvait installée dans une résidence militaire d'où il lui serait impossible de s'échapper, mais elle n'en avait nulle envie, ne sachant trop où aller pour l'instant. La pensée de rejoindre ses parents restait toujours son objectif, mais elle regrettait également son rôle de chamane dans la caravane de Dagan. Elle y était honorée, respectée et s'était vraiment sentie utile. Elle pensait à Deborrah avec moins d'acrimonie que lorsqu'elle était en sa présence, aurait souhaité la revoir. Si elle parvenait à complaire Tharbin, peut-être lui accorderait-il la liberté et les moyens de retrouver les siens.

Il se passionnait pour cette histoire d'Aliens dispersés dans le monde et elle ignorait ce qu'il comptait faire de ses révélations. Tout ce qu'elle savait, c'est que Tharbin la désirait, et que dans son cerveau d'obsédé sexuel se déroulaient des scènes pornographiques dont elle était la principale actrice. Elle essayait de trouver répugnantes ces images, mais en définitive elles la fascinaient. Comment cet homme intelligent et perspicace pouvait-il l'inclure dans le déroulement virtuel d'un film aussi osé, alors qu'elle n'avait jamais montré la moindre preuve de sensualité ? Jamais elle n'avait été provocante et elle avait l'impression qu'il fouillait dans son subconscient et en extrayait la matière même de ses propres fantasmes.

Elle se raidissait à son approche, se montrait froide et gardait les yeux baissés, mais elle sentait son regard sur elle. Il ne se contentait pas de la déshabiller, il sélectionnait chaque partie de son corps dont il aurait pu tirer une jouissance, et ces images brutales de sexe jaillissaient comme des flashes derrière son front safrané d'Asiatique.

Lorsqu'elle était seule, elle en arrivait à se demander si la satisfaction des penchants extrêmes de Tharbin pourrait lui apporter la liberté de rejoindre la Compagnie Panaméricaine, et d'entreprendre la recherche de ses parents. Mais lorsqu'elle quittait le domaine de la pure spéculation pour affronter la réalité la plus triviale, elle se refusait à tout compromis de ce genre.

Tharbin lui avait demandé de rédiger une sorte de mémoire sur tout ce qu'elle avait appris sur ses origines et sur les Guardians de Halchiom, sur les Naturalistes et les Eugénistes, mais ce n'était pas tout. Il se renseignait sur le mode de vie en Panaméricaine, essayant de comprendre certaines habitudes, certaines réglementations. Si bien que peu à peu elle se demanda si Tharbin ne désirait pas l'utiliser pour effectuer une mission dans sa grande voisine. Il en dépendait étroitement et la Caste des Aiguilleurs était fortement représentée

dans cette Compagnie du Consortium, créée de toutes pièces par un certain Opérasque. Lequel était détenu en prison, et c'était le Grand Maître Fortalès qui dirigeait la Compagnie. C'était, semblait-il, un homme modéré et depuis qu'il avait pris le pouvoir, les Aiguilleurs paraissaient plus accessibles, plus humains.

— Vos parents ont disparu, dites-vous, ont quitté la banquise de la baie d'Hudson après ce carnage effectué par ce sphale dont je ne parviens pas à me faire une idée précise.

Il examinait les dessins qu'elle faisait de Zixiss, regrettant que les photographies, les vidéos le concernant aient disparu, soit qu'elles se trouvent encore dans la base du Gouffre aux Garous, soit qu'elles aient été détruites par les Mongols, lorsqu'ils avaient pillé les bagages de l'expédition.

Un jour il lui annonça que les autorités panaméricaines faisaient rechercher tous les étrangers suspects sur leur concession.

— Et la façon dont cet avis est rédigé prouve que le pouvoir recherche surtout des Aliens, des gens venus d'ailleurs, sans préciser toutefois qu'il pourrait s'agir d'extraterrestres, pour ne pas effrayer la population. D'après les médias, c'est déjà une grande émotion dans toute la concession et les gens sont intrigués par ces fameux Aliens. Peu de personnes osent imaginer qu'il pourrait s'agir de créatures venues d'ailleurs.

— Mais alors, mes parents sont en grand danger ? fit-elle, effrayée.

— Si vous désirez aller les chercher et les ramener ici, ils seront sous ma protection et ne risqueront plus rien.

C'était une offre aussi inattendue qu'inquiétante.

CHAPITRE 15

C'est à partir d'une voie de stationnement en pleine solitude qu'il organisa le départ de son réseau secret, en pleine banquise entre Java et l'Australie, dans une région aux glaces tourmentées et instables. La Timor Company, toute petite société ferroviaire, avait installé une double voie en direction du sud, vers l'Australie. Mais d'après les indicateurs de continuité de la Locomotive-dieu, ils étaient d'une grande portée et d'une grande précision, ce réseau s'interrompant à deux cents kilomètres de là, avant d'atteindre la terre de Kimberley. Cette partie nord-ouest du grand continent figurait sur les écrans que Kurty consultait. Il ne semblait pas pour l'instant que la banquise l'ait atteinte.

Donc, il décida de construire son réseau clandestin à partir de cette voie de stationnement. D'après les mémoires de son père, ce dernier avait toujours prévu des zones de repli secrètes et pouvait disparaître d'un seul coup, alors que ses poursuivants étaient sur le point de le coincer. Chaque réseau occulte était relié à un autre et parfois même à plusieurs. Kurts préconisait de ne jamais se laisser enfermer en un seul endroit. Mais les possibilités offertes à Kurty se révélaient bien minces sur cette portion de la Timor Cie. S'il voulait se ménager une issue de fuite, il devrait se raccorder à la même voie double, plus au nord.

L'aiguillage posé à l'aide d'un saut de mouton, la Machine quitta la ligne officielle. Ensuite elle travailla à établir un aiguillage invisible, non à l'extrémité de cette voie de stationnement, mais à mi-longueur. De là commença la construction proprement dite en rails transparents. À cause d'un convoi venant du sud et signalé par les radars et les sondes acoustiques, la Loco s'éloigna à la vitesse de trois kilomètres posés en un temps record, à peine vingt minutes, et se dissimula derrière un chaos de congères. Kurty étudia même la possibilité de l'utiliser pour y aménager un abri, mais Mylord, l'ordinateur, lui fit remarquer que ce chaos manquait d'assises solides. Ce n'était en fait qu'un agglomérat de congères coureuses prêtes à reprendre leurs courses ravageuses au moindre coup de vent.

— Avec votre respect, je me permets de vous signaler que feu votre père n'utilisait que de véritables montagnes, rocheuses de préférence, pour y aménager ses repaires.

Désormais, Mylord montrait une grande révérence pour le fils héritier de la Loco et ne se permettait plus guère d'insolence ou des refus non justifiés.

— Un jour, lui annonça joyeusement Kurty, nous creuserons un de ces icebergs de banquise qui se déplacent dans tous les sens pour nous y cacher. Il nous transportera d'un point à un autre, sans que nous ayons à le diriger.

— C'est une utopie, se permit de répondre l'ordinateur. Votre père y avait songé mais, après diverses études, y avait renoncé. Je dois pouvoir retrouver le dossier en question dans notre fond de mémoires anciennes.

Pendant ce temps, il lui fichait la paix. Mylord était une sorte de rat de bibliothèque qui aimait se plonger dans un passé prestigieux au cours duquel Kurts se livrait à des pillages de grande classe, attaquant les plus fortunés des actionnaires de la Transeuropéenne, ruinant leurs patrimoines, enlevant leurs femmes et leurs filles pour les livrer à son équipage. Il avait un équipage à cette époque, car les accostages de trains luxueux en pleine solitude nécessitaient pas mal de forbans prêts à tout. Des grappins jaillissaient des sabords pour saisir la proie et la forcer à ralentir. En cas de résistance, la Loco ouvrait le feu et même diffusait des gaz incapacitants. Mylord se repaissait de ces exploits et par la suite essayait de les insérer dans les dialogues qu'il entretenait avec le fils. Mais le fils n'avait pas des rêves de pirates. Il avait réussi à ressusciter la formidable machine de son père et appréciait de rouler en son sein sur les nouveaux réseaux. Pour l'instant, il allait les parcourir tous et au fur et à mesure créerait d'autres lignes de fuite, des *escape lines* qui lui permettraient d'apparaître là où on ne l'attendrait pas. Il n'enclencherait les hostilités que lorsque les Aiguilleurs de Lascasas se manifesteraient. Pour l'instant, d'après ce qu'il en savait, ils restaient dans l'ombre, laissaient se constituer les diverses Compagnies, fournissaient le matériel ferroviaire grâce aux dépôts nombreux, dont ceux de la famille indienne des Kalami. Mais Kurty avait fait analyser les différentes informations sur ces Compagnies et Mylord en avait conclu, du moins ses logiciels de recherche et de synthèse, que la multitude des Compagnies ne pourrait exister longtemps. Il y aurait des alliances, des regroupements et Kurty estimait que chacun d'eux serait habilement provoqué par la Caste, jusqu'à ce qu'il n'existât plus dans l'hémisphère Sud que deux ou trois groupes importants dont Lascasas s'emparerait. Il se doutait, par exemple, que le fameux et gigantesque vivier de baleines solinas, dans le golfe du Tonkin, avait été imaginé par les Aiguilleurs pour devenir les seuls producteurs de baleinium. En même temps, d'après ce qu'il en avait appris par les radios, la Caste faisait du dumping dans l'extrême Sud pour mettre en difficulté les principaux producteurs de fuphoc. Or ceux-ci se trouvaient dans deux endroits proches, la mer de la banquise de Ross appartenant à une société dominée par Lien Rag, Lienty, Yeuse et Farnelle, et la Zone Tabou dans laquelle les Kerguelen étaient propriétaires d'une part.

Cette nuit-là, bien à l'abri de sa colline de congères, il put tranquillement étudier les informations que lui fournissaient les écrans sur la composition des

Compagnies et sur la progression des rails dans les zones les plus désolées. Le réseau du Nord, qui devait traverser la mer de Chine méridionale, connaissait un renouveau après quelques difficultés dues au terrain. Le terminus serait l'ancien emplacement de Lacustra City, la belle création de Liensun ruinée par le réchauffement. À cette époque, sous cette latitude, la chaleur était telle que le bois de construction de cette City s'enflammait spontanément pour un rien.

Depuis que la Locomotive-dieu était à l'air libre et sur les réseaux, les informations affluaient et même les projets des Compagnies ne restaient guère secrets. C'est ainsi que Kurty découvrit que l'Ecuadorian Eastern Company avait prévu une importante bifurcation vers le golfe du Tonkin. Vers le vivier aux baleines.

Cette Compagnie était donc partie prenante de cette réserve d'huile animale. Décidément, les leçons du passé ne servaient à rien. Ni les Kalami ni Lascasas ne voulaient donc se souvenir de la déroute de la Guilde des Harponneurs qui avait essayé, elle aussi, de détenir à elle seule le commerce du baleinium. Sur les côtes de l'Antarctique, elle avait attiré les cétacés grâce à une production intense de krill génétiquement modifié. Les solinas affluèrent jusqu'à ce que les Hommes-Jonas décident de mettre fin à cette hécatombe.

Désirant soudain en savoir plus sur la situation actuelle des Hommes-Jonas, Kurty établit un programme de recherches que Mylord accepta avec gourmandise, tout en prévenant le garçon que ce serait sûrement très long pour obtenir les premiers résultats.

— Les Hommes-Jonas vivent dans les océans, n'approchent pas des réseaux, n'ont que des échanges réduits entre eux. Mais nous disposons dans nos mémoires des renseignements les concernant sur leurs habitudes, leurs lieux de rencontres, leur habitat. Car ils ne peuvent constamment vivre en symbiose avec les solinas, ils doivent débarquer quelque part, de temps en temps. Le langage des baleines portant à des centaines, voire des milliers de kilomètres sert à leurs liaisons avec d'autres Hommes-Jonas.

Les jours suivants, Kurty mena à bonne fin la construction de cette *escape line* et roula vers l'ouest, sur l'inlandsis des anciennes îles de Java et de Sumatra. Bien entendu, son passage affola la signalisation, les postes d'aiguillages, dérégla les priorités. Pour éviter toute collision, les chefs des dispatchings immobilisèrent la circulation par tranches.

Kurty savait qu'il jouait sur du velours et profitait de la situation. Ces jeunes Compagnies n'avaient pas encore prévu de locos ou de draisines de sécurité pour intervenir en cas d'agression. Ce qu'il accomplissait en était une, car il bouleversait toute une région à tous les points de vue. Mais son passage était déjà attendu par des milliers de fidèles qui en toute hâte

disposaient des lumignons le long des rails, et lorsqu'ils n'en avaient pas allumaient de petits feux d'huile. Il jouissait de ces hommages, mais Mylord, avec beaucoup de tact, essayait de le ramener à plus d'humilité.

— Si vous voulez encore construire d'autres *escape lines*, il vous faut éviter que les foules se rassemblent ainsi sur votre parcours pour se prosterner devant la Machine-dieu. Celle-ci doit éviter de se montrer trop souvent et ses apparitions devront être aussi rares que soudaines, aussi spectaculaires que mystérieuses.

Kurty commença d'y réfléchir et finit par admettre qu'il n'avait nullement l'intention de poursuivre cette recherche de vénération quelque peu fanatique. Il suffisait d'un rien, de quelques sceptiques, pour mettre le feu aux poudres et provoquer des émeutes religieuses sanglantes.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient vers l'ouest, les fidèles se montraient tout de même plus rares, et lorsque après un regard au schéma de la route annoncée, il emprunta un réseau secondaire fonçant dans la banquise de l'océan Indien, il n'y eut plus personne pour se prosterner. Cette ligne double desservait une pêcherie et un trou à phoques, mais se raccordait à un réseau mal répertorié en train de se construire, un réseau de l'Ecuadorian Eastern, venant du nord, du golfe du Bengale.

— Il utilise comme assises solides les chapelets d'îles qui se succèdent, lui expliqua l'ordinateur. Ce n'était pas Mylord, qui lui se réservait les opinions générales, les synthèses et les leçons doctorales, mais un calculateur d'itinéraires.

— Ce chapelet d'îles est mal défini sur les vieilles cartes, mais il s'agit des anciennes îles Andaman et Nicobar. En sautant de l'une à l'autre on rejoint la pointe Nord-Ouest de Sumatra.

Kurty réfléchissait sur ce nouveau schéma présenté par le calculateur comme hypothétique dans sa partie terrestre, c'est-à-dire l'ancienne Birmanie.

— Une carte s'il vous plaît ? demanda-t-il.

— De vieilles cartes, s'excusa le calculateur, mais il existe dans nos archives celles dressées par votre père. Du temps où il existait encore des voies ferrées, alors que le réchauffement sévissait par ailleurs dans le Sud.

— Je me contenterai des vieilles, insista-t-il, rendu exigeant par une idée soudaine.

Il étudia la projection de ces cartes sur les écrans, réfléchit, puis demanda si l'hypothèse d'une ancienne ligne ferrée entre le golfe du Bengale et le golfe du Tonkin était imaginable.

— Je fais quelques recherches, répondit le calculateur.

Pendant que la Locomotive roulait, Kurty se rendit compte qu'il devait s'occuper de la prochaine *escape line*.

— Il y avait effectivement un important réseau de montagne entre les deux golfes, précisa alors le calculateur, et à quarante, cinquante pour cent il pourrait très bien être encore praticable. Entre quinze cents et deux mille mètres d'altitude, la chaleur devenait supportable à l'époque du réchauffement.

CHAPITRE 16

Les coups de bélier du *Dark* ébranlaient non seulement la banquise, le brise-glaces lui-même, mais aussi les organismes et le moral de l'équipage, si bien que Lienty avait dû établir des quarts de présence à bord, faire dresser un campement, demander à Lien Rag de lui procurer des médecins et des psychologues. Le travail était excessivement dur. Le bateau se cabrait de plus en plus à la verticale, semblait-il, et chacun devait s'attacher à son poste pour ne pas glisser vers l'arrière. Au début, on se cramponnait comme on le pouvait, mais par la suite, certains, épuisés, lâchèrent prise et allèrent se fracasser les côtes, et l'un des marins se brisa une jambe contre les installations arrière. D'où une perte de temps importante et un retard dans le creusement du chenal. Depuis trois jours, la *Salamandre* attendait de l'autre côté de cette langue de banquise, à l'ancre dans une anse. Lien Rag avait fait un aller et retour rapide aux Kerguelen pour embarquer médecins, psychologues, infirmiers, remèdes, ravitaillement de grande qualité pour rehausser le moral de toute l'équipe. Et à son retour il avait découvert que deux hydravions, chacun de l'une des Patagonie, tournoyaient dans le ciel à quatre cents mètres au-dessus du chantier, comme des vautours. Son apparition bien au-dessus d'eux les avait fait fuir. À bord du dirigeavion, les servants des mitrailleuses et des lance-missiles étaient prêts à faire feu.

Il y avait des bateaux qui se tenaient au loin, mais aussi des lanchas, ces chaloupes pontées à demi ou totalement qu'on fabriquait du côté de l'île de Chiloé.

Il y avait même un cargo-citerne chargé de baleinium qui avait cru que le chenal était ouvert et s'était présenté. L'équipage n'avait pas réussi à comprendre que les travaux n'étaient pas terminés et il y avait eu un échange d'injures de chaque côté.

Gislake immobilisa l'appareil en position dirigeable et se hâta ensuite de dégonfler les ballonnets à cause d'un vent à quatre-vingts kilomètres-heure. Débarquèrent donc l'équipe médicale et un peloton de policiers armés jusqu'aux dents, et traînant des lance-missiles sur chariots. Lien Rag avait réussi à convaincre Vorgine de détacher vingt-cinq hommes dans cette région, avec promesse d'une triple solde et des primes. Elle avait même interpellé les ambassadeurs des deux Patagonie pour les mettre en garde contre toute action militaire sur le fameux chenal.

Mais Lien Rag avait surtout eu affaire à Chalazy, le constructeur de

glisseurs, qui redoutait que ces relations tendues avec les deux Patagonie ne nuisent à la vente de ses véhicules. Il fallut donc le rassurer, lui promettre une subvention au cas où un marasme se produirait.

— Nous prendrons l'argent sur les péages, dit Lien Rag à Vorgine, pour la rassurer question budget.

Un instant, il avait craint que Chalazy ne lui pose des questions embarrassantes sur ses déclarations aux banquiers de Magellan Station. Il avait vaguement parlé de revendre la licence des glisseurs venant à expiration au bout de quatre années d'exploitation par Chalazy, mais pour l'instant l'information n'avait pas filtré. Mais c'était la cession éventuelle des droits du dirigeavion qui avait enflammé les esprits.

Lien Rag se retrouva donc sous la tente climatisée, en compagnie de son cousin Lienty. Le brise-glaces continuait son rythme effrayant, et chaque fois que le rugissement de ses moteurs cessait, chacun rentrait la tête dans ses épaules, dans l'attente du coup de tonnerre qui succédait à ce silence bref. Un véritable séisme répandait son onde terrible sur toute la banquise qui se fendillait un peu partout, avec des crevasses parfois inquiétantes.

— Chaque jour, expliqua Lienty, quand le *Dark* repartit en arrière à la recherche de champ pour prendre son élan et foncer comme un monstrueux buffle sur la banquise, l'étrave levée vers le ciel, chaque jour Grathe m'appelle par radio pour me démontrer que nous perdons du temps et surtout de l'argent. Je crois qu'il se languit de son petit ami, ce qui est naturel, car il a fait successivement trois navettes sans descendre à terre. Je ne pense pas ouvrir avant une semaine. La *Salamandre* passera la première. C'est notre plus beau bateau et son passage inaugural serait tout un symbole.

— Tu as vu les lanchas ?

— Gdami les a signalées du côté de Ross et Jdriège a mobilisé les siens par la Voix, car il craint des coups de main clandestins contre les éléphants. Ce sont des lanchas de la côte Ouest. À parier que c'est Lascasas qui les envoie.

Puis il demanda à son cousin quelle impression il avait éprouvée sur le chenal lorsqu'il le survolait. Pour toute réponse, Lien Rag sortit des photos à développement instantané qu'il avait prises aussi bien à l'aller qu'au retour.

— Pas mal, commenta Lienty avec émotion.

— Pas mal ? Tu veux dire parfait. Ce chenal qui tranche nettement dans la glace inspire plus confiance que le détroit tarabiscoté de Magellan, tu sais, et si nous voulons faire un peu de publicité il n'y a qu'à reproduire ces clichés avec peu de commentaires. Les marins, les vrais, sauront ce qu'il leur reste à

faire pour passer de l'Est à l'Ouest et vice versa. On ne trouvera pas mieux.

— La nuit, pour ne pas provoquer ces coups de bélier qui réveilleraient tout le monde, le brise-glaces nettoie les rives, veille à ce que la glace ne reprenne pas possession de l'eau. Nos ateliers de bord ont fabriqué des raclettes géantes, des lames fixées sur chaque bord.

Ils se rendirent à la cafétéria, ouverte sous une structure en plastique démontable. La cuisine était faite avec soin et les dîneurs paraissaient satisfaits. Un des ingénieurs géomètres demanda à Lien Rag s'il pensait que les deux Patagonie se risqueraient à un coup de main.

— Je l'ignore, répondit franchement le glaciologue, mais nous espérons les arrêter avant. Nos radars sont assez performants et j'ai à bord du dirigeavion une équipe qui veille. Je ne pense pas toutefois que Léonora Cabana ou Reiner prendront le risque d'une défaite. Ils disposent d'une armée importante, mais les conséquences de ce raid seraient terribles.

— Et les colons de la mer de Weddell, ce sont tous des militaires commandés par le général Magon, je crois. Ne pourraient-ils pas débarquer ?

— C'est possible, mais nous allons surveiller la zone avec vigilance.

Le soir, sous leur tente, Lienty lui parla de l'éventualité d'une intervention depuis la mer de Weddell.

— Demain nous irons en reconnaissance jusque là-bas, mais le petit baleinier *Madam* doit nous rejoindre d'ici deux, trois jours pour surveiller justement cette partie de l'océan Antarctique. Il a embarqué d'autres marins et un site de lance-missiles. D'autre part, nous avons réquisitionné l'hydravion 520 de Songe. Rassure-toi, il est en meilleur état que son cargo.

CHAPITRE 17

Césaire débarqua de son train de marchandises en pleine nuit pour ne pas se faire remarquer, et essaya de se repérer dans cette station groenlandaise baptisée Navik Station. C'était une X, c'est-à-dire un carrefour de quatre voies en bordure de la banquise de la baie de Baffin, et c'était dans cette région qu'il avait le plus de chance de découvrir des descendants de son grand-oncle Sangole. Il avait déjà eu un contact avec une certaine Philadelphia Sangole, mais ça s'était plutôt mal passé car elle avait chassé de chez elle le seul Sangole qu'il aurait pu contacter. Il n'en découvrait pas d'autres dans les annuaires et pensait qu'ils se cachaient sous d'autres noms, ou que, mariés, ils avaient choisi le nom de leur femme, ce qui dans ces régions était assez habituel.

Il avait dû quitter son boucher et sa famille, à cause de la fille Jacky. Il avait eu le tort de céder à ses avances, de coucher avec elle, et voilà qu'elle avait souhaité qu'ils se marient. Elle avait longuement insisté, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'il ne l'épouserait jamais. Alors, elle était entrée dans une fureur effrayante pour une fille de cet âge, assez jolie. Véritable mégère, elle l'avait menacé :

— Tu es un des Aliens que l'on recherche, tu crois que je suis stupide pour ne pas t'avoir découvert. Tu restes tellement vague sur ton passé que tu en deviens tout de suite suspect. Et puis j'ai vu tes réactions, maintenant que chaque jour la télé et la radio nous demandent d'ouvrir l'œil pour repérer les gens comme toi. Tu parles que je me suis vite rendu compte que tu en étais un, et si tu ne m'épouses pas je te dénonce.

Il s'était hâté de filer à la première occasion, et se retrouvait dans Navik Station, sans trop savoir qu'y faire. Philadelphia Sangole, qui l'avait injurié au téléphone, habitait dans le coin, mais pouvait-il la contacter ? Même si elle avait jeté son mari, enfin son compagnon, à la porte, peut-être avait-elle connu sa famille et pourrait-elle le renseigner. Par chance, il disposait de suffisamment d'argent pour voir venir quelque temps.

Il aperçut l'enseigne lumineuse d'un traintel assez ordinaire, se demanda si on exigerait de lui des papiers. Il avait juste une carte professionnelle que Herson, son boucher, le père de Jacky, avait pu lui obtenir.

Il n'y avait personne à la réception et il sonna. Un type arriva avec des cartes à la main. Cinq cartes, poker certainement.

— Un demi-compartiment, ça ira ? Dix dollars tout de suite.

Puis, voyant que Césaire regardait ses cartes, il sourit.

— Ça vous dit de perdre quelques dollars avec nous autres, juste à côté ? Vous savez, mon vieux, le temps de dormir n'est pas toujours bon à prendre. Une petite partie, un coup de vodka ou de bière, voilà qui vous remet un type droit dans ses bottes.

Césaire avait joué à bord de son remorqueur, le Staple, et en général il s'en sortait bien, mais ici pas question de s'attirer quelque inimitié en gagnant. S'il perdait une somme moyenne, il risquait de se faire des amis.

Cet à-côté annoncé par le veilleur de nuit, c'était, sous une lampe à huile de phoque puante, une fumée épaisse de pipes et de cigares et deux tables de quatre et de trois. Il arrivait bien pour la seconde et on lui tapa dans le dos, on lui servit sa vodka mais il refusa le tabac. Il perdit tranquillement son argent.

— C'est moi qui partage ton compartiment, lui dit deux heures plus tard un certain Hemming qui se disait chercheur d'or.

Il exploitait un ruisseau souterrain pour quelques paillettes, affirmait-il, et était venu à Navik Station pour les vendre et dépenser un brin.

— Ça marche bien ?

— Seul c'est dur, me faudrait un associé, mais je ne trouve que des canailles qui ne cherchent qu'à me dépouiller. Tu t'appelles vraiment Césaire ?

— Oui. Césaire...

Puis il osa préciser :

— Sangole.

— Sangole ? J'ai connu un Sangole dans le temps, mais ça fait une paye. Il tenait une armurerie à Nugssag Station. Je n'ai plus de ses nouvelles.

CHAPITRE 18

Dès qu'elle eut reçu la note des services de la Présidence, Louria réunit tout le personnel du train-observatoire dans le grand amphî, en queue du convoi. Tout le personnel, c'était du marmiton de cuisine jusqu'aux astrophysiciens. Elle leur lut la circulaire. Visiblement, ses collaborateurs savaient déjà qu'on allait leur demander de prouver leurs origines terrestres.

— Vous avez bien retenu qu'il fallait donner ces précisions, nom, dates de naissance, de décès, professions, domiciles de vos ascendants jusqu'à la quatrième génération, sans compter la vôtre. Il ne s'agit pas seulement de vos grands-parents mais cela va jusqu'au grand-père de votre grand-père.

— Voyageuse directrice, s'effara un agent de la maintenance extérieure, cela représente un chiffre incroyable.

— Vingt-quatre noms pour une seule branche, si j'ai bien calculé, reprit un autre employé.

— Non, dix-huit par branche, mais combien de branches faut-il désigner ?

— Un travail qui demandera des semaines.

Ils finirent par se calmer et Louria annonça qu'un service spécial serait chargé des recherches.

— Ces personnes détachées recevront six ordinateurs et contacteront directement les centres de l'état civil.

— Mais avec le réchauffement, soixante-quinze pour cent de la population actuelle appartient aux groupes de réfugiés. Vous n'aurez jamais accès aux centres de l'état civil restés dans le Sud et détruits depuis des années.

— Nous ferons pour le mieux.

— Croyez-vous, voyageuse directrice, qu'il y ait vraiment des Aliens chez nous ? demanda une vieille dame chargée de la réparation des combinaisons isothermes.

Louria répondit en souriant qu'elle ne le pensait pas, mais que dans ce cas, elle ne voyait pas en quoi ces Aliens pouvaient être dangereux.

— Ce sont eux qui provoquent ces bouleversements du temps. D'abord la

canicule et puis le froid mortel, s'écria la vieille dame. Il faut en finir avec eux.

Heureusement, sa véhémence se heurta à un silence général et elle comprit qu'elle était la seule à lancer de telles accusations.

— Je vais vous demander, continua Louria, voulant ignorer cette intervention, je vais vous demander que ceux qui peuvent établir facilement leur filiation le fassent en priorité. Je parle des personnes qui savent que depuis toujours elles ont habité dans une zone située approximativement entre le 45^e et le pôle Nord. Cela nous permettra de consacrer plus de temps à ceux qui sont originaires d'autres régions.

— Ne craignez-vous pas, fit Jane Marwell, l'éternelle contestataire, d'établir une situation de ségrégation ?

Imaginez qu'il y ait un groupe correspondant à ces critères. Il se verra lavé de toute accusation suspecte, s'en glorifiera, se considérera comme de pure race terrienne et considérera les autres comme des Aliens clandestins, si l'on ne peut, en ce qui les concerne, remonter à plus d'une ou deux générations.

— Je retiens votre intervention, et je demande à ceux qui correspondent à cette catégorie capable d'établir rapidement sa filiation, de le faire en toute discrétion. De toute façon les données seront vérifiées, non seulement ici, mais en haut lieu et nul ne peut se vanter à l'avance d'être considéré comme pur terrien.

— Voulez-vous dire... commença Jane Marwell.

Puis soudain elle comprit à quoi la directrice faisait allusion et rougit fortement.

— Excusez-moi, mais c'est comme si j'avais occulté les révélations que nous reçûmes lorsque cet énorme satellite plongea dans le Pacifique. J'avais dix-huit ans alors et le choc psychique fut énorme. Nous n'étions pas seuls dans le monde. Il y avait eu ce Bulb et ses habitants, mais ces derniers descendaient de colons venus d'Ophiuchus, autre révélation. Ces voyageurs de l'espace se sont répandus effectivement et à plusieurs reprises sur notre Terre, mais j'ignore si la dernière migration fut récente ou non.

— Voilà pourquoi, décida de répondre Louria en prenant des risques considérables, voilà pourquoi je trouve cette chasse à l'Alien hypocrite et destinée seulement à faire porter à des inconnus la responsabilité du froid actuel. Nous, ici, nous travaillons sur d'autres données.

Nous avons bien du mal à les exploiter, mais je suis certaine que nous sommes dans la bonne voie.

Comme avec la vieille dame hostile aux Aliens, Louria se heurta elle aussi à ce silence profond, terrible, déstabilisant. Elle croyait être soutenue par son équipe et voilà qu'eux aussi se laissaient prendre à ces insinuations mensongères d'Esquaille, le professeur chargé de conseiller le président. Une nouvelle ligne politique que soutenaient Bourguine, Claudion Hyponias et peut-être Harold Kowning, et avec lui son équipe de recherche sur les logiciels biologisés d'Altaï.

Par chance, un très jeune homme en formation d'électronique leva une main timide et, rougissant, demanda si Jane Marwell pouvait expliquer en détail ce qu'elle venait de lui apprendre sur des colons venus d'une autre planète et aussi d'un vaisseau spatial. Il ne savait pas trop faire la différence.

— Ce n'est pas le lieu et le propos, répondit Jane Marwell, mais si voyageuse Finister est d'accord, je peux donner des conférences sur ce sujet. Il est vrai que l'événement évoqué se produisit alors que vous n'étiez pas né et que la plupart d'entre vous n'étaient que de petits enfants. Depuis, les médias et surtout les officiels n'en parlent presque plus.

Après quoi Louria se retira quelques instants dans sa cabine, prit une douche et essaya de réfléchir sur sa situation. Elle se trouvait isolée au sein d'un groupe sceptique sur le travail entrepris depuis la découverte du cerveau biologique du professeur Charlster, après sa mort, et de cette révélation sur la biologisation des logiciels d'Altaï. Son premier réflexe fut de faire le tri de ses collègues lui restant fidèles et de confiner les autres dans des tâches anodines ou rebutantes, mais elle comprit vite qu'elle s'enfermerait avec trois, quatre scientifiques dans un ghetto et que Harold n'en ferait même pas partie. Il fallait qu'elle poursuive sa tâche comme si toute l'équipe restait solidaire. Harold, lui, flottait entre deux attitudes. Il s'était laissé séduire par Claudion Hyponias qui avec sa franchise brutale, sa virilité éclatante et son sens de l'amitié entre hommes, l'avait conquis. La thèse adoptée par Claudion troublait Harold, mais son attachement pour Louria, du moins elle supposait qu'il tenait à elle, lui faisait aussi accepter sa façon d'interpréter les derniers éléments sur les causes réelles du froid.

Elle rejoignit son bureau, puis se rendit dans l'observatoire proprement dit, pour consulter quelques écrans de renseignements. Vers onze heures, elle convoqua Roggery, le manager des services radio.

— Je suis scandalisé par cette chasse aux Aliens, déclara-t-il sans attendre. Je me demande ce que ça cache. On va traquer des gens qui n'ont rien à voir avec cette accusation absurde, sans parvenir à une amélioration de la température. Vous savez, je n'ai pas aimé cette réunion générale, ni ce qui s'y est dit et surtout ce qui a été tu. Car j'ai compris que la majorité penchait vers cette thèse absurde des services scientifiques de la Présidence. Qu'un type

comme Hyponias soutienne cette connerie me laisse pantois. Je l'ai connu autrement plus méfiant envers ce genre d'élucubrations. Je vous préviens, je ne répondrai pas à ce questionnaire que je trouve humiliant, dangereux et xénophobe.

— N'en faites rien, je ne voudrais pas que les services scientifiques de la Présidence me privent d'un collaborateur aussi efficace que vous.

— J'ai mes quatre générations puisque je suis né dans le Nord Groenland, mais qu'ils le prouvent eux-mêmes. Ceci dit, je suis à votre disposition.

Elle se sentait réconfortée depuis qu'il avait pris la parole à son entrée.

— Nous allons travailler sur cette fréquence. Vous aviez l'impression qu'elle s'adressait directement à un émetteur, comment pouvez-vous l'affirmer aussi fermement ? Une émission radio peut être captée par tout le monde, à condition d'en connaître la modulation.

— Les échos que dans notre jargon nous appelons la réverbération. Un écho en retour si vous préférez, mais vous savez tout cela. Nous avons un écho et même plusieurs, sans parvenir à en établir l'origine. Je vais vous dire une chose, dans notre petite équipe nous sommes des caïds en recherches radio. Non, je n'ai pas la grosse tête. Je suis le manager d'une foutue bande de génies et c'est facile de progresser. Nous avons des longueurs d'avance sur tout ce qui peut se faire par ailleurs, aussi bien dans le privé que dans le public, et quand j'entends certains techniciens de l'extérieur, je suis confondu par leur ignorance. Je fais notre panégyrique pour que vous sachiez que nous employons des méthodes de bricoleur. Nous pensons qu'il existe un écho, une réverbération terrestre et plusieurs échos spatiaux. Le terrestre est bizarre. Imaginez que vous braquiez une torche électrique sur un miroir, vous recevez le rayon en retour, selon la théorie. Mais si le miroir est opaque, nada, rien du tout, juste une lueur imperceptible. C'est ce que nous avons sur Terre, du côté de Salt Lake Station. Nous parviendrons à être plus précis à force de tâtonner.

— Et dans l'espace ?

— Divergence. L'écho rebondit une à trois fois et puis se perd. Vous savez quoi ?

Il baissa malgré lui le volume de sa voix assez sonore.

— Les plaques de glace recouvertes de poussière contiennent des spins métalliques. Nous avons étudié vos rapports sur ce travail effectué par Charlster au sujet des icebergs lunaires. Complètement loufoque en apparence, mais nous, nous y croyons.

Elle frissonnait. Il était en train de lui dire, avec cet enthousiasme qu'il

pouvait tout aussi bien manifester pour des insignifiances, de lui prouver en quelque sorte qu'ils avaient découvert que cette fréquence, difficile à définir, agissait sur les plaques de glace, et par conséquent sur la lumière et la chaleur solaire.

— Roggery... Je n'ai jamais connu votre prénom.

— Roggery. Une fantaisie de mon grand-père qui a accouché ma mère, qui en est morte d'ailleurs, je veux dire morte de me mettre au monde. Et mon grand-père m'a appelé Roggery Roggery, prétextant que son nom était si honorable qu'il voulait le doubler en me le léguant.

— Roggery, vous êtes sur la bonne voie.

— Il semble, mais il y a gros à faire. Nous y avons réfléchi deux nuits de suite. Nous ne parvenons plus à rejoindre notre cabine. Nous restons là, à bouffer, à boire de la bière et à cogiter à voix haute, en nous traitant de connards à tout bout de champ, mais ça fonctionne. Finalement nous sommes parvenus à un accord. La seule solution, c'est d'utiliser le laser sur la fréquence radio d'Altaï, pour détruire quelques plaques. Mais attention, avec une excessive prudence, car la couche d'ozone qui nous protégeait du soleil a disparu, n'est-ce pas ?

— En grosse partie, oui.

— Donc on fera petit, misérable.

— Roggery, nous ne pouvons utiliser le rayon laser sur la fréquence radio en question.

— Nous, nous pensons que c'est possible. Prenez le laser, énergie lumineuse, hein ? Un ! Peut devenir énergie thermique, hein ? bis ! Chimique, hein ? ter ! Et quatre, énergie électrique. Il y a un point commun quelque part entre fréquence radio[2] et fréquence électrique, à vous de le découvrir, de le mettre au point et ensuite on fera éclater ces saloperies de plaques. On va bien s'amuser, mieux qu'avec des jeux électroniques.

— Mais par où commencer ?

— Méthode service radio. On tâtonne et puis théorie.

— Entre-temps, ils auront capturé de pauvres diables en les accusant d'être des Aliens.

— Oui, mais le froid persistera et l'opinion publique découvrira qu'une fois de plus la Caste nous a roulés. Car le président Fortalès, tout humaniste qu'il soit, n'en est pas moins Aiguilleur. Je l'aurais trouvé crédible dans ses

déclarations sur la liberté citoyenne, s'il avait démissionné de ses hautes fonctions d'Aiguilleur.

CHAPITRE 19

Lorsqu'elle reçut l'e-mail, sans réfléchir plus longtemps, Fleur se précipita dans les bureaux de la Channel Sulu où devait se trouver Lombawa. En fait, il n'avait qu'une secrétaire comme personnel, et celle-ci ne cessait d'aller et venir entre les différentes Compagnies, pour diverses démarches. Le gros homme était en train de déguster un sandwich accompagné de bière, lorsqu'elle entra dans son compartiment-bureau.

— Je suis convoquée à Bandar Station par Narasha Kalami.

— Houla, fit-il, en manquant de s'étrangler avec son pain.

Il dut avaler une gorgée de bière pour le faire passer.

— Elle connaît tous les déplacements de la Locomotive-dieu et commence à s'énervier, voire à avoir la trouille, dit-il.

— Elle va me prendre comme otage.

Il hocha la tête, tendit un plateau où deux autres gros sandwiches attendaient, mais elle refusa. Par contre elle accepta une boîte de bière.

— Kurty est sur une branche de l'Ecuadorian Eastern que j'ignorais. La Locomotive est soudain apparue cette nuit sur mon écran, alors que je cherchais désespérément à joindre mon ami. Je le situais dans le Sud, vers l'Australie, et le voilà au Nord, au-delà de la pointe extrême de Sumatra.

— Je sais, moi aussi j'ai reçu ces schémas de progression. Vous savez ce qui s'est passé ? Votre petit copain s'est rendu compte que l'EEC gardait secrète cette ligne qui traverse en direction du continent asiatique, en utilisant des chapelets d'îles minuscules, et de lui-même il l'a diffusée sur tous les réseaux. Désormais, toutes les Compagnies du coin, de la plus petite à la plus grande, c'est-à-dire l'EEC que tout le monde appelle la Narasha Company, sont au courant de ce mystère.

Elle sourit d'avoir ignoré la chose.

— Et j'ai retrouvé par hasard de vieux schémas enregistrés, dans tout un fichu matériel. Ce sont des Instructions Ferroviaires pour l'Asie du Sud-Est, mais aussi pour l'Inde. Il y a aussi des mémoires manuels en provenance de Karachi où ils étaient entreposés. Les Kalami ont repris de vieilles lignes

rescapées du réchauffement, et j'ai découvert qu'il existait un réseau de haute montagne qui traverse différentes régions de la péninsule thaïlandaise. Disons de la Birmanie à la mer de Chine. Peut-être le golfe du Tonkin.

— Hé ! c'est là qu'existe un vivier de baleines.

— Je l'ignorais, pouvez-vous m'expliquer ?

— Voyageur Lombawa, je suis traquée par Narasha Kalami, car je n'ai pas l'intention de répondre à sa convocation pour rester sa prisonnière à Bandar. Je suis sûre qu'elle essaiera de fléchir Kurty lorsque je serai entre ses mains. Je n'ai pas le temps de vous parler de ce vivier de baleines.

— Ce sera plus subtil que ça, répondit le gros homme en terminant sa dernière bouchée. Ici, vous êtes en sécurité, mais je vais vous trouver un meilleur endroit. Kurty, j'en suis sûr, va explorer ce réseau de haute montagne. Seulement il ne dispose pas de beaucoup de renseignements, car rien n'apparaît sur les écrans pour le moment.

— La Machine pirate, elle, dispose d'archives phénoménales.

— Tiens, vous l'appellez ainsi et non la Locomotive-dieu. C'était qui, le pirate ?

— Le père de Kurty.

— Moi, si j'étais vous, j'essayerais d'abord d'entrer en communication avec Kurty.

— Vous savez bien que l'EEC bloque les messages.

— Essayez par des voies détournées, la radio clandestine. Je vais vous donner des tuyaux, mais vous devrez vous rendre dans le Sud de la Timor Cie pour utiliser une station radio qui est hostile aux Kalami. J'en connais les gars et ils seront trop heureux de vous aider. Vous embarquerez dans un train de marchandises de la Timor, mais vous aurez le compartiment du chef de train. C'est un ami.

Il cessa de mastiquer, but un peu de bière, essuya sa bouche aux lèvres lippues.

— Réfléchissez tout de même. Ce sera la rupture avec les Kalami et vous serez désignée comme ennemie numéro 2.

— Ce qui serait déjà fait si j'étais à bord de la Locomotive avec Kurty. Comment se fait-il que la Timor dispose d'une telle station radio ?

— Parce qu'elle a des ambitions avec l'Australie. Elle bout d'impatience,

car la banquise ne se raccorde que très lentement avec la région de Kimberley. Quand ce sera fait, elle pourra exploiter des réseaux considérables en grillant l'EEC, mais je reste perplexe car les Kalami ne vont pas se laisser faire. Ils sont capables de contourner la concession de la Timor pour aborder l'Australie par l'ouest. Mais il faudrait que la banquise soit fiable et c'est loin d'être le cas. L'Ouest de l'Australie, c'est l'océan Indien dans toute sa dangerosité.

— Et cette station radio, elle est où ?

Il pianota sur son clavier et le schéma de la Timor apparut. Il pointa son doigt sur une étoile rouge.

— La BCA, la Broad Casting Australia. Rien que ça, c'est présomptueux mais ils diffusent vers les rares habitants de ce continent qui n'ont pas d'autres sources d'infos. Le pays a été très secoué par le réchauffement et les premiers colons de retour sont peu nombreux. Il y aurait quelques Aborigènes dans les montagnes les plus hautes, mais c'est à vérifier. Vous serez bien accueillie. Peut-être même vous demanderont-ils d'influencer votre ami pour qu'il vienne les voir éventuellement.

Par la suite, il prit des contacts avec la Timor pour que Fleur embarque au plus vite, et avant que l'EEC ne cherche à s'emparer d'elle, même par la force.

Vers midi, elle roulait dans le compartiment étroit du chef de ce train de marchandises, en direction du sud. Elle n'avait emporté qu'un portable d'ordinateur, mais quand pourrait-elle le brancher sur le réseau ?

Ce convoi frigorifique, utilisé malgré les moins trente extérieurs, roulait lentement, abandonnant ses wagons dans chaque station de chasse pour les reprendre au retour. La BCA était sur son passage, dans une minuscule station où une série d'éoliennes fournissaient le courant électrique et une énorme antenne parabolique diffusait ses émissions. Elle croyait avoir affaire à une bande de jeunes fous exaltés, mais découvrit qu'il s'agissait d'un groupe de personnes âgées. Les hommes portaient la barbe et les femmes de longues robes noires. Il ne s'agissait pas d'une secte, mais d'une famille avec cousins et arrière-cousins pratiquant une religion austère. Ils prêchaient en exhortation contre le Mal, un quart d'heure par tranche d'une heure, et répandaient la bonne parole de Dieu en même temps que des attaques virulentes contre les Kalami. Très vite, Louria comprit qu'ils attaquaient surtout l'hindouisme auquel les Kalami se rattachaient et ce fanatisme lui déplut.

Terrorisée, elle découvrit que si Kurty ne venait pas la chercher, elle serait incapable de revenir vers le Nord après sa fuite sans explications.

CHAPITRE 20

« Voilà, vous partez demain pour la Panaméricaine, pour la capitale actuelle, Salt Lake Station. Vous deviendrez secrétaire adjoint d'ambassade auprès de Josela Hern, notre représentante. C'est une femme charmante, très belle, ce qui ne gâte rien. Elle vous recevra avec gentillesse, vous verrez. Vous serez chargée de retrouver vos parents mais aussi les autres personnes venues de... ce satellite vivant, frère jumeau du Bulb SAS. »

Tharbin lui avait déclaré auparavant qu'il était prêt à recevoir sur sa concession un certain nombre de ces Aliens, dans la mesure où ils affirmeraient vouloir vivre paisiblement, sans se livrer à des actes hostiles contre le Consortium des Bonzes.

— Josela Hern vous apportera toute son aide pour retrouver vos parents et aussi tous ceux qui souhaitent quitter la Panaméricaine pour une raison ou pour une autre. Elle s'est créé des réseaux de relations importantes, et de plus a réussi le regroupement de tous ceux qui, venus de notre Compagnie, se sont installés là-bas. Depuis ces déclarations, Movane croyait rêver. Elle n'était pas tout à fait dupe, se doutait que Tharbin poursuivait un autre but, souhaitant peut-être que parmi les émigrants qu'il accepterait sur son sol, existeraient des gens capables de comprendre le fonctionnement de la navette. Tharbin dépensait beaucoup d'argent et d'énergie pour maintenir cette navette sur son pas de tir, et surtout pour la faire protéger par les guerriers de Oul-Azam. Ce Mongol vivait comme un prince, des largesses du Bonze.

Mais tout en restant sur ses gardes, elle profitait de la nouvelle orientation du Bonze. Elle avait reçu une somme énorme pour s'habiller et acheter ce qu'elle voulait, avait voyagé dans un train rapide avec double compartiment à sa disposition. Salle de bains, service hôtelier sur place ou au wagon-restaurant, salon-bar luxueux, entourage charmant, beaucoup d'Aiguilleurs en uniformes ou non. Elle n'était pas très à l'aise, mais essayait de faire bonne impression.

Le garçon qui l'accueillit en gare de Salt Lake Station était du genre laconique et ténébreux, et elle ne put lui arracher plus de dix mots. Il se nommait Alexis Crosk, deuxième secrétaire de l'ambassade. Peut-être la considérait-il comme une rivale. Elle aurait voulu qu'il lui parle de l'ambassadrice, mais il resta évasif.

L'ambassade était installée dans un train-résidence du centre. Un train de

trois étages et elle fut logée au dernier, dans un compartiment assez spacieux et bien équipé. Elle fut priée de descendre d'ici deux heures pour être présentée à l'ambassadrice.

On la fit attendre dans un bureau désert, puis ce fut l'ambassadrice qui vint la chercher et Movane en resta muette d'admiration. C'était une femme extraordinaire de beauté et vêtue avec une élégance rare. Elle portait une robe noire décolletée et laissant ses bras nus. Elle avait une peau dorée, certainement soyeuse, pensa Movane éblouie.

— Bonjour, ma chérie, j'espère que vous avez fait bon voyage. Venez avec moi.

Elle lui prit familièrement le bras et la conduisit dans son bureau, un triple compartiment au moins. Elle s'assit à ses côtés sur un canapé profond.

— Le président vous a chaudement recommandée et je connais toute votre histoire.

La robe courte de l'ambassadrice découvrait ses longues cuisses. Movane vit qu'elle portait des bas très fins, et se sentit soudain déplacée avec sa combinaison d'extérieur.

— Il faudra renouveler votre garde-robe car les réceptions ici sont très raffinées, vous verrez. Je vous prêterai une de mes robes, le temps que vous fassiez vos emplettes.

À quoi serviraient celles faites à Talmyr ? pensa Movane. Mais l'ambassadrice enchaînait :

— Je vous recommande la prudence. Depuis quelques jours des événements inattendus risquent de compliquer vos intentions. Le gouvernement fait rechercher activement toute personne suspectée d'avoir des origines extraterrestres. J'en suis encore ahurie et la population elle-même ne comprend pas bien, mais c'est ainsi.

— Pourtant l'existence du premier Bulb fut révélée voici vingt ans, quand il s'engloutit dans l'océan Pacifique.

— Bien sûr, fit Josela Hern légèrement agacée, mais personne n'y a vraiment cru et moi la première, je dois vous l'avouer. Lorsque le président Tharbin m'a parlé de vous et de... vos origines, je n'ai pas bien réalisé, et voilà que Fortalès lui-même estime que ces gens-là... je veux dire ces personnes venues sur Terre, seraient la cause de ce refroidissement insupportable.

Puis elle se leva soudain et lui demanda de la suivre. De son bureau, elle

passa directement dans son appartement qui occupait tout un wagon avec les deux étages, dont un panoramique.

— Vous allez essayer mes robes. Nous avons la même silhouette et ce soir il y a un dîner, oh peu de choses, vingt couverts, mais je veux vous présenter au professeur Esquaille, conseiller scientifique du président Fortalès. Il aime les jolies femmes.

Ne sachant comment se comporter, Movane dut se défaire de sa combinaison sous laquelle elle était nue, pour commencer ses essayages dans le fabuleux dressing-room de l'ambassadrice. À plusieurs reprises, celle-ci lui prit familièrement la taille, l'aida à enfiler des sous-vêtements d'une audace incroyable, affichant un érotisme inattendu pour elle. Josela Hern lui affirmait qu'avec sa beauté, Movane pouvait tout porter et que jusque-là elle ne s'était pas suffisamment mise en valeur. La jeune femme avait la tête qui tournait. Elle sortait d'un voyage de deux jours, confortable certes, mais long, et d'un seul coup plongeait dans un monde équivoque de coquetterie féminine, de révélations inquiétantes au sujet des Aliens comme elle. Josela Hern lui paraissait trop familière, trop cajoleuse, ne cessait de la caresser en l'effleurant, alors qu'elle ne la connaissait vraiment pas, et sans vouloir définir brutalement son attitude, elle éprouvait une gêne.

Lorsqu'elle se découvrit dans un grand miroir avec sa nouvelle robe courte et ses cheveux arrangés par l'ambassadrice, son maquillage, elle resta stupéfaite, ayant peine à croire que devant elle cette image était la sienne, et non celle de la femme voilée qui vivait dans une yourte en poil de chameau une quinzaine auparavant, qu'elle avait été une chamane réputée pour son savoir-faire. Aussi peu à peu se sentit-elle envahie d'un sentiment agréable, celui d'être jolie, élégante et l'objet d'attentions charmantes. Finalement, elle appréciait ce premier contact avec une vie totalement différente qui se parait d'une sophistication comme d'un masque.

CHAPITRE 21

Tous ceux qui avaient participé à cette entreprise colossale réalisée dans le temps record de six semaines et quelques jours, s'étaient alignés le long du chenal, mais surtout à l'ouest, vers le Pacifique. À moins d'un mille de la banquise, la *Salamandre* se préparait à aborder le chenal. Dans un silence quasi religieux, on pouvait entendre gronder ses moteurs, cliqueter ses chaînes d'ancre, crier le bosco pour que la manœuvre s'active. Et puis le grand baleinier commença d'avancer si lentement que son étrave fendait l'eau sans la faire jaillir en gerbes latérales.

Grathe avait pris la barre en personne et, à ses côtés, Lien Rag se tenait droit, ému, découvrant que l'entrée du canal était presque invisible, juste une échancrure dans la glace. Il faudrait que son cousin la fasse baliser, la dote de deux phares, l'un avec une lumière rouge, l'autre verte. Des phares qui brilleraient jour et nuit. D'ailleurs l'éclairage du chenal était prévu et déjà l'on avait installé des éoliennes pour fournir le courant du chantier. Il faudrait doubler leur nombre pour que l'endroit ne manque jamais d'énergie. Lienty pensait également à des groupes électrogènes importants, alimentés en fuphoc dont on aurait une grosse réserve.

Le baleinier embouqua l'entrée du Channel Drake sans la moindre hésitation, sans la moindre petite erreur. Il allait avancer avec seulement une marge de trois mètres sur chaque bord, mais Grathe serait certain que la profondeur serait la même partout, aussi bien au milieu que vers les rives.

C'est alors que la foule commença de hurler sa satisfaction et d'agiter des pancartes, des drapeaux, des banderoles. Lien Rag ignorait que la fête avait été si soigneusement préparée. Tout ce qu'il savait, c'est qu'à l'autre entrée, côté Atlantique, attendait un immense buffet pour les équipes du canal et l'équipage du baleinier.

La *Salamandre* allait si lentement que des hommes l'accompagnaient à pied sur les chemins de halage bordant les rives. Plus tard, on installerait un va-et-vient de remorqueurs à terre, en cas de nécessité, mais il était également prévu que le canal serait doublé. En attendant on allait surtout creuser des bassins d'attente qui permettraient à deux bateaux de circuler dans le sens opposé. Sous la surveillance d'un dispatching, l'un d'eux attendrait dans ces bassins que l'autre soit passé pour reprendre sa navigation.

« On peut envisager que plusieurs bateaux pourraient ainsi progresser de

bassin en bassin », pensait Lienty. « Tout est une question de timing. »

Lien Rag, avec un petit regret, savait que son cousin avait enfin découvert sa grande aventure, ce canal Est-Ouest. C'était son grand œuvre et il avait tout organisé, pensé, depuis l'achat d'un solide chalutier, le *Dark*, pour en faire un brise-glaces imposant, jusqu'aux relevés des niveaux de cette langue de glace, entre la pointe extrême de l'Antarctique et le cap Horn.

Créateur et désormais maître de cet endroit, Lienty ne reviendrait que rarement aux Kerguelen. Il allait perdre non seulement un cousin, mais un conseiller subtil et efficace.

Mais tout n'était pas rose pour les prochaines semaines, car Lien Rag n'oubliait pas que cette banquise étroite était reliée au cap Horn, et que depuis ce cap les Patagons, qu'ils soient de l'Est ou de l'Ouest, pouvaient lancer des rails pour transporter leurs troupes en direction du Channel Drake. Déjà, Lien Rag avait obtenu que Liensun, son fils, expédie à chacun des États patagons une lettre, les informant que le territoire de glace situé entre la pointe de la terre de Graham et le cap Horn, et délimité par les parallèles 52 Nord et 68 Sud, était désormais possession kergueléenne, puisque jamais personne n'avait revendiqué cette banquise. Ce territoire, prolongement de l'État des Kerguelen, disposait de sa pleine souveraineté et ne pouvait sous peine de conflit être revendiqué, voire envahi. Une capitale y était en voie d'édification qui porterait le nom de Ragus City. Elle serait souveraine pour régler les litiges et affaires juridiques qui se présenteraient dans son domaine de référence.

Ce n'était pas Liensun qui avait rédigé cette lettre officielle remise par les ambassadeurs, mais Vorgine. Bien sûr, tout de suite après, aussi bien Magellan Station que Punta Arenas avaient protesté avec énergie, mais Vorgine avait reçu les deux représentants patagons à Cooktown et les avait mis en garde contre toute ingérence dans ce territoire.

Lorsqu'il avait fallu donner un nom à la future petite capitale, Lienty avait refusé que celle-ci se nomme Lienty City, mais avait proposé que le nom de Ragus, celui de Lien n'en étant qu'une altération, soit pour une fois à l'honneur. Ragus City était née. De quoi faire grincer les dents des Aiguilleurs dans le monde entier, puisque depuis toujours les Ragus et leurs descendants étaient leurs ennemis principaux.

La foule, qui avait acclamé l'arrivée du baleinier dans le chenal, rejoignait l'entrée Est, à bord de glisseurs de chantier que les ateliers Chalazy avaient spécialement fabriqués en un temps record. Mais depuis pas mal de temps, Chalazy fournissait les Patagons en plusieurs modèles de ce matériel, et nul ne savait ce que devenait une partie de celui-ci, car après enquête on n'en retrouvait qu'un tiers utilisé par les Patagons de l'Est. À tous les coups,

Lascasas en avait récupéré les deux tiers pour ses travaux dans l'Altiplano. Yeuse et Vorgine assistaient à cette inauguration et se trouvaient sous la structure du buffet où les gens se ruaient, plus par besoin de se réchauffer que par faim. Ce fut Vorgine qui se rapprocha la première des deux cousins. Elle gardait une impression moins enthousiaste de cette fête, redoutait que les armées patagones n'interviennent sous peu.

— Notre budget est trop serré pour que nous entretenions une troupe ici même. Ce ne sont pas ces vingt-cinq policiers qui peuvent arrêter des milliers d'hommes entraînés.

Lien Rag était moins soucieux. L'hydravion 520 de Songe était désormais affecté au Channel et le *Madam*, fortement armé de missiles, se trouvait à l'ancre, côté Atlantique. Il avait pour mission de patrouiller sans cesse au nord, d'approcher les eaux territoriales de la Patagonie Est.

— Songe a pris un avocat qui a porté plainte contre l'assignation à résidence dont elle est l'objet, souffla Yeuse à l'oreille de Lien. Elle désire s'en aller des Kerguelen. Avec Liensun, c'est fini, et ton fils n'a d'ailleurs rien fait pour empêcher Vorgine de prendre cette décision. Vas-tu payer le million qu'elle doit encore à ces banques de Magellan Station ?

— Avec la cargaison de la *Salamandre* qui va nous rapporter plus que d'habitude. Bien sûr, il y a les quinze jours qu'elle a dû passer à l'ancre, en attendant l'ouverture du chenal, mais tout de même nous évitons le péage du détroit de Magellan.

Vorgine intervint pour dire que des bruits circulaient comme quoi Léonora Cabana et Reiner songeaient à ouvrir un passage du côté du Horn. Lienty le premier en sourit, disant que ce passage serait trop dangereux. La banquise essayait de s'y accrocher, mais les courants extrêmement forts et les vents puissants décourageraient les capitaines de bateaux.

La fête battait son plein et l'on commençait de danser au son d'un orchestre venu spécialement des Kerguelen, lorsque Lienty fut informé par radiotéléphone qu'un cargo demandait à passer le Channel côté Pacifique. Les surveillants de cette entrée ne savaient que faire.

Un instant, Lien Rag vit son cousin quelque peu désarçonné. Il ne s'attendait pas à ce qu'un capitaine de bateau soit déjà au courant de l'ouverture du Channel.

— Nous n'avons même pas fixé un tarif.

— Faisons-nous de la publicité, imagina Lien Rag avec un rire joyeux, tu te contenteras de l'océano symbolique.

— Nous devons demander à Grathe et à ses gars de faire sortir la *Salamandre* du Channel pour qu'elle s'ancre au-dehors.

— Non, dit Lien Rag, tu vas proposer au capitaine de ce cargo de stopper derrière notre baleinier et de venir avec ses officiers participer à la fête, lui promettant qu'après il pourrait poursuivre son voyage. Nous ferons participer le reste de l'équipage, en leur livrant de quoi boire et manger.

— Je vais monter à son bord pour servir de pilote.

Mais Grathe, mis au courant, décida d'aller avec lui.

— Dépêchons-nous, dans deux heures, il fera nuit noire. Deux heures, c'est le temps nécessaire pour franchir ces vingt-huit kilomètres.

— Et si c'était une sorte de cheval de Troie que ce cargo ? leur dit Yeuse. Vous connaissez l'histoire ?

Lien Rag croyait s'en souvenir vaguement, mais préféra que sa compagne l'explique.

— Ulysse, pour conquérir Troie, réussit à y faire rentrer un cheval de bois qui renfermait dans ses flancs une troupe. Celle-ci, une fois à l'intérieur des remparts, s'empara de la cité.

— Nous ne pouvons continuellement faire de la paranoïa en croyant que le monde entier va essayer de s'emparer de notre œuvre, répliqua Lienty. Je vais rejoindre le Pacifique, et en m'y rendant je vais demander à ce capitaine d'envoyer une chaloupe pour nous embarquer.

Lienty, avant de partir, mobilisa ses vingt-cinq policiers qui s'éclipsèrent de la fête sans la moindre hésitation. C'étaient des professionnels capables d'intervenir à n'importe quelle heure.

Vorgine, Yeuse et Lien Rag essayèrent de rester joyeux en apparence, levant leurs verres pour des toasts, tapant sur l'épaule des invités, mais ils ne se cachaient pas leur inquiétude dans des regards éloquents.

Le portable de Lien Rag bourdonna.

— Je suis à bord, déclara Lienty. Le capitaine Uan-Taï m'a accueilli cordialement avec du thé et de l'alcool de riz. La cargaison est de trente mille tonnes de baleinium. Le cargo est un ancien de la flotte de Tharbin. Possible même que Tharbin en soit resté propriétaire. Il vient du golfe du Tonkin par le Pacifique. Il dit que la mer de Chine orientale est encore libre de glace, ainsi qu'une partie du Pacifique, excepté du côté de la Polynésie.

— Comment a-t-il su que le chenal était ouvert ?

— Par une radio patagone de l'Est qui déverse à notre rencontre toutes sortes de mensonges et d'injures. Les speakers annoncent que le passage est excessivement dangereux et qu'aucun cargo n'en sortira indemne. Là-dessus le capitaine Uan-Taï a surpris nos échanges lors de l'inauguration par la *Salamandre*, et comme c'est un vieux finaud il a voulu en savoir plus. Quand je lui ai dit que le passage était de un océano, il a failli me tomber dans les bras en sanglotant. Bien sûr, il a accepté notre invitation, car il ne perdra que quelques heures au lieu de dix jours.

Il ajouta que le capitaine Uan-Taï désirait connaître les tarifs du passage et si un aller et un retour représenterait une économie.

— Fais faire le calcul par notre conseiller en finances, Bourdina. Qu'il calcule en tonnes de fret, tout en ajoutant une surprime en cas de trop grande largeur. La longueur nous importe peu, nous y avons songé en creusant le canal.

Bourdina s'éclipsa pour faire ses comptes. Il connaissait les tarifs du Magellan et allait en tenir compte pour rester compétitif, mais le gain de temps était considérable pour ceux qui emprunteraient ce passage.

— Vous devez toujours un million à ces banques patagones, dit Vorgine, qui n'oubliait pas son rôle de vice-présidente des Kerguelen. Nous avons eu des remontrances de l'ambassadeur de la voyageuse Cabana, quand nous l'avons convoqué pour le mettre en garde contre tout acte hostile envers ce canal.

— La cargaison de notre baleinier vaut désormais quatre cents de plus au litre. Cinquante mille tonnes, c'est cinq millions de litres, cent millions de cents. Un million de dollars. Le conseil d'administration de la Société de la mer de Ross est d'accord pour qu'il soit payé à la Financial Holding. Liensun a donné sa signature.

— Je trouve humiliant, dit Vorgine, sans hausser le ton mais fermement, que pour les actes de ce type, Liensun, qui ne se soucie jamais des affaires de cette société comme de celles des Kerguelen, garde un tel pouvoir.

— Vous oubliez, répliqua Lien Rag irrité, que c'est lui qui découvrit ce fabuleux troupeau d'éléphants de mer, et chose encore plus miraculeuse, ce troupeau stationnait dans une mer intérieure de banquise, c'est-à-dire échappant aux accords restrictifs passés avec le peuple Roux.

— Veuillez me pardonner, Lien Rag, j'avais oublié ce fait et je comprends mieux certaines choses.

— Si vous voulez faire partie du conseil d'administration de la Société de la mer de Ross, nous pouvons étudier votre candidature lors de la prochaine réunion.

Très longtemps à l'avance, le capitaine Uan-Taï, ravi d'empocher une somme extraordinaire pour ce passage gratuit, fit retentir ses sirènes avant de s'amarrer derrière la *Salamandre*.

L'arrivée des officiers chinois très satisfaits, car le capitaine avait décidé d'accorder des primes à tout l'équipage, réanima la fête. Lien Rag, en serrant les mains de ces nouveaux venus, se disait que peut-être ils avaient fait partie de ces équipages de pirates qui avaient ravagé Alone-Vatican et quelques îles de l'Océanie. Une coalition les avait mis en déroute, pour finir.

Le lendemain, Lien Rag retournerait à Cooktown avec Yeuse et Vorgine, mais à la moindre alerte il serait prêt à venir porter secours à son cousin. Il se doutait que l'arrivée du cargo de Uan-Taï par l'Est, alors qu'on l'attendait à l'Ouest, provoquerait des réactions violentes. La perte serait sensible et difficile à avaler. Il pensait que la Caste des Aiguilleurs, qui veillait dans l'ombre, pousserait Léonora Cabana à réagir. Comment ? C'était la plus totale incertitude et aussi une véritable appréhension de l'avenir immédiat.

CHAPITRE 22

Lorsqu'elle constata, un matin, que la draisine qu'elle avait achetée pour le sphale avait quitté sa voie de garage, Ann Suba éprouva un des plus grands soulagements de toute sa vie. Zixiss s'était enfin éloigné d'elle, n'encombrerait plus son esprit, n'interviendrait pas pour l'accabler de relations mentales épuisantes. Il avait cru à son histoire et allait désormais hanter Tharbin là-bas dans Talmyr, mais elle espérait surtout qu'au cours de ce long voyage en direction de la capitale du Consortium des Bonzes, il occasionnerait de grandes surprises, et que finalement on le poursuivrait pour le capturer. Elle ignorait tout de lui, ne savait que peu de choses. Il était télépathe et pouvait voler lourdement. Elle espérait apprendre qu'on l'avait capturé, voire même abattu. Elle n'éprouvait aucune curiosité scientifique pour ce qu'il représentait, ne cherchait qu'à occulter dans ses regrets celui de n'avoir pas cru aux hypothèses de cette chipie de Louria Finister. Comme elle avait volontairement critiqué celles de Charlster qui étaient tout aussi prometteuses. Elle restait fidèle à ses propres acquis, à une règle de recherche où la raison dominait, du moins une certaine forme de rationalisme.

Elle reprit, ce jour-là, son travail avec entrain et pourtant la situation de la raffinerie était de plus en plus inquiétante, à cause de l'envoyé spécial du gouverneur, Haragan Kan. Ce dernier, du moment qu'il encaissait cinquante et un pour cent des bénéfices, avait toute liberté d'agir à sa guise.

Allanabad, le compagnon de Murmose, venait souvent gémir dans le bureau de la vieille scientifique qui ne pouvait rien pour lui. Elle aimait bien ce brave homme qui subissait la méchanceté de Murmose. Cette dernière était une rescapée de l'époque glaciaire ayant suivi Tharbin au nord de l'Europe, pour la création de la Compagnie du Consortium des Bonzes, mais désormais elle était à l'écart. Elle avait acheté une concession pétrolière et exploitait le pétrole brut. La raffinerie d'Ann Suba devait lui apporter une fabuleuse richesse, mais Haragan Kan l'avait confisquée à son profit et, depuis, Murmose devenue éléphanterque, ne quittait plus sa couche et cependant n'avait rien perdu de sa cruauté.

Elle reçut la visite de Korum, l'huissier du gouverneur qui lui aussi était en disgrâce, pour avoir caché à son maître la construction de la raffinerie.

— J'enquête sur les malversations d'Eliaban pour démontrer à mon seigneur et maître qu'il est grugé, annonça cet homme au langage doucereux et au regard fuyant.

Il avait aussi trompé Ann Suba qui se méfiait de lui.

— Vous agissez officiellement ?

— C'est-à-dire...

— Pour votre compte, eh bien débrouillez-vous, car moi je ne veux pas vous aider pour les raisons que vous savez.

— Mais Eliaban devient aussi riche que le gouverneur.

La raffinerie n'arrivait plus à produire assez de diesel pour satisfaire les commandes. Des centaines de wagons-citernes venus du Nord et du Nord-Est attendaient des jours durant le moment d'être remplis.

— Si je rentrais en grâce, je serais votre meilleur soutien auprès du gouverneur. Vous savez, il n'aime guère se déplacer et fait confiance aux gens.

— Sauf à vous.

— Si je lui fais gagner des fortunes, je serai à nouveau son favori.

— Et vous vous remplirez les poches comme le fait Eliaban.

Korum parut réfléchir.

— Non, je serai moins gourmand et je me contenterai de dix pour cent, alors que lui se gave avec du trente pour cent. Je ne vous demande qu'une chose, le chiffre moyen de la production pour vingt-quatre heures, et le nombre de wagons-citernes remplis également par vingt-quatre heures.

Pour s'en débarrasser, elle lui donna ces deux indications et il s'éclipsa avec de profondes protestations d'amitié, se prosternant presque devant elle.

Pour conclure, la radio lui apprit qu'une draisine folle brûlait toutes les priorités dans le Nord et qu'on la poursuivait assidûment. C'était tout à fait réjouissant.

CHAPITRE 23

Les lanchas avaient disparu mais Jdriège et son ami métis, Gdami, restaient sur leurs gardes. Le petit-fils de Lien Rag avait enfin admis que la Société de la mer de Ross était la meilleure garante de l'équilibre animal, et que sous la direction de Gdami le quota de chasse des deux cent mille éléphants de mer serait respecté, mais que des inconnus essayaient de braconner sur leur domaine. Des bêtes avaient été capturées et abattues, plusieurs centaines, et l'un et l'autre accusaient les occupants venus du Nord.

— Ce sont des Chilotes, très certainement à la solde de la Caste. Ils ne cherchent pas vraiment à se procurer de l'huile, mais veulent semer la discorde entre nous. S'ils réussissent à tuer un millier de bêtes, ton peuple pourra affirmer que l'accord est rompu, alors que nous respectons le chiffre du quota décidé entre ton grand-père Lien Rag et toi-même.

— Non, rectifia Jdriège, je n'ai fait que transmettre la volonté de la Voix. Moi je ne suis qu'un Roux comme les autres, mais j'ai la chance de parler la langue du peuple du Chaud et d'avoir connu leur mode de vie.

— Tu me parais moins hostile depuis que tu as sauvé doublement Lien Rag. Une première fois en le ramenant alors qu'il avait les pieds gelés, et ensuite en acceptant de lui donner de ton sang pour régénérer ses artères.

— C'est un vieux et chez nous on protège les anciens.

Gdami ne lui fit pas remarquer que ce n'était pas la stricte vérité, car lorsqu'un vieux s'éloignait de la tribu, on le laissait aller, en sachant qu'il voulait mourir seul, loin des siens. Qu'avait donc fait Lien Rag en apparence, en se rendant seul et déjà bien fatigué jusqu'aux tombeaux de Jdrien son fils, le messie, et de la mère de ce dernier, Jdrou ?

— Nous devons surveiller plus attentivement les rivages des banquises, dit Jdriège. Les tribus peuvent se déployer sur des distances énormes.

Gdami hésitait à donner son accord, car laisser les tribus s'installer sur les banquises, c'était rompre les accords précédents. On avait le droit de chasser en dehors des banquises, et exceptionnellement comme ici dans la mer de Ross, sur cette mer intérieure. Si les tribus surveillaient les nouvelles côtes de glace, elles pouvaient ensuite déclarer qu'elles en étaient les propriétaires.

— Lien Rag doit venir nous faire une visite d'inspection, nous en

discuterons.

— Son cousin a fait ouvrir un passage au nord, sur la banquise qui coupait en deux l'océan. Cela nous pénalise, dit Jdriège, car nos tribus envisageaient de faire venir celles du Nord par ce trajet.

— Tu en parleras à ton grand-père.

CHAPITRE 24

Le service de généalogie mis en place par Louria avançait d'abord rapidement dans son travail, puisque sept membres du personnel purent prouver leurs quatre générations antérieures. Plusieurs autres faisaient l'objet de recherches précises sur les sites de l'état civil, mais la plus grande partie des gens ne pouvait guère aller au-delà d'un grand-père ou d'une grand-mère.

De plus en plus irritée par cette décision présidentielle, Louria Finister recevait les doléances de ses collaborateurs. Cette menace d'être considéré comme un Alien les tracassait, les empêchait de se consacrer entièrement à leur travail.

Elle appela Esquaille pour se plaindre et tomba sur Bourguine. Ni de sa part ni de celle de cet homme, ce n'était volontaire et Bourguine bredouilla même des excuses, comme s'il allait se dérober, mais elle l'interpella sèchement :

— Comment pouvez-vous soutenir que des Aliens soi-disant installés chez nous viendraient d'Altaï, alors que vous avez affirmé à Hyponias qu'ils étaient originaires de Flatty, ce deuxième Bulb en orbite autour de la Terre ? Vous avez partagé l'existence de ces gens-là regroupés au Gouffre aux Garous, vous connaissez tout d'eux et pour vous sortir de prison, vous n'hésitez pas à truquer la vérité et à provoquer une chasse à l'homme insupportable ?

— Je n'ai fait que mon devoir, riposta-t-il, avec son aigreur véhémence habituelle. Comme vous le dites, c'est moi qui ai partagé l'existence de ces êtres et j'ai découvert leur véritable origine. Je n'ai pas à me justifier.

— Vous doutez de la biologisation des logiciels d'Altaï ?

— Foutaises, oui.

— Le cerveau biologique de Charlster ?

— Foutaises... Je suis très orthodoxe question science et vos idées farfelues ne m'impressionnent pas.

— Il faut que je parle au président.

— Il est en inspection militaire de la III^e Flotte. Dans le Sud, au-delà de la frontière temporelle qui a été déplacée vers le 38^e.

— Il y avait urgence pour que cette inspection se fasse ?

Il interrompit la communication et elle n'essaya pas de la rétablir. On frappa à la porte et Harold entra dans son bureau. Il ne paraissait pas en bon état avec son teint pâle et son apparence négligée. Il n'avait pas besoin de se raser tous les jours avec sa blondeur, mais là il laissait carrément pousser des poils folâtres. Elle le toisa avec sévérité.

— Est-ce ton nouveau look ? demanda-t-elle sèchement.

Il haussa les épaules.

— Je n'arrive pas à retrouver mon père, Edgon, pour remplir mon dossier de filiation continue de Terrien. En réalité, je ne peux remonter que jusqu'à mes grands-parents maternels de l'autre côté, et j'ignore tout de mes véritables origines.

Soudain, elle crut comprendre pourquoi Harold se montrait si différent, paraissant même adopter la thèse officielle d'Aliens venus d'Altaï, responsables de ce froid excessif.

— Aurais-tu des raisons de redouter quelque chose ?

— Mais non, se défendit-il avec rage, mais sans mon père, je ne peux rien faire.

Elle l'observait sans surprise, même s'il ne l'avait jamais habituée à ces explosions de colère.

— Le recensement ne va pas s'effectuer du jour au lendemain. En réalité, il s'agit de détourner l'inquiétude des voyageurs de cette concession vers de soi-disant Aliens, de transformer leur appréhension du froid extrême en haine quelque peu diffuse. Jusqu'ici, la Présidence n'a pas annoncé triomphalement qu'elle avait découvert des étrangers suspects. Maintenant, dans un autre domaine, tu crois vraiment à cette stupidité d'habitants d'Altaï manipulant les poussières lunaires pour nous frigorifier ? Je te rappelle que tu fus le premier à nous parler de ces ouvrages anciens traitant de la biologisation des logiciels, des e-gènes assimilés à des chromosomes, sans parler des Imbus, ces électroniciens devenus esclaves des logiciels, à cause de leur vanité.

Il soupira :

— J'y ai cru, mais nous n'avons guère progressé dans ce domaine.

— Vraiment ? Tu comptes pour zéro les travaux de ton père sur le cerveau biologique de Charlster, la découverte, toujours par Edgon, de cette fréquence secrète d'Altaï.

Et puis tranquillement la vérité apparut à Louria. Cette vérité s'installa entre eux, et d'un simple regard la jeune femme sut qu'Harold comprenait qu'elle venait d'avoir une révélation.

— Edgon Kowning, génie de l'électronique, qui résout comme en s'amusant tous les problèmes qui se posaient à nous depuis des mois, qui se joue de nos ignorances, qui dit qu'il doit son génie à son expérience d'escroc. C'est magnifique, non ? C'est presque émouvant si l'on ne se soucie pas de morale. Mais si l'on réfléchit, on se rend compte que voyageur Edgon Kowning, ce faisant, nous persuadait que la théorie de la biologisation était la seule acceptable, et que rechercher d'autres explications au sujet de cette météo exécrationnable serait une perte de temps.

— Tu accuses mon père de manipulation ?

— Oh non, pas du tout, au contraire. Mais cesse de dire que tu as découvert cette théorie sur l'autonomie des logiciels dans de vieux bouquins ou dans les archives informatisées. En réalité, lorsque nous avons commencé d'en discuter en réunion plénière des astrophysiciens, tu en avais parlé à ton père. Tu étais allé le trouver dans sa prison, du temps où nous séjournions à Salt Lake Station, et tu lui avais fait part de nos travaux. Tu redoutais alors qu'on en vienne à accuser les Guardians ou les Flattiens d'être responsables de ce grand froid, et ton père t'a alors révélé cette histoire de biologisation. Et tu as magnifiquement joué pour nous convaincre, moi surtout, de la justesse de cette théorie.

— Elle est excellente.

— Tu nous envoyais dans la bonne direction, comme les e-logiciels dirigent les Imbus vers l'objectif qu'ils ont choisi. Vous commenciez de craindre cette logique humaine, méprisable, qui veut que l'on accuse toujours les étrangers d'une Compagnie, d'une religion, d'une façon de penser, d'être la cause de tous les malheurs en cours.

Elle marqua une pause.

— Harold, murmura-t-elle, de crainte d'être entendue, serais-tu un Alien toi-même ?

Il la regarda fixement.

— Ne réponds pas oralement, contente toi d'un signe de tête. Je n'ai jamais été absolument sûre qu'il n'y avait pas de micros dans ce bureau.

Harold inclina la tête.

— Tu me soulages, fit-elle avec un sourire de connivence. Je ne me fais

pas de souci pour ta filiation.

Il s'agissait d'un écrémage, en quelque sorte. On allait peu à peu réduire le nombre de celles et de ceux qui ne pouvaient donner de précisions sur leur famille, au-delà des parents ou au plus des grands-parents. Mais à la fin, ils resteraient combien à mijoter dans l'incertitude et l'angoisse ?

— Je ne veux pas te détourner de tes nouvelles certitudes, dit-elle, mais sache que moi je poursuis mes recherches dans le sens engagé, une fois acquis que le système électronique d'Altaï agissait en toute indépendance. Les propositions de Charlster lui ont paru séduisantes et ce système poursuit son œuvre de lente destruction de la planète Terre. Je ne sais pour quel profit, une fois que celle-ci ne sera qu'une boule de glace inhabitable. Lors de la précédente glaciation, les basses températures pouvaient varier d'un moins vingt à un moins cent et plus, ce qui permettait à des groupes humains de survivre. Mais l'avenir qui se prépare est celui d'une descente vers le froid absolu.

Elle s'arrêta pour lui sourire, le prévint en levant l'index qu'elle allait être subversive.

— Je me demande quel intérêt auraient donc ces e-logiciels de nous entraîner dans une mort générale, et de rendre la Terre inhabitable. Mais l'on pourrait également se demander pourquoi les Aliens venus d'Altaï, selon la thèse officielle, auraient également un intérêt quelconque à notre destruction. Comme nous aboutissons à deux impasses grotesques, je choisis de m'occuper en priorité des e-logiciels qui ne font que suivre les consignes de Charlster. Charlster qui à la veille de sa mort ne supportait pas que le monde poursuive son existence dans la plus grande indifférence pour ses travaux. Oui, j'en suis venue à saisir enfin les raisons de ses théories et de ses entêtements. Je connais la fréquence d'émission d'Altaï et grâce à Roggerly Roggerly, le manager du service radio, un garçon charmant, nous allons nous occuper de ces plaques glaciaires qui occultent chaleur et lumière. Roggerly a repéré des échos de réverbération et pense qu'en associant laser et ondes-radio, nous parviendrons à un résultat.

Peu à peu, Harold perdait de son air accablé, se redressait, passait la main dans ses cheveux, geste familier chez lui. Ce que disait Louria le passionnait, et elle ignorait qu'elle éveillait en lui des souvenirs de lectures scientifiques.

— L'enthousiasme de l'équipe radio est communicatif, exaltant. Ils oublient les heures supplémentaires, les nuits qu'ils passent à tâtonner, à essayer les solutions les plus farfelues.

— Louria... commença Harold. Au sujet de la biologisation, j'avais réellement eu connaissance de cette théorie avant que j'aie trouvé mon père.

Et j'ai aussi lu, il n'y a pas si longtemps, que les télécommunications, bien avant la glaciation de 2050, utilisaient le laser. Je pense que nous pouvons parvenir à un résultat de laboratoire pour commencer, si nous réussissons à transmettre un message de la sorte d'un point à un autre.

Elle étudiait son visage, se demandant si cette vibration nouvelle de son regard était due à l'enthousiasme scientifique ou au désir de retrouver leur intimité. L'insistance avec laquelle elle avait parlé du charmant Roggery Roggery avait-elle déclenché en lui un réflexe de jalousie ? Depuis plusieurs soirs, il ne l'avait pas rejointe dans sa grande cabine.

Lorsqu'il la vit se lever et venir vers lui, il s'avança, la prit dans ses bras et l'embrassa violemment. Ce fut elle qui recula à heurter le bureau sur lequel elle se renversa. Il arracha presque sa combinaison d'intérieur et s'enfonça en elle.

Dans le service radio, Roggery et ses amis avaient dressé des montages pour comprendre comment une onde laser pouvait suppléer une onde radio.

— Et comment une onde radio peut obliger ces plaques de glace à s'orienter de façon à faire obstacle aux rayons solaires ? Nous pensons que pour éviter une exposition trop franche, elles doivent s'orienter selon un plan bien défini.

— Électromagnétisme, fit Harold, uniquement, avec cependant un translateur, excusez ce mot, je n'en ai pas d'autre.

— Charlster ou les e-gènes ne sont quand même pas allés en déposer en personne sur ces plaques ?

— Il suffit d'un missile ridiculement petit, dit Harold. Quelques grammes projetés dans l'espace. Sans véritable attraction de la part d'Altaï, l'énergie utilisée serait insignifiante et les spins des plaques attireraient tout objet ainsi projeté.

— L'ennui, dit Louriya, c'est que nous avons de nombreuses images virtuelles d'Altaï, d'autres en petite quantité, réelles grâce à un télescope à miroir. Mais nous n'avons ni images virtuelles ni réelles des plaques de glace. Rien pour étayer notre théorie et celle de Charlster. Mais son résultat est là.

Elle leur confia qu'elle était atrocement déçue par le président Fortalès.

— Lors de l'incinération de Charlster, nous avons longtemps discuté en tête à tête, et il était tout à fait persuadé que Charlster avait tout organisé, avait utilisé ses fameux glaciers lunaires, les logiciels biologisés d'Altaï et maintenant il nous parle d'Aliens.

— Esquaille est parvenu à ses fins, dit Harold. Quand j'étais étudiant, on disait de lui qu'il avait des dents d'ambitieux assez longues pour ratisser le plancher, et beaucoup de ses confrères doutaient de sa culture scientifique.

— Nous allons essayer un montage, annonça Roggergy Roggergy, mais ne vous étonnez pas. Ce ne sera pas spectaculaire. Nous utilisons un laser de labo pas très puissant. Et l'installation du reste est un foutu bricolage, mais il faut quand même en avoir le cœur net.

Il avait minimisé son annonce, car il se produisit au contraire un petit miracle. Lorsque le rayon cohérent alla frapper une mystérieuse installation à l'autre bout du compartiment, il saisit un micro posé à côté de l'émetteur laser et prononça les mots suivants :

— Bienvenue à vous, voyageuse Finister et aussi à vous, Kowning.

Jusque-là c'était comme il l'avait dit, peu spectaculaire, mais l'un de ses amis mit quelque chose en route et la voix de Roggergy s'éleva à l'autre bout de l'endroit :

— Bienvenue à vous, voyageuse...

Louria se précipita, découvrit l'enregistreur antique à bande magnétique.

— C'est vraiment l'enregistrement de ce que vous avez annoncé ? Oui, puisque vous ignoriez avant que nous arrivions qu'Harold Kowning m'accompagnerait. Mais c'est fantastique ! Vous avez réussi !

— Sur deux mètres de distance, voyageuse directrice, deux petits mètres.

Harold alla examiner le système sono relié au laser et fit signe à Louria que c'était vraiment un montage original.

— Il y a encore pas mal de chemin à faire, pour qu'un rayon laser utilisant une fréquence radio aille faire fondre ces foutues plaques de glace, conclut Roggergy avec modestie.

CHAPITRE 25

Le lendemain de ce dîner inattendu pour elle, Josela Hern fit appeler Movane dans son bureau et la félicita pour l'excellence de sa tenue, la veille.

— Vous avez fait une forte impression sur le professeur Esquaille qui m'a répété deux fois qu'il ne s'attendait pas à rencontrer une si jolie fille ayant de telles connaissances. Vous l'avez carrément ébloui, vous savez. Le président Tharbin ne m'avait pas prévenue de vos connaissances dans des domaines aussi difficiles.

— J'ai fait quelques études, répondit Movane embarrassée, se demandant si elle n'avait pas commis d'imprudences. Elle avait bu quelques verres, avait été excessivement flattée d'être l'objet de toutes les attentions. Il fallait reconnaître que Josela et elles étaient les deux plus jolies femmes de la soirée, et que les autres ne brillaient ni par leur apparence ni par leur conversation. La femme d'Esquaille, par exemple, était une dondon au regard vide, qui sursautait dès que la conversation essayait d'échapper à la monotonie des propos convenus.

À la fin de la soirée, Josela l'avait raccompagnée car elle était quelque peu ivre, et il lui sembla qu'au moment de la laisser, l'ambassadrice l'avait embrassée sur les lèvres et lui avait caressé les seins. Elle ne l'aurait pas juré et se demandait si elle n'avait pas eu un rêve érotique, mais elle n'osait pas regarder sa patronne en face.

— Je pense que vous avez été si brillante qu'Esquaille parlera de vous et que vous serez invitée. Fortalès aime les jolies filles et ne s'en cache pas. On dit qu'il n'a pas hésité, après la mort du professeur Charlster, à s'isoler avec une scientifique dans sa draine, au cours du retour. Une jolie fille que cette Louria Finister.

Movane se demanda où elle avait déjà entendu ce nom. Peut-être lorsqu'elle se trouvait dans les installations des Aliens du Gouffre aux Garous.

— C'est le professeur Esquaille qui a eu l'idée de cette chasse aux Aliens. Il pense qu'ils sont responsables de ce froid intolérable qui s'abat sur la Terre entière, mais je ne comprends pas bien le sens de sa théorie.

Durant sa conversation avec ce professeur, Movane l'avait entendu en parler, mais avait préféré lui poser des questions sur les observatoires de la concession. Il lui avait cité celui de 87°7 dirigé par un certain Hyponias, avec

compétence.

— Esquaille, dit l'ambassadrice, souhaiterait que le président Tharbin ordonne lui aussi un recensement de la population pour forcer les fameux Aliens à sortir de la clandestinité. Mais je n'ai pas réagi. Je préviens le président, mais je doute qu'il accepte de suivre. Le Consortium est une Compagnie fabriquée de toutes pièces sur les débris de la Transeuropéenne et de la Sibérienne. Un mélange de populations à ménager. Les gens parleraient de ségrégation et accepteraient mal un tel recensement.

Lorsqu'elle quitta l'ambassadrice, elle se rendit dans le grand compartiment des secrétaires d'ambassade. Elle dépendait d'Alexis Crosk, le garçon qui était venu l'accueillir à sa descente du train. C'était un être désagréable qui pensait qu'elle cherchait à le supplanter. La veille il n'assistait pas à ce dîner et lui en voulait terriblement.

— Il paraît que vous avez fait étalage de vos connaissances scientifiques, ricana-t-il, lorsqu'elle prit sa place, l'interpellant devant tous les autres.

Les visages se tournèrent vers elle. Évidemment, la décision de Josela Hern de l'inviter, alors qu'elle était nouvelle venue, ne plaisait à personne.

— Esquaille était épaté, m'a-t-on dit ? Il est vrai qu'il lui en faut peu. Dans le milieu scientifique, il passe pour un crétin, et on se demande comment il a pu accéder à un tel poste auprès du président Fortalès.

Elle essayait de ne pas écouter et de se consacrer à sa mission. Elle recherchait ses parents, mais avec la chasse aux Aliens ordonnée par le gouvernement, elle se demandait si c'était bien prudent. À la cafétéria elle ne trouva place qu'à côté d'une certaine Benict, jolie Eurasienne qui la regarda en coin, avec une sorte de sévérité.

Elle n'avait pas très faim. Les verres bus la veille lui donnaient la migraine et elle souhaitait profiter de cet arrêt de travail pour se reposer dans sa cabine. Elle repoussa son plateau, se levait lorsque Benict lui demanda d'où elle venait.

— Mais de Talmyr.

— Ah oui ? fit l'autre ironique. Tu n'es pas originaire de quelque part dans la baie d'Hudson ? Moi j'étais lectrice en fac de sciences à Salt Lake Station et je t'ai vue là-bas. Tu disais que tu venais d'une station de pêche sur la banquise et même que ton amoureux était un pêcheur de cet endroit.

— Tu confonds, je viens de Talmyr, répondit-elle sèchement en s'en allant.

Deux jours plus tard, l'ambassadrice lui demanda de se rendre à la

Présidence pour porter un pli.

— Je ne veux pas qu'il tombe entre d'autres mains que celles d'Esquaille. C'est confidentiel.

Movane prit une draisine-taxi et grâce à son laissez-passer fut admise dans les services scientifiques de la Présidence. Elle exigea de voir le professeur Esquaille en personne.

— Il est en compagnie du professeur Bourguine, lui répondit-on, attendez un instant.

Elle crut pouvoir s'éclipser discrètement, mais la réceptionniste la rappela alors qu'elle était à la porte.

— Ne partez pas. Le professeur vous reçoit dans une minute.

CHAPITRE 26

Césaire s'y attendait plus ou moins, mais cet armurier Sangole, de Nugssag Station, avait revendu sa boutique depuis près d'un an et racheté une licence de wagon-restaurant sur le grand réseau du pôle.

— Il gagne plus d'argent qu'en vendant des armes, lui dit son successeur, car la contrebande est telle que je me demande pourquoi j'ai acheté ce commerce.

Césaire ignorait à quel convoi le wagon-restaurant était accroché, mais lorsqu'il se renseigna à la station on lui dit que ce n'était jamais avec le même train qu'il circulait.

— Il peut être attelé à un rapide qui rejoindra le pôle et revenir avec un express qui fera toutes les stations, et même des détours. Vous avez dit Sangole ?

Sur l'écran, l'employé trouva le nom de Pat Sangole.

— J'ai le matricule du wagon-restaurant. Il a une licence de six ans. Avec ce matricule je vais pouvoir vous dire où il se trouve, mais pourquoi le cherchez-vous ?

— Je sais qu'il peut m'embaucher pour faire la cuisine, inventa Césaire, et je voudrais bien le rejoindre.

— En ce moment le wagon-restaurant PH 51-68 est affecté au Petit Cercle polaire. C'est-à-dire que votre Sangole est en train de tourner autour du pôle. Et je sais que c'est un service qu'exige la Compagnie une fois par an, et que personne ne veut assumer. Il s'agit du réseau circulaire sur lequel roule constamment le même convoi. Et les voyageurs sont des trappeurs, des chasseurs de phoques, des Inuits, des aventuriers qui ne font pas honneur à un wagon-restaurant, je peux vous le dire. Vous devrez rejoindre une station sur le Petit Cercle polaire et attendre le passage du convoi. Attendez donc... Pour l'instant et durant encore trois jours, c'est le train Isatis. Je n'invente rien, l'isatis est un renard des glaces. Et ce train ramasse toutes les peaux, non seulement de renard mais de toutes les bêtes du coin, et je peux vous dire que ça pue quelquefois, même si les wagons où on les entasse sont exposés au froid polaire. Ce qui pue, ce sont les chasseurs, les trappeurs, une fois qu'ils sont installés dans le chaud. Leur combinaison, quand ils en portent, car beaucoup préfèrent la peau de bébé phoque, eh bien leur combi fume

littéralement une fois dans une température de dix degrés.

Il prit un train pour le Petit Cercle polaire et attendit un jour entier le passage de l'isatis. Un énorme tas de peaux congelées attendait le convoi sous la surveillance d'une bande de trappeurs déjà ivres.

Dès que l'isatis stoppa, il se précipita vers le wagon-restaurant et reconnut tout de suite ce Pat Sangole qui ressemblait étrangement à son propre père. Il servait derrière un comptoir protégé par une grille. Il passait les boîtes de bière ou d'alcool, les plats à travers un guichet étroit. Et de plus il portait une matraque à la ceinture, sur le côté gauche, un lance-missile sur la hanche droite. Le visage de ce Sangole était aussi peu avenant que celui de son propre père qui ne souriait jamais.

— Une bière, commanda-t-il, je voudrais vous parler.

— Voilà ta bibine et fous-moi la paix.

— Je suis Césaire Sangole.

— J'en ai rien à foutre.

— Mon grand-oncle était Garcin Sangole. Il habitait le Groenland.

Un trappeur le bouscula pour accéder au guichet et il faillit se fâcher, mais préféra emporter sa bière pour la boire dans son coin. Les trappeurs envahirent l'endroit et bientôt, effectivement, leurs combinaisons ou leurs fourrures commencèrent de fumer. Une sorte de vapeur grasse et puante, asphyxiante.

Pat Sangole avait disparu dans la minuscule cuisine pour préparer un plat, certainement, mais soudain il fut devant sa table, énorme, un bloc minéral.

— Bouffe ça. Puis on causera.

Aussi sec, il repartit derrière son guichet. Dans l'assiette, il y avait du lard grillé et trois œufs, des saucisses.

CHAPITRE 27

Les médecins de l'hôpital de Cooktown exigèrent que Lien Rag subisse un certain nombre d'examens sur deux jours et il s'y résigna. Yeuse demanda qu'on installe un lit dans sa chambre pour rester à ses côtés.

— Tu as trop travaillé, trop voyagé, mangé n'importe quoi. À quoi bon cette agitation, tu ne feras pas avancer les choses plus vite, tu ne pourras jamais faire face à tout, aux aléas, à la mauvaise foi des gens, à leur cupidité. Pourquoi protéger Songe de la Caste, en la gardant en résidence surveillée jusqu'à ce que ses dettes soient payées ? Mais tu sais très bien que ça ne suffira pas pour calmer la colère de Lascasas et qu'il la poursuivra de sa haine, où qu'elle aille.

Liensun vint le voir, satisfait du bilan de la Société Ferroviaire des Kerguelen, la SFK. Jamais ils ne parlaient de Songe ni de ses problèmes. Le réseau Nord progressait avec la banquise et son fils affirmait que déjà les pionniers, qui piquetaient la glace pour dresser le tracé de la ligne, apercevaient les fumées de la fonderie de la Nouvelle-Amsterdam.

— Quelques dizaines de kilomètres et nous atteindrons l'archipel de la Compagnie de la Sainte-Croix. À propos de Compagnie, ne conviendrait-il pas de remplacer Société par le mot Compagnie ? Dans tout l'hémisphère Sud, on n'utilise que ce mot-là.

— Oui ? Et ensuite on ne parlera plus des Kerguelen en tant qu'État, mais de la Compagnie des Kerguelen. Je ne veux pas que ce pays, cet archipel, tombe entre les mains des corporations ferroviaires, surtout celle des Aiguilleurs. Nous devons séparer la politique des transports.

— Tu sais très bien que notre SFK ne se contentera pas de transporter voyageurs et marchandises, mais aura des intérêts dans l'économie des régions traversées. Nous prendrons des parts de capital un peu partout, dans la pêche, la chasse aux phoques, aux baleines. Nous nous intéresserons à l'établissement de serres immenses, à leur production. Nous serons en position forte, puisque le transport permet l'expansion de toutes les productions. Que crois-tu ? Ici, pour les Kerguelen, les serristes songent à se rapprocher pour former une seule unité de production de fruits et légumes, et j'ai rencontré certains de ces gens-là qui parlent de vergers géants. Nous allons avoir, grâce au Channel Drake, le fuphoc à un prix compétitif puisque nous ne serons plus pénalisés par le péage de Magellan. Les serristes sont

emballés par la création de ce canal.

— Au départ, ils ne nous auraient pas donné un cent.

Désormais c'était Gislake, le commandant à bord du dirigeavion, qui exécutait les différentes missions dont l'appareil était chargé. La plus importante était la surveillance du Channel Drake. Il venait d'apporter des photographies à l'hôpital et Lien Rag ne cessait de les examiner. Dans ces vues aériennes, on apercevait trois bateaux en train de transiter. Deux dans le sens ouest-est, un dans l'autre sens. Le système des bassins fonctionnait admirablement bien. De plus, un cargo chargé de baleinium attendait sur la façade atlantique d'être autorisé à pénétrer dans la passe. Le million d'océanos dû à la Financial Holding était largement dépassé, et il avait été décidé de fonder une société de constructions aéronautiques pour fabriquer en moins d'un an le frère jumeau du dirigeavion et, à partir de ce sister-plane, de lancer une chaîne produisant au moins deux, peut-être trois appareils par an. Le seul obstacle étaient les matériaux. Depuis l'inauguration du Channel Drake, Léonora Cabana boudait et avait interdit les exportations à destination des Kerguelen, boycottait le fuphoc de la mer de Ross. Mais ce dernier interdit n'avait que peu d'impact, car, comme l'avait dit Liensun, les Kerguelen allaient en consommer de plus en plus avec les nouveaux projets économiques.

Ce fut Liensun lui-même qui sciemment le fit réfléchir sur le côté négatif qu'entraînait l'ouverture du canal de Drake.

— Vous encaissez de beaux péages, c'est certain, mais la Patagonie orientale reçoit du baleinium à bas prix et du coup son économie est en pleine croissance de vingt pour cent. Léonora Cabana vient de déclarer qu'une partie des excédents serait réservée à la refonte de l'armée et de la marine. Je parle de marine maritime, ce qui est un pléonasme et non de la marine des glaces. Des avisos et des corvettes vont être mis en chantier, et six nouveaux hydravions 520 seront prêts à voler dans quelques mois, et aussi quelques 310, je crois.

— Et où les fera-t-elle naviguer, ses avisos, ses corvettes, alors que les banquises s'étendent peu à peu ? Paradoxalement, c'est à proximité de l'Antarctique que l'océan sera presque libre de glaces. En tant qu'ancien glaciologue, je suis à peu près certain que l'Amérique du Sud et l'Afrique seront rattachées avant deux ans, à hauteur de l'équateur. Oui, je dis bien l'équateur, car c'est à cette latitude que la croissance du froid est la plus forte. Ce qui interrompra la navigation dans l'Atlantique, alors que le Pacifique, dans une certaine mesure, restera navigable. Nous, pour rejoindre les Kerguelen depuis ce canal de Drake, nous suivrons le 65^e, puis à hauteur de l'immense glacier Lambert, remonterons le méridien 62 environ.

— N'empêche que la Patagonie orientale risque de nous chercher des noises. Il faut pouvoir riposter.

— Nous ne mettrons pas en chantier des bâtiments de guerre, mais des brise-glaces, car viendra le moment où nous devons organiser des convois. Un ou deux brise-glaces ouvriront la route dans la banquise, peut-être même jusqu'à Magellan, moyennant un second péage. De quoi rendre la Cabana folle de rage. Mais ça ne durera pas. Une fois les banquises trop épaisses, ce sera à toi de jouer et d'ores et déjà il faut que tu lances le réseau Ouest. Vers les îles Crozet puis les autres, avec la Géorgie du Sud comme objectif. Je peux t'assurer qu'avant six mois tu disposeras d'une assise de glace de trois mètres, pour le moins. Assez solide pour des convois légers.

— Et une fois en Géorgie du Sud, on contemple les cargos chargés de baleinium en route vers Magellan Station ?

— Viaduc.

Liensun sursauta, puis réalisa. Il pointa son index vers son père.

— Tu vas recommencer comme pour le Kid ?

— Dans de petites proportions, à peine un millier de kilomètres et encore, peut-être cinq cents si les banquises sont pleines de bonne volonté. Et un autre pour relier la banquise de Drake au cap Horn, afin de franchir l'endroit le plus hostile, là où les banquises ne se sont jamais vraiment imposées, même du temps de la première glaciation. Il y a eu des effondrements spectaculaires dont la Panaméricaine gardait le secret. Des trains entiers engloutis et même lady Diana, la présidente de l'époque, a failli y périr. Ce n'est pas tout. On ne va pas construire des cargos-citernes mais des ice-tankers.

Effaré, Liensun ne trouvait que le silence comme réaction, secouant la tête sans que son père puisse en déterminer le sens. Contestation ou résignation.

— Il nous faut une zone de non-vents, à cause de la fragilité de l'ossature toute en capillaires. Nous pensons avec Lienty que le mieux c'est la mer intérieure de Ross. Tu vas me dire que les passages Nord et Sud sont trop étroits pour ensuite lancer les ice-tankers, mais nous allons les élargir. Tu sais, le rapport des péages est tel que nous devons le réinvestir tout de suite avant que la banquise n'envahisse l'océan Pacifique, et surtout la mer de Chine orientale d'où provient le baleinium, mais ce n'est pas ma seule crainte. Tu connais l'origine du baleinium ? Bien sûr que non, car c'est le capitaine Uan-Taï, oui, celui du premier cargo-citerne de l'inauguration, qui nous a confié le secret. Il est devenu un ami et au deuxième voyage il a avoué à Lienty que le baleinium provenait d'un vivier dans le golfe du Tonkin. Un vivier rempli de solinas.

Liensun haussa les épaules.

— Bah, les Hommes-Jonas ont disparu de cette terre depuis quelque temps.

— Tu crois ça ? Pas moi. Quand Jael a voulu retrouver Fleur dans l'hémisphère Nord, ce sont eux qui l'ont embarquée dans leur solina apprivoisée pour la traversée de la Ceinture de Feu.

— Depuis, plus de nouvelles, ricana son fils.

— Ils interviendront directement dans ce golfe, feront sauter les obstacles qui empêchent ces baleines de s'enfuir. Je sais qu'il s'agit d'une succession d'îles réunies par des constructions en dur. Il paraît que l'endroit appartient à la famille Kalami.

— Ceux des Seychelles ?

— Oh, ceux-là n'en sont qu'une petite partie, mais il y en a d'autres. J'ai appris que le plus important réseau en voie d'expansion, l'Ecuadorian Eastern Company, était dirigé par des Kalami. Mais j'ai aussi appris autre chose. Pour l'instant, la nouvelle ne s'est pas répandue dans le Sud, mais sous cette latitude, environ l'équateur en Océanie et Insulinde, elle fait grand bruit. La Locomotive de Kurts a réapparu.

Liensun haussa les épaules.

— Tu parles ! Elle est engloutie quelque part et en train de rouiller.

— Non. Elle a réapparu. Des médias locaux l'ont filmée. On va essayer de se procurer les images.

— Elle aurait ressuscité comme ça, par miracle.

— Lorsque Fleur et Kurty sont venus avec ces représentants des Kalami qui voulaient se rendre en Patagonie, à Magellan exactement, Fleur m'a fait ses confidences. Justement à Magellan Station où nous nous sommes rencontrés. Kurty travaillait déjà au renflouement de la Locomotive pirate de son père, celle que tous les habitants de ces régions équatoriennes vénèrent sous le nom de Locomotive-dieu. Et il semble qu'il ait réussi.

Son fils se renfrognait, détestant ce type d'information.

— Et Fleur ?

— Elle travaille pour les Kalami, s'étant séparée de Kurty. Il semble que ce dernier s'est pris d'une telle passion pour ce renflouement que plus rien n'existait et que Fleur se sentant délaissée, presque rejetée, est partie pour

Bandar Station. Je sais que ces noms ne te disent rien, mais toute cette immense région est en train de se réveiller avec des réseaux importants, des stations et évidemment l'implantation de la société ferroviaire dans ce qu'elle a de plus détestable.

— Et ma sœur travaillerait pour ces Indiens ambitieux ? fit Liensun avec mépris.

— Tant qu'elle conserve sa lucidité, il n'y a pas de mal. Mais je n'ai pas de nouvelles d'elle, juste cette information sur Kurty et sur le fait qu'il est en train de rouler sur les réseaux de cette EEC, ce qui rend les Kalami fous furieux. Pourtant, jusqu'ici Kurty n'a commis aucun acte hostile, aucune dégradation. Il doit, comme le faisait son père, surgir à l'improviste sur un réseau. Cette locomotive peut griller tous les systèmes de signalisation et de priorité, immobiliser les trains en pleine solitude, prévoir à l'avance les obstacles pour sauter d'une ligne sur l'autre à la faveur d'un aiguillage télécommandé de loin. La Caste se trouve dès lors impuissante et doit enrager.

Ensuite, Yeuse fit remarquer à Lien que son fils paraissait mécontent en sortant.

— Il n'aime pas Kurty ?

— Je ne sais pas.

— Est-il jaloux de Fleur ?

— Celle-ci lui a reproché d'avoir abusé de la crédulité de Jdriège au sujet des réserves de la Zone Tabou, lui laissant croire que Jdrien, son père, lui ordonnait de nous laisser puiser le fuphoc.

Le verdict des médecins, après ce check-up prolongé, fut que Lien Rag devait se reposer un bon mois avant de reprendre ses activités. Mais trois jours plus tard, il volait en direction de la banquise de Ross, où Gdami éprouvait de grandes inquiétudes au sujet d'inconnus qui s'attaquaient aux troupeaux d'éléphants de mer. Il ne disposait pas d'assez de monde pour surveiller les parages de la mer intérieure. Dans le dirigeavion, un commando de policiers surentraînés et deux glisseurs sur coussin d'air dernier modèle avaient été embarqués. Ces véhicules permettraient au commando de patrouiller constamment.

L'appareil se posa en dirigeable, profitant d'un vent nul sur la banquise, évitant de troubler l'immense troupeau. D'autant plus que les femelles étaient en pleine période de mise à bas. Des milliers de petits éléphants de mer rampaient sur la glace à la recherche des mamelles maternelles.

— Plus de mille animaux ont été abattus, dépecés salement, emportés,

mais les têtes décapitées ont été abandonnées, comme pour nous narguer ou nous laisser entendre que ce n'était qu'un début. Nous n'avons pas repéré les lanchas et je n'ai pas autorisé les Roux à patrouiller sur la banquise, estimant que ce n'était pas prévu dans les accords avec le Peuple du Froid.

Agréablement surpris, Lien Rag découvrait que Gdami, le fils de Farnelle, exerçait avec conscience son rôle de médiateur entre eux et les Roux, et de plus surveillait avec fermeté le quota autorisé de chasse. L'intrusion de ces inconnus venus à bord de lanchas le mobilisait entièrement.

— Je pense que leurs chaloupes sont camouflées en mini-icebergs pour ne pas attirer l'attention.

— Nous disposons à bord du dirigeavion d'assez de détecteurs de toute nature, surtout des enregistreurs d'infrarouges, pour les découvrir. Nous commencerons dès demain.

— Allez-vous les détruire ?

— Une fois repérées, les policiers interviendront et nous capturerons les équipages. Nous les forcerons à remonter vers le Nord en les suivant à la trace. Nous fixerons un émetteur sur leurs lanchas, sans qu'ils s'en doutent. S'ils finissent, essayent de nous tromper, nous en coulerons sans hésitation. Les survivants embarqueront sur les chaloupes épargnées pour repartir vers le Nord.

CHAPITRE 28

Il avait atteint les îles Nicobar, à l'entrée du golfe du Bengale, lorsque Mylord, la voix de l'ordinateur, l'informa que voyageuse Fleur l'appelait sur une fréquence radio.

— Une station émettrice qui s'intitule la BCA, c'est-à-dire la Broad Casting Australia dont j'ignore complètement l'existence à ce jour.

— Passez-moi la communication sur casque et je vous prie de ne pas écouter.

— Ce n'était pas mon intention, mais il doit y avoir quelques centaines de milliers de personnes qui seront susceptibles d'entendre ce que vous dites, si cette BCA est une radio généraliste.

Il fut violemment ému de reconnaître la voix de Fleur. Celle-ci essayait de rester maîtresse de ses sentiments mais, amplifiées, ses paroles trahissaient un certain tremblement.

— Tu finis par accepter de me répondre, fit-elle. Cela fait des semaines que j'essaye de te joindre.

— Joindre ou rejoindre ?

Elle se tut, puis reprit dans une langue qu'ils pratiquaient l'un et l'autre, le pidgin mélanésien, qui permettait des allusions sans trop se trahir. Elle lui fit comprendre qu'elle s'était rendue à bord de la barge pour apprendre de la bouche de Sumar que la Locomotive était sortie de l'eau et avait disparu.

— J'ai retrouvé les rails transparents et rejoint, moi aussi, l'Angelina Cie. Voilà. Je suis chez des intégristes religieux, genre baptistes chrétiens, je crois. Je n'ai pas d'occasion pour m'en sortir, car les convois sont rares.

Il comprit qu'elle avait déserté l'EEC des Kalami et ne pouvait donc quitter cette station radio. Ôtant son casque, il interpella Mylord :

— Cet émetteur est dans quelle Compagnie ? Il y en a plusieurs dans ce coin là-bas.

— La Timor, je viens de recevoir l'info.

Il expliqua à Fleur qu'il se trouvait sur un réseau de banquise traversant le

golfe du Bengale, que son objectif était primitivement de rejoindre un autre réseau d'altitude, qui d'après ce qu'il en savait se serait maintenu malgré le réchauffement.

— Un réseau accroché à de la roche pure et ne dépendant pas de la glace comme ballast.

— Et tu veux continuer ?

— Non, je retourne te chercher.

Elle resta silencieuse.

— Tu n'es pas d'accord ?

— Le fais-tu volontiers ?

— Bien sûr, fit-il, à la limite de l'énervement.

— Alors je t'attends.

Une fois de plus il avait espéré qu'elle lui accorderait un laps de temps, le laissant finir son exploration, mais elle l'attendait.

— Nous revenons sur nos pas, annonça-t-il furieux à l'ordinateur.

— Si nous le pouvons, répondit Mylord. Il y a une concentration de vieilles locomotives sur le réseau de l'inlandsis de Sumatra. Toutes les lignes sont bloquées et vous devrez les bousculer pour pouvoir passer, si les rails tiennent le coup, sinon vous serez également immobilisé en plein déraillement et à la merci des agressions. Il était à prévoir que l'EEC ne se laisserait pas défier comme vous le faites. Votre père n'aurait peut-être pas agi de la même façon.

— À quelle hauteur se trouve ce barrage ? demanda-t-il au calculateur qu'il avait l'habitude de consulter, court-circuitant Mylord.

Évidemment, il n'avait pas prévu d'*escape line* dans le coin. Fallait-il en construire une pour éviter l'affrontement ? Le Calculateur, pour faire enrager Mylord, il accordait mentalement un C majuscule à ce système informatique, le Calculateur, donc, lui conseilla de se rapprocher pour avoir une vue plus précise de ce barrage.

— Avec nos différents détecteurs nous définirons son importance et peut-être découvrirons-nous une faille. Inutile de penser les pulvériser. Vous vous en rapprocherez au maximum, ralentirez et pousserez l'une de ces locos jusqu'à ce que vous puissiez la tamponner pour l'envoyer sur une voie de garage.

— Les soldats vont nous tirer dessus, glapit Mylord.

— Pour l’instant, il n’y a pas traces de soldats, répliqua le Calculateur, à la grande satisfaction de Kurty.

Il avait réussi à opposer ces deux systèmes entre eux et du coup l’autorité abusive de Mylord se détériorait.

Il aurait pu éviter de faire demi-tour, la Locomotive pouvant se piloter dans les deux sens sans la moindre perte de temps, mais il préféra le faire dans une petite station disposant d’une plate-forme. Mylord, sans avoir pris ses renseignements, annonça que ce dispositif allait s’écrouler sous le poids de la Machine, mais le calculateur était d’un avis différent.

Et dans le petit poste de commande installé dans la protubérance vitrée d’un vieux wagon, le responsable de cette manœuvre connut l’émotion de sa vie, lorsque ses commandes agirent en dépit de sa volonté et que cette monstrueuse machine pivota lentement sous ses yeux éberlués. Lorsqu’elle s’éloigna, il examina son pupitre avec consternation, se disant qu’il n’oserait plus y toucher tant qu’on ne lui aurait pas expliqué ce qui s’était passé.

— Nous approchons de l’inlandsis, annonça le Calculateur.

— J’ai réfléchi, répondit Kurty, je vais envoyer un ultimatum à l’Ecuadorian, lui intimant l’ordre de libérer les voies, sinon je détruis son réseau sur banquise. Je le ferai sur plus de cent kilomètres. Il me suffit de reculer, de débloquer les socs qui servent à arracher les traverses pour tout saboter en moins de deux heures de temps.

— Vous ne devriez pas, lança Mylord. Vos adversaires ne vous le pardonneront pas.

— Quinze années de tranquillité, de séjour sous-marin vous ont rendu d’une prudence excessive, répondit Kurty, et j’ai même l’impression que je pourrais vous appeler Mylord la Trouille[3]. Ces sonorités correspondent à quelque chose que j’ai entendu jadis. Calculateur, donnez-moi la fréquence d’appel de la direction centrale de Bandar Station. Pas la peine de tergiverser avec les petites stations du réseau.

Il lança son ultimatum, puis au bout d’un quart d’heure d’attente fit reculer lentement la Locomotive vers le Nord. La réponse arriva peu après, sans que les Kalami se soient manifestés. Le Calculateur annonça que quatre voies sur dix étaient libérées des vieilles locos.

— C’est un piège, murmura Mylord, et nous allons y tomber stupidement.

Mais la Locomotive-dieu passa en toute sécurité et Kurty aperçut même de

petits lumignons çà et là. Malgré la crainte d'être sanctionnés, certains ne pouvaient s'empêcher de saluer leur idole.

CHAPITRE 29

Alors que la III^e Flotte établissait une nouvelle frontière temporelle le long du 42^e parallèle, l'amiral Kinnjone, son chef, effectuait de fréquentes incursions dans le Sud, établissant des réseaux successifs reliés entre eux par des bretelles tenues secrètes. Il avait déjà obtenu tout un lacs qui permettrait à ses bâtiments légers d'effectuer des reconnaissances, des guet-apens, si un ennemi arrivait du Sud. Ennemi qui, pour le vieil amiral, ne pouvait être que le Grand Maître Lascasas, ce fou furieux qui en dépit de nombreux échecs persistait à vouloir s'emparer de la Terre tout entière. On avait fini par savoir, alors que les informations sur l'hémisphère Sud parvenaient difficilement au quartier général militaire de Salt Lake Station, que Lascasas avait modifié sa tactique et se démenait pour que de nombreux réseaux fussent créés sur les banquises en formation ou déjà bien établies. Il avait réussi à infiltrer un gouvernement de l'extrême Sud, en Patagonie orientale. L'amiral enrageait de voir que Fortalès et ses ministres dédaignaient ce qui se passait au Sud, du moment où il s'agissait d'États qui se disaient indépendants et non de Compagnies ferroviaires. Depuis peu, l'amiral savait par exemple que le fameux glaciologue Lien Rag était toujours en vie et en activité, qu'il avait dirigé un pays dit démocratique, les Kerguelen, et créé aussi une société ferroviaire depuis que la mer gelait. Mais il ignorait beaucoup de choses, et son idée fixe était qu'un jour Lascasas remonterait du Sud avec ses hommes et ses trains blindés pour envahir la vieille Compagnie Panaméricaine.

Fortalès, lui, n'avait qu'une obsession, ce froid de plus en plus insupportable. Il voulait faire remonter la température à un niveau plus acceptable, mais dans son impatience se comportait bizarrement. Kinnjone ne comprenait pas par exemple que le président s'entoure d'un comité scientifique dirigé par le professeur Esquaille. Ce dernier était un beau parleur mais un savant médiocre, et chaque fois que la marine des Glaces avait fait appel à lui pour régler certains problèmes, il s'était montré incompetent. Kinnjone avait apprécié le professeur Charlster, même si ce dernier était désormais accusé d'avoir détraqué le temps. Il était entouré de collaborateurs de qualité qui l'avaient combattu, mais Fortalès, aujourd'hui, paraissait se méfier d'eux.

— Je n'aime pas cette chasse aux Aliens, avait annoncé le vieil amiral à son état-major, car nul ne peut dire jusqu'où elle s'étendra. Ce médiocre Esquaille peut très bien, un jour, décider que tous ses collègues plus brillants que lui sont des indésirables et certainement des Aliens dissimulés. Il est

évident qu'une moyenne de froid proche des moins quarante degrés n'est plus acceptable après le réchauffement, mais jusqu'à présent personne n'a pu y faire quelque chose. Où sont les améliorations ?

Les premiers réfugiés de retour dans la zone, au nord de la frontière temporelle, déchantaient déjà et regrettaient d'avoir quitté le Nord de la Compagnie. Pour repeupler ces espaces désolés et froids il faudrait des colons jeunes, bien décidés à réussir. Kinnjone avait demandé à faire partie de la commission chargée d'examiner les candidatures, mais le professeur Esquaille lui avait toujours soufflé ce rôle. Il pensait leur attribuer une draisine-camion et de quoi se loger avec de vieux wagons rénovés. Il y en avait des dizaines de milliers dans le Nord qui pourrissaient sur place.

Sur la ligne temporelle, ainsi nommée car elle représentait le point austral extrême susceptible de recevoir une population, Kinnjone prévoyait un réseau électronique de surveillance, avec des détecteurs installés beaucoup plus au Sud, jusqu'à hauteur du méridien 30. Toute invasion serait donc annoncée avec suffisamment de marge pour que la III^e Flotte, l'enfant chéri de Kinnjone, soit prête à encaisser le choc et puisse contre-attaquer sans attendre.

CHAPITRE 30

Curieusement, elle l'avait débusqué à l'odeur. Lorsque Movane était entrée dans le compartiment-bureau d'Esquaille, le professeur paraissait seul, mais elle avait tout de suite su que Bourguine était dans le même lieu, tapi dans un recoin. Et effectivement, ce fut lui qui dans un silence feutré referma la porte dans son dos.

Esquaille se dirigea vers elle les bras tendus, comme s'il s'apprêtait à l'étreindre, mais il se contenta de lui prendre les deux mains pour les serrer.

— Voyageuse Marqua, je suis heureux de vous revoir. Vous m'avez fait une forte impression et je tenais à vous présenter notre grand astrophysicien, le professeur Bourguine, qui brûle d'impatience de vous rencontrer. Dès que je lui ai vanté les termes de notre conversation, au cours de ce dîner à l'ambassade du Consortium, il n'a cessé de me harceler pour que je vous demande de venir. Il pense que vous avez de solides connaissances en astrophysique et ne serait que trop heureux de dialoguer avec vous.

L'odeur de Bourguine n'était pas forcément désagréable. Il ne sentait ni le moisi, comme pas mal de gens vivant dans des compartiments saturés de vapeur d'eau, ni le fauve, mais diffusait une odeur douceâtre de vieilles confiseries artificielles. De celles qui attendent des jours dans des emballages transparents racornis et dont les gosses ne veulent pas. Elle remit le message confidentiel à Esquaille.

Bourguine apparaissait sur sa gauche, s'inclinait gravement, sans la moindre ironie, sans le moindre signe de complicité à sens unique. Movane pensa qu'il n'avait rien dit à Esquaille de leur séjour commun à proximité du Gouffre aux Garous.

— Eh bien voilà qui est fait, dit Esquaille en se frottant les mains. Je m'excuse de vous recevoir si brièvement, mais j'ai un rendez-vous.

— Nous allons bavarder dans un coin, dit Bourguine d'une voix rassurante. Ne vous inquiétez pas.

Il semblait beaucoup plus destiner cette dernière phrase à Movane qu'à Esquaille, d'ailleurs. Elle salua le professeur et sortit, suivie par cet abominable bonhomme qui lui souffla :

— Ne restons pas dans la Présidence. Allons dans une cafétéria juste en

face. Il y a des boxes discrets.

Elle savait qu'il la ferait chanter, qu'il se montrerait menaçant, puis exigeant. Voudrait-il obtenir une première preuve de soumission de sa part dans un de ces boxes ? Elle ne lui accorderait pas cette satisfaction de s'humilier, se rebellerait quelles qu'en soient les conséquences.

Il appelait cafétéria un établissement d'un luxe de bon aloi, fréquenté par des gens élégants de la Présidence. Il appuya légèrement sa main sur son épaule pour la guider vers le fond, vers une stalle entièrement décorée de velours synthétique rouge. Elle remarqua qu'on pouvait en fermer la porte, mais que celle-ci n'atteignait pas le plafond cintré du wagon où scintillaient des spots de faible voltage.

— Que prenez-vous ? Ils ont du vrai thé, du vrai café ou des alcools.

— Un café, dit-elle, avec une désinvolture qu'elle essayait d'imposer à sa parole, ses gestes, son attitude. Il s'était installé en face d'elle et elle croisa les jambes, se renversa en partie dans la profondeur d'un dossier confortable.

La serveuse repartie, il lui remplit sa tasse, poussa vers elle le sucre, la crème et commença de parler à mi-voix :

— Vous êtes la seule rescapée de cette fâcheuse aventure où vous a entraînée cet irresponsable de Halchiom. J'ai appris cette abominable histoire.

— Nous avons atteint la navette, fit-elle tranquillement. Nous allions réussir.

— Tharbin n'allait pas se laisser dépouiller par des illuminés. Tous les Guardians sont morts, donc ?

— Non, pas tous.

Il se pencha en travers de la table, les yeux fixes.

— Qui d'autres à part vous ?

— Deborrah, ma correspondante à Talmyr.

— Connais pas, et puis ?

— Ed Kan, le neurologue.

— Un petit frimeur.

— Zixiss.

— La gargouille ?

— Le sphale.

— Vous l'appeliez bien gargouille à votre arrivée dans ce repaire des Aliens naturalistes. Un animal schizophrène, dangereux.

— Un être intelligent. Sans grand sentiment, mais intelligent. Le seul qui a réussi à pénétrer dans la capsule en haut de la navette. Il a essayé de la faire décoller, mais a échoué. Il cherche des renseignements sur les instructions de vol.

— Il est toujours là-bas, dans le désert de Gobi ?

Elle inclina la tête.

— Je ne pensais pas que vous vous rapprocheriez de cette fusée. Comment avez-vous fait pour forcer Tharbin à révéler son grand secret ?

Comme elle ne répondait pas, il ricana :

— Je vois.

En se taisant, elle donnait libre court à l'imagination de cet obsédé sexuel. Lorsqu'ils étaient dans le repaire des Guardians, il prenait tous les prétextes pour la peloter. Surtout dans la nacelle du télescope où la place était restreinte. Les autres élèves de ce cours, dont il était le professeur, disaient qu'elle lui faisait des fellations une fois tout en haut de la coupole. Maintenant, dans cet endroit superchic, il vagabondait déjà dans ses illusions, devait se dire que si elle avait rendu le gros, l'immonde Tharbin heureux, elle ne reculerait pas devant sa maigre personne. Il s'estimait sinon joli garçon, mais présentable. Jamais il n'avait su qu'il laissait un sillage de parfum de confiserie périmée.

— Tharbin n'a plus réagi ?

— Si, puisque je suis devenue son obligée.

— Bien sûr, il a passé votre trahison aux profits et pertes et pour vous récompenser vous nomme secrétaire adjointe à l'ambassade. Surprenant qu'il ne vous ait pas gardée auprès de lui. Avait-il épuisé toutes les joies que votre présence lui procurait ? Et vous ne vous êtes pas étonnée qu'il vous expédie ici, à Salt Lake Station, auprès de l'éblouissante Josela Hern ?

— Il est possible qu'il m'ait confié un travail.

— Une mission secrète ? Lui procurer les preuves de l'inconduite notoire de notre charmante ambassadrice.

Cette fois, Movane ne fut plus aussi distanciée vis-à-vis de ce que disait Bourguine. Elle essayait de rester sans réaction, mais sentit qu'une curiosité malsaine faisait frémir sa bouche.

— Il paraît qu'elle ne vous quittait pas d'un pouce lors de ce fameux dîner et tout le monde l'a remarqué. Elle va vous croquer toute crue, si ce n'est déjà fait.

Le baiser sur la bouche, les caresses furtives alors qu'elle avait trop bu et ne parvenait pas à distinguer la réalité de quelques fantasmes érotiques ?

— Notre chère ambassadrice est à double face, comprenez-vous ? Les jolis garçons comme les jolies filles l'intéressent. Son mari a préféré partir en mission lointaine, je ne sais exactement où, peut-être en Yakoutie.

Il reprit du café sans lui en proposer, comme si déjà il se sentait le maître, le maître de son existence à elle et la traitait en subordonnée, pour ne pas dire en esclave consentante. Elle songea à se lever pour partir, mais que risquait-elle ? Tharbin connaissait toute son histoire, et protégée par l'immunité diplomatique elle ne pouvait être arrêtée en tant qu'alien. Et si par malheur cela se produisait, elle réfuterait toute la théorie actuellement en honneur, à savoir que ces Aliens provenaient d'Altaï. Elle proclamerait aussi fort qu'elle le pourrait qu'elle était originaire de Flatty. En définitive, si Bourguine s'était rallié à cette thèse circonstancielle, il ne pourrait abuser de la situation et la contraindre à satisfaire ses caprices.

— Est-ce que par hasard, tout comme ce sphale que vous paraissez apprécier, Tharbin rechercherait un manuel d'instructions pour faire décoller sa fusée ? Voire un pilote alien à la retraite, chez nous ?

Elle saisit le pot de café et se servit à nouveau. Il ne s'excusa même pas de sa grossièreté.

— Ce sphale a-t-il des possibilités propres à séduire une jolie fille comme vous ?

— Bien sûr, fit-elle sarcastique. Une possibilité double de la moyenne humaine.

Il comprit qu'elle se moquait, mais parut apprécier cette forme de conversation salace.

— Vous n'ignorez rien de cette recherche, à l'échelle de la Compagnie, concernant les personnes soupçonnées d'appartenir à une race indéterminée ?

— La chasse aux Aliens ? Oui, bien sûr. Pourquoi ? Vous allez me dénoncer ?

— Vous seriez couverte par l'immunité diplomatique.

— Si cela devait malgré tout m'arriver, je démontrerais que je ne viens pas, du moins mes ancêtres ne viennent pas d'Altaï mais de Flatty, et toute votre combine sera fichue. J'ignore pourquoi le professeur Esquaille, et toute cette clique dont vous faites partie, se sont mis en tête que les bouleversements climatiques étaient provoqués par des gens venus d'Altaï sur Terre pour commettre ce type de sabotage.

— La clique d'Esquaille ne me plaît guère comme expression, fit-il, vexé.

— Vous aviez besoin de cette théorie absurde.

— Il en fallait bien une pour échapper à l'irrationnel.

— C'était quoi, l'irrationnel ?

— Trop compliqué à expliquer, fit-il, boudeur.

Puis il sonna pour commander une vodka-citron. Elle refusa son offre.

— Je peux retrouver vos parents, annonça-t-il en dégustant son alcool. Lou et Gina Marqua, d'abord installés à Coast Station jusqu'à ce que des assassinats horribles s'y produisent. Depuis ils ont disparu, mais je les fais rechercher activement. Voyez-vous, je ne vous ai jamais oubliée et je voulais savoir quels étaient les parents d'une fille comme vous. Dès que j'ai su par Esquaille que vous étiez à l'ambassade du Consortium, j'ai étoffé votre dossier. Je pense que d'ici quelques jours, je saurai où se sont réfugiés vos parents.

Restait-elle aussi impénétrable qu'elle le souhaitait face à cet être retors, au visage chafouin parcouru de vibrations s'apparentant à des tics ? Elle le souhaitait pour ne pas lui offrir la satisfaction qu'il attendait de ses propos.

— Vous n'aimeriez pas les revoir ?

— Ils ne sont plus en Panaméricaine, fit-elle sèchement.

Il sursauta, mais se reprit très vite :

— Vous mentez. C'est grâce à eux que vous espérez trouver un pilote de fusée pour Tharbin. Vous ne me tromperez pas. Lorsque j'aurai leur adresse, vous pourrez venir la chercher chez moi. J'occupe un charmant deux compartiments sur un quai résidentiel dont je vais vous donner l'adresse. Je ne vous cache pas qu'au-delà de quarante-huit heures d'attente, je me lasserai et devrai faire mon devoir auprès de l'office de renseignements.

— Une forme de chantage, en somme.

— Un contrat donnant, donnant.

— Que dois-je donner ?

— Ce que vous offrez si volontiers à Tharbin, par exemple.

Elle fut prise d'un fou rire tel, que d'abord simplement agacé il finit par s'inquiéter et lui intima l'ordre de se taire.

— Ici, on ne se montre pas aussi vulgaire, chuchota-t-il avec rage.

— Ce que j'offre si volontiers à Tharbin ? répéta-t-elle. Vous avez bien dit cela ?

Il resta perplexe, réfléchit. Que voulait-elle dire par là et pourquoi avait-elle éclaté d'un rire aussi tonitruant qui avait attiré la serveuse ? Il avait été le seul à l'apercevoir, qui dans l'ombre levait la tête pour lui demander quelques explications.

— Vous viendrez à cette adresse, dit-il, en rédigeant quelques mots sur une fiche cartonnée. Vous aurez quarante-huit heures, je vous le répète, à partir du moment où je vous annoncerai que vous pouvez venir chercher chez moi la façon de retrouver vos parents dans un endroit précis.

Elle regarda la fiche posée devant elle en souriant, puis la fit glisser au bord de la table, la prit avec une sorte de dégoût entre le pouce et l'index, la laissa choir au sol.

— Vous n'aurez qu'à me resituer votre repaire, quand vous me téléphonerez cette nouvelle. Mais vous ne trouverez pas.

Elle s'en alla si brusquement qu'il ne put la retenir. Il sortit du box, fit quelques pas, revint ramasser son bristol. Pas question de laisser traîner son adresse partout. Repaire, avait-elle dit, la garce.

À peine pénétrait-elle dans le train-ambassade qu'Alexis Crosk, son supérieur, en somme, se précipita, le visage visiblement défait.

— On vous attend au service radio du décodage pour avoir une conversation avec le président Tharbin.

Il la regardait différemment, presque avec crainte, se demandant comment une petite stagiaire de rien du tout pouvait être si instamment demandée par le grand patron des Bonzes.

Elle fut conduite dans un petit local capitonné et sut que ce dialogue avec Tharbin serait inaudible et incompréhensible pour ceux qui écoutaient les communications de l'ambassade.

— Movane ? Je sais que vous avez rencontré Esquaille. Je vous appelle pour une raison très grave. J'ai plusieurs témoignages de personnes qui auraient vu voler un énorme oiseau du côté du train présidentiel, et même un de mes gardes aurait essayé de l'atteindre avec son pistolet laser mais ce volatile avait disparu. Croyez-vous que ce soit ce sphale dont vous m'avez révélé l'existence, Sissi ?

— Zixiss...

— Soit, vous aurait-il suivie ?

— Il ignore que vous m'avez enlevée là-bas, du côté de la Oil Sakhaline.

CHAPITRE 31

Elle coinçait la cuisse de Harold entre les siennes et laissait planer sa main au-dessus de son torse. Les poils blonds, seulement visibles de très près, se dressaient sous l'effet de l'électricité statique. Avant de le faire, elle frottait sa main sur de la laine et s'amusait de ce phénomène innocent.

— Ton père se cacherait-il ou bien rechercherait-il comment établir une filiation ? Nous pourrions piocher dans les états civils les plus lointains, mais je crains qu'avant de lancer cette chasse aux Aliens, le service qui en est chargé n'ait mis l'embargo sur ces noms depuis longtemps abandonnés, faute de postérité.

— Je ne sais pas, murmura Harold, du fond de ce bien-être que la main de Louria lui apportait. Ils avaient fait longuement l'amour et ce survol de sa main, dont seule la chaleur l'effleurait, l'apaisait dans ses inquiétudes.

— Moi, je suis angoissée, disait Louria, car dans le service du professeur Esquaille, ils savent plusieurs choses à notre sujet. Un, que ton père est le meilleur des électroniciens et des informaticiens et peut à tout moment ruiner leur théorie, s'il daigne s'impliquer dans une recherche astrale, deux que tu es, que tu le veuilles ou non, à l'origine de cette actualisation de la théorie de la biologisation, que nous avons appliqué cette découverte aux logiciels d'Altaï. Enfin, et seule concernée puisque Claudion Hyponias nous a trahis, je suis absolument sûre que les Aliens du Gouffre aux Garous provenaient de Flatty. Bourguine le sait lui aussi, mais défend la théorie d'Esquaille. Je suis également sûre qu'il n'y a jamais eu de survivants sur Altaï après l'explosion nucléaire, et que seuls les logiciels ont continué de fonctionner en autonomie.

Harold essayait de ne pas s'endormir et poussait de petits grognements d'accord. Il était soulagé de lui avoir avoué son origine. Pendant plusieurs jours, il s'était senti égaré, perdu dans un monde hostile, ne sachant plus que décider. Il ne comprenait pas comment Claudion Hyponias avait cautionné les stupidités d'Esquaille, se souvenant que lors de son dernier séjour à l'observatoire de 87°7 Station, Hyponias avait, un peu chaque jour, attaqué les découvertes de Louria sur ce deuxième Bulb en orbite autour de la Terre. Il avait parlé de cette pétrification du satellite, mais avait par contre omis de signaler une importante découverte de ses collaborateurs. Sur l'une des faces de ce satellite nébuleux, on avait fini par distinguer le tracé d'une porte. La porte d'un sas, certainement, et fait d'une matière qui s'apparentait au cartilage humain ou animal. La jalousie, le dépit d'être supplanté, n'expliquait

pas cette attitude. Hyponias n'avait jamais accepté que Louria devienne la patronne du NPST, le plus prestigieux observatoire de la Compagnie Panaméricaine. Elle et lui avaient accompli un travail considérable, aussi bien dans le domaine de l'espace que pour traquer une mystérieuse organisation, Anthony, qui cherchait à saboter leur propre travail et n'était en réalité qu'un regroupement d'Aliens protégeant la communauté établie sur la concession.

— Roggery Roggery a quelque peu progressé avec son équipe de fous. Ils se rapprochent du but, mais cela demandera bien du temps et les Aliens seront identifiés. Que va-t-on faire d'eux, les enfermer dans des camps, les éliminer ? Va-t-on les interroger pour leur arracher le secret qu'on leur impute ? Esquaille s'entêtera, quitte à faire torturer ces pauvres gens, en espérant que pendant ce temps on oublie que le froid persiste et que les prisonniers ne sont pas responsables de cette basse température. Je donnerais je ne sais quoi, pour que nous puissions envoyer par ricochet, sur Altaï, notre rayon laser détruire ces saloperies de plaques.

Il tressaillit imperceptiblement, car il détestait qu'elle s'exprime vulgairement. Louria avait toujours, au contraire, apprécié ce langage viril pour s'aligner au niveau des hommes qu'elle devait côtoyer, voire commander.

— Un type complètement oublié pourrait opposer un démenti cinglant à cette théorie officielle, c'est Alcibion.

Harold grommela quelque chose de confus.

— Oui, fit-elle, le secrétaire d'Opérasque est celui qui était chargé d'espionner les travaux du professeur Charlster quand celui-ci s'installa à Salt Lake Station. On doit pouvoir le retrouver grâce à sa sœur qui fabrique des combinaisons isothermes. Cristella Marlone pourrait nous renseigner.

— Tu crois, murmura Harold, que c'est le moment de partir en guerre contre Esquaille ?

— Évidemment, non, mais savoir qu'un autre témoin peut nous soutenir serait bien. Oui, bien sûr, Alcibion est un froussard qui maintenant qu'il a été libéré de prison ne se risquera pas à mécontenter les pouvoirs publics, mais je suis certaine qu'il dispose d'éléments importants. Lorsque Bourguine a réussi à s'échapper du repaire du Gouffre aux Garous pour rejoindre Salt Lake Station, c'est chez Alcibion qu'il s'est réfugié. Cristella m'a raconté comment il s'était servi d'elle, prenant son fils Rom en otage pour parvenir à ses fins. Alcibion est un être prudent qui accumule les dossiers, les renseignements. Il a peut-être songé à enregistrer tout ce que Bourguine disait ou faisait quand il se cachait dans les ateliers de sa sœur, et nous pourrions détenir ainsi la preuve de la duplicité de ce sale bonhomme, Bourguine.

Harold se disait que non contente d'être une brillante scientifique, elle se laissait séduire par le monde mystérieux de l'espionnage et du renseignement. Il ne partageait pas cette attirance et aurait souhaité qu'elle ne cherche pas à replonger dans une aventure douteuse.

CHAPITRE 32

Dès le lendemain de son arrivée, Fleur Rag avait été priée d'endosser la longue robe écrue très ample destinée à cacher ses formes féminines car, lui dit sœur Philippine, elle troublait la sérénité des frères. Cette vieille peau était certainement jalouse d'elle, mais Fleur accepta de mettre cette horreur de chasuble traînant jusqu'au sol.

Elle fut autorisée à lancer des appels radio à destination de Kurty, mais l'un des frères lui dit que le pilote de cette Locomotive démoniaque pouvait être considéré lui-même comme le diable, et qu'il lui refuserait l'entrée de ce train-radio émettant depuis la Timor Cie.

— Nous avons accepté de vous aider car voyageur Lombawa nous a souvent secourus, mais n'en abusez pas. Nous ne nous opposerons pas à votre départ.

Kurty avait fini par répondre. Il avait longuement hésité, lui semblait-il, avant de faire demi-tour, alors qu'il était déjà engagé sur la banquise du golfe du Bengale.

À plusieurs reprises, cependant, on la relança pour qu'elle renonce à embarquer dans cette locomotive diabolique où elle risquait de perdre son âme. Cette locomotive était sortie des abysses pour répandre le mal sur la Terre, et ces gens-là estimaient que les Compagnies seraient tout à fait légitimées si elles décidaient de lutter contre ce monstre et de le détruire.

Fleur répondait sans s'énervier, mais comptait les heures qui la séparaient du moment où Kurty la délivrerait de ces fanatiques.

— La Machine ne s'est pas libérée toute seule de sa tombe de corail. Le fils de celui qui repose à l'intérieur a travaillé des mois pour cela et ce n'est ni un suppôt du diable ni un démon lui-même.

Alors, ils priaient pour elle et l'évitaient autant que possible. Ils lui servirent ses repas dans le local étroit où elle se trouvait en quelque sorte consignée. Lorsqu'elle parla de prendre une douche, ils poussèrent des cris d'horreur et s'enfuirent, comme si l'évocation de l'image d'une femme nue sous une eau en pluie leur était insupportable.

Puis ils apprirent qu'elle était la fille de Lien Rag, le glaciologue, celui qui avait un jour décidé de rejoindre le Bulb, symbole de la toute-puissance

infernale planant au-dessus de la Terre pour mieux l'enserrer dans ses griffes. C'était le Léviathan, le grand amiral de l'Enfer, démon double, androgyne, source de toutes déviations sexuelles.

Elle devint un objet d'horreur et ne vit plus personne, découvrant au réveil qu'on avait emporté son plateau vide et disposé un autre rempli de nourriture végétarienne. Par la force des choses ces gens-là s'occupaient de cultures hydroponiques, mais souffraient de ne pouvoir faire de la véritable agriculture avec des éléments naturels. Ils obtenaient une grande variété de légumes qu'ils mangeaient à peine cuits et sans assaisonnements. Il était difficile de se procurer du sel, car les premiers bassins pour le récupérer devaient être chauffés et construits sous serre. Jusqu'ici peu de gens s'étaient lancés dans l'aventure et on importait le sel du Sud.

Elle ne pouvait plus accéder à la station radio où les psaumes se succédaient à cadence plus fréquente depuis qu'elle était l'hôte de ce groupe religieux. Il lui fallait en finir au plus vite et Kurty paraissait prendre son temps pour venir la délivrer.

Elle ignorait donc qu'une partie de la ligne traversant Sumatra jusqu'à la station radio, s'était effondrée, et que la Locomotive-dieu avait dû effectuer un grand détour dans des conditions extrêmement difficiles. Elle fut prise en chasse par des drisines équipées de lance-missiles, et Kurty fut amené à en détruire deux. Les autres renoncèrent à le poursuivre, mais il dut sauter d'un réseau à l'autre pour retrouver la direction de cette étrange station de radio. Il restait perplexe quant aux programmes de plus en plus religieux entremêlés à des recettes végétaliennes et des conseils pour élever les enfants, en les protégeant des démons familiers les plus dangereux parce que très complaisants. Il était conseillé de les fouetter sévèrement et de les punir préventivement quand ils paraissaient égarés dans quelque rêvasserie.

CHAPITRE 33

Il y avait plusieurs gros blocs de glace à la dérive le long de la côte, mais l'œil exercé de Gislake en repéra un seul et le détecteur d'infrarouge confirma son choix. Le dirigeavion se déplaçait lentement sous sa structure de dirigeable, et effectua un vol stationnaire au-dessus de cette masse blanche suspecte. Alertés, les policiers en glisseurs sur coussin d'air arrivaient et pourraient avancer dans la mer, et cerner la lancha camouflée.

— Un petit coup de laser pour faire fondre la carapace ? proposa Keverny.

Lien Rag donna son autorisation et lorsque l'appareil eut encore perdu de l'altitude, le bombardement commença. On vit fondre la glace, tandis qu'une vapeur blanche, épaisse, s'élevait.

— S'ils ne sortent pas, ils vont cuire à l'étouffée, ricanait Keverny auquel Lien Rag trouvait un regard cruel.

D'un seul coup, une plaque de glace rectangulaire fut vivement repoussée et tomba à l'eau, tandis que des hommes surgissaient, sautaient également dans la mer glacée. Ils ne portaient que des vêtements de péones et allaient geler sur place. Un seul avait endossé une combinaison isotherme et lorsque la patrouille terrestre arriva, il essaya de s'enfuir, mais depuis le dirigeavion la voix menaçante de Gislake lui tomba dessus :

— Arrêtez ou nous tirons.

L'homme leva les yeux, vit la masse énorme qui flottait à son aplomb, haussa les mains. Les policiers le saisirent.

Plus tard, la lancha, en partie débarrassée de son camouflage de glace, rejoignit la chaloupe pontée de Gdami. Non loin de là, la *Salamandre* faisait le plein d'huile depuis la veille. De nouveaux réservoirs emmagasinaient le fuphoc entre les navettes des deux baleiniers qui ne perdaient plus autant de temps. Des équipes de chasseurs expérimentés se succédaient et occupaient une série de bungalows isolés et confortables, en bordure de la rive Ouest de cette mer intérieure.

Les six péones, qui s'étaient jetés à l'eau pour fuir la chaleur intolérable à l'intérieur de la lancha, furent conduits à l'infirmerie. Plusieurs souffraient déjà de profondes engelures. L'homme à la combinaison étanche fut amené dans le bateau de Gdami. Il disait se nommer Da Silva mais lorsqu'il le vit,

Lien Rag douta de son origine sud-américaine. Il examina ses papiers soi-disant délivrés par Punta Arenas. Désormais, grâce aux installations du Channel Drake, il était possible de communiquer avec les deux Patagonie. Celle de l'Est avait en partie rompu ses relations diplomatiques avec les Kerguelen, mais Reiner, lui, restait encore dans l'expectative. Il ne pouvait suivre l'exemple de Léonora Cabana, car les Kerguelen lui accordaient une part supplémentaire du fuphoc de la Zone Tabou et lui revendaient celui de Ross à un prix compétitif. Cela ne suffisait pas à compenser les pertes en péage du détroit de Magellan, mais il ne pouvait se permettre d'exiger davantage.

Sa police dut lui en référer avant de répondre en fin de journée que le dénommé Paulo Da Silva, qui avait donné date et lieu de naissance, était un usurpateur. Le véritable Da Silva était mort durant la guerre avec les Aiguilleurs de l'Altiplano, quelques années auparavant. Ses papiers avaient dû tomber entre les mains de ses ennemis.

La rapidité mise pour le confondre le laissa quelque peu surpris. Il n'avait pas imaginé que l'on puisse d'aussi loin obtenir des renseignements aussi précis. Il finit par hausser les épaules, déclara qu'effectivement ce n'était pas son nom, mais qu'il n'en dirait pas plus. Il avait pris cette identité pour fuir des ennuis. Il refusa d'admettre qu'il appartenait à la Caste et de préciser combien de lanchas, ainsi camouflées en gros glaçons flottants, naviguaient dans le coin.

— Vous serez transféré à Cooktown et jugé pour espionnage et sabotage, lui annonça Lien Rag. Ce sera vingt ans de prison dans une de nos îles transformée en pénitencier.

Les jours suivants, le dirigeavion repéra deux autres chaloupes camouflées et leurs équipages furent arrêtés. À bord on découvrit tout un matériel de chasse et aussi un système perfectionné d'écoute. Un des marins, originaire de l'île de Chiloé, reconnut que leur chef de bord enregistrait les activités des bateaux dans les passages accédant à la mer intérieure. Il notait les allées et venues.

Jusqu'ici ils avaient abattu et dépecé plus de cent bêtes par lancha.

Ce fut l'un de ces péones, un homme âgé de quarante ans, déjà bien usé par la vie, qui avoua que le fameux Da Silva s'appelait en réalité John Masterwood et qu'il avait le grade de maître principal chez les Aiguilleurs. Il dirigeait toute la flottille. Celle-ci se composait de dix-huit lanchas et non de six comme on l'avait cru au début. Du côté de Ross il y en avait douze, mais les autres surveillaient la Zone Tabou. Cet homme, qui se nommait Gonzalvès, raconta que c'étaient plusieurs dizaines de lanchas que les Aiguilleurs avaient fait construire et qu'ils envoyaient parfois très loin.

Certaines avaient même effectué des explorations vers le Nord, jusqu'au Mexique, et Lascasas, le Grand Maître, était allé lui-même en reconnaissance là-bas. Une ligne de haute montagne avait déjà été construite le long de la cordillère des Andes, jusqu'au-delà de l'équateur et Lascasas faisait édifier de nombreux tronçons, toujours en direction du Nord. Lorsque les ouvrages importants, des viaducs et des tunnels seraient terminés, il obtiendrait un immense réseau de trois à quatre mille kilomètres. Ce Gonzalvès affirmait qu'il avait déjà emprunté cette ligne de haute montagne pour rejoindre un port du Pacifique, à proximité de l'équateur.

— Je suis mécanicien, spécialiste des moteurs monocylindres, et je suis allé réparer les mécaniques par là-bas. Puis on m'a affecté ici pour veiller à l'entretien des dix-huit lanchas. Mais j'en ai plus qu'assez de cette vie errante. Ma famille n'existe plus et je voudrais m'installer quelque part pour être tranquille.

Il confirma que l'île de Campana était le second quartier général de Lascasas, le principal restant dans l'Altiplano. Lien Rag se souvint que Songe avait livré toute une cargaison de moteurs monocylindres dans cette île et avait commencé ainsi sa complicité avec les Aiguilleurs, par l'intermédiaire du métis Mataxa.

— Celui-là je le connais aussi. Il a créé une bande de salopards qui vont dans les villages d'altitude afin d'embaucher des ouvriers miniers pour les tunnels et les viaducs. Il promet monts et merveilles, mais une fois sur les chantiers ils sont traités comme des esclaves par les Aiguilleurs, tous Panaméricains du Nord.

Le soir, au dîner pris avec Gdami et Zabel, sa compagne, Lien Rag se demanda s'il pouvait accorder foi à tout ce que leur avait dit Gonzalvès.

— Si vraiment il n'a pas menti, il faut que je mette en alerte la Zone Tabou. Il me faudrait aussi entrer en liaison avec les Simone, mais j'ignore dans quelle partie du monde ils naviguent actuellement. Ils devaient déposer les Aiguilleurs survivants découverts dans l'île du Titan, à Madagascar, mais j'ignore si l'accès à cette grande île reste possible. On m'a dit que le trafic entre les Seychelles et la Patagonie orientale était de plus en plus réduit, les cargos de matériel ferroviaire n'arrivent plus en grand nombre. Léonora Cabana recevrait donc ce matériel depuis le Pacifique, sans que l'on sache exactement d'où il provient. Les cargos ont ordre de traverser le détroit de Magellan et non le Channel Drake. Non par mesure de représailles, mais parce que la présidente ne veut pas que l'on découvre d'où viennent ces rails, ces traverses, ces wagons et ces motrices. Tout cela est déjà ancien, mais ça fonctionne.

— Comment les Patagons de l'Est peuvent-ils faire une extension des

lignes vers le Nord, cette région contaminée depuis des années par la radioactivité ? demanda Gdami.

— Durant la traversée de ces zones dangereuses, les gens se calfeutrent dans les wagons, mais il y aura des victimes dans l'avenir, surtout des cancéreux.

— Vas-tu faire le détour par la Zone Tabou ? demanda Yeuse.

— Pourquoi moi, alors que nous sommes plusieurs bénéficiaires de ce fuphoc mis en stock par l'ancienne Guilde des Harponneurs ? Nous ne sommes pas les gendarmes de l'Antarctique. Nous essayerons de retrouver quelques-unes des lanchas encore cachées et puis nous retournerons vers le Channel Drake.

— Le nouveau chouchou, se moqua Yeuse, avec un clin d'œil à destination de Zabel.

— C'est l'un de nos poumons, rétorqua Lien Rag sèchement. Sans ce passage nous serions pénalisés par le péage de Magellan et par la perte de temps. Dernièrement, un des brise-glaces de Patagonie occidentale s'est mis en travers du détroit et a bloqué la circulation trois jours. La glace s'est reformée et on a encore perdu deux jours pour la casser. Bien évidemment nous y ferons halte avant les Kerguelen.

Vers la fin du repas, Grathe, commandant de la *Salamandre*, les rejoignit. Le plein d'huile était terminé et ils appareilleraient dans la nuit pour Cooktown. Il se plaignait que le terminal fût sans cesse déplacé à cause de l'avancée de la banquise et souhaitait qu'un brise-glaces, aussi puissant que le *Dark* utilisé par Lienty, soit mis en construction. Un canal assez large donnerait accès au vieux port de la capitale.

— L'équipage est mécontent, dit que le temps gagné grâce au channel est reperdu une fois arrivé à destination.

— Ceci concerne Liensun et surtout Vorgine. Je lui en ai déjà parlé, mais elle a d'énormes dépenses en perspective pour que le ravitaillement de la population en vivres frais soit assuré. Elle investit surtout dans les serres géantes.

— Le ravitaillement en huile reste tout de même une priorité. Sinon pourquoi le Channel Drake ? riposta Grathe.

CHAPITRE 34

À bord de l'isatis, le train qui roulait sans cesse sur le réseau du Petit Cercle polaire, Pat Sangole, outre son wagon-restaurant, avait droit à un compartiment comme logement. Et dans cet espace de dix mètres carrés environ, vivaient sa femme et sa fille, Décil. C'était elle qui, atteinte de la malédiction des Flattyens, se consumait d'une leucémie à l'échéance fatale. Pat Sangole avait dit à Césaire que le médecin ne lui accordait que deux ou trois ans de vie.

Lorsqu'ils furent dans le compartiment, Césaire demanda quel était ce médecin qui avait fait un tel diagnostic.

— Un Guardian comme nous, un Naturaliste.

— Je suis un Eugéniste, mais malgré moi. J'ai dû accompagner le Doge dans les îles Crozet, dans l'hémisphère Sud. Ma famille est toujours là-haut et pour ainsi dire en otage. J'étais le meilleur pilote de navette et aussi je savais comment conduire un bateau.

Pat Sangole, d'abord mécontent, finit par accepter ses explications. Césaire lui raconta comment des Terriens lui avaient sauvé la vie grâce à des manipulations génétiques.

— Mais je sais que si l'on peut régulièrement faire une transfusion sanguine à Décil, elle sera sauvée.

— Et où prendrais-tu le sang ?

Césaire frappa sa poitrine.

— Dans mes veines. Chaque semaine, une quantité suffisante. Il faut que ce médecin soit mis au courant et qu'il accepte de voyager quelques heures avec nous, pour effectuer cette transfusion sous sa surveillance. Moi, je dois louer un compartiment dans l'isatis pour que Décil reçoive sa pinte de sang, ajouta-t-il en riant. Mais le docteur devra en prélever aussi pour un labo et grâce à cet échantillon, on pourra produire un médicament en série.

— Qu'imagines-tu, qu'il y a des laboratoires, des hôpitaux, des industries pharmaceutiques dirigés par nous autres, les Aliens traqués ?

Lorsqu'il l'avait aperçu la première fois derrière son grillage épais, l'air

brutal, la matraque et le lance-missiles sur les hanches, il avait pensé que Pat Sangole était un fruste et c'était vrai en partie. Mais la santé de sa fille et la désolation de sa femme Berthil le chagrinaient profondément, et là, dans ce compartiment trop étroit, il se dépouillait virtuellement de sa peau de bête fauve pour redevenir un être habité par la souffrance.

— Il faut que j'avertisse le docteur. Je ne te donne pas son nom. Je me méfie encore de toi, parce que nous sommes très sévèrement poursuivis. Il y a des provocateurs. Je dois lui faire une liste de ce qu'il devrait emporter pour embarquer à bord.

— Tu ne me fais pas confiance, dit Césaire, mais moi seul peux agir. Je descends à un prochain arrêt, je m'arrange pour emprunter une ligne transversale et rejoindre le fameux docteur avant que l'isatis n'arrive dans sa station. Il aura le temps de se munir du matériel nécessaire.

Pat Sangole secouait la tête avec obstination et, soudain, Berthil, sa femme, poussa un cri sauvage et d'une voix précipitée lui dit que s'il refusait cette solution, elle descendrait elle-même au prochain arrêt et ferait ce que le nouveau venu venait d'annoncer. Oui, elle le ferait et personne, surtout pas lui son mari, ne la retiendrait.

Ébahi, Pat la regardait comme si elle lui apparaissait sous un nouveau jour. Puis il examina sa fille allongée sur la seule couchette rabattue, fixa ensuite Césaire.

— Je te tuerai, si tu trahis.

— Je suis le petit-neveu de Garcin Sangole et toi tu es un arrière-petit-cousin. Crois-tu que je puisse te dénoncer sans être moi-même ennuyé ?

— Tu viens de trop loin dans le Sud pour que tu inspires entièrement confiance. On dit qu'il n'y a pas de train, plus rien, que de la chaleur. Rien que de la chaleur qui brûle.

— Maintenant les banquises reviennent, mais j'ai depuis toujours songé à rejoindre mon grand-oncle, du moins ses descendants, car je me doutais qu'il ne pouvait être en vie.

Lorsqu'il descendit à la prochaine station, il emportait les indications fournies par Pat Sangole. Déjà les horaires de train et comment embarquer à bord de l'isatis dans certaines conditions. Il y avait aussi une sorte de code pour se faire accepter par le docteur Ravalin qui professait dans une station Y de faible importance, soignant les Inuits, ce que les autres médecins répugnaient à faire, et aussi les Roux. Il partait rejoindre les tribus des Hommes du Froid pour leur apporter ses bons offices.

— Inutile de te dire qu'il est méprisé de tous, en quarantaine ou presque, mais certains trappeurs bravent cette mise à l'écart parce que c'est un bon docteur. Il a pris un nom pareil pour se faire passer pour Canadien de souche.

Lorsqu'il fut en présence du médecin, il crut faire erreur. À moins de quarante ans, le docteur Ravalin avait l'apparence d'un vieillard de soixante-dix ans et donnait l'impression qu'il allait s'éteindre d'un moment à l'autre. Il écouta Césaire sans réagir, hocha la tête au nom de la petite Décil, puis lorsque Césaire parla de sa guérison, il le regarda avec colère.

— Vous êtes un menteur et je vous prie de sortir de chez moi.

— Je dis la vérité. Je viens du Sud. Tous mes compagnons ou presque sont morts de cette leucémie, parce qu'ils approchaient du milieu de leur vie. Moi, j'ai franchi ce cap et vous le voyez, je suis en pleine force de l'âge.

Sans attendre, il ouvrit le haut de sa combinaison, se dépouilla et montra ses bras à la saignée des coudes, et la cicatrice à hauteur de l'épaule droite.

— Les transfusions. J'ai par chance été aidé et un certain Grathe, originaire du premier Bulb mais aussi d'Ophiuchus, m'a donné de son sang. De merveilleux docteurs en ont ensuite extrait un médicament. Le fameux gène qui vous manque, je l'ai. Prélevez-moi une goutte et analysez-la.

— Vous savez bien que je n'en ai pas les moyens. Il faut aller à Devon Station. Un des biologistes est des nôtres, mais il doit prendre de grandes précautions.

— Écoutez, d'abord la petite Décil et ensuite l'analyse et le reste.

— Et si votre sang est incompatible ?

— Nous avons le même sang, les Sangole.

— Pas sûr.

Il finit par l'emporter. L'analyse serait faite à Devon Station et ils iraient prendre l'isatis dans une autre station. Le retard ne serait que de deux jours.

— Elle résistera, promet Ravalin, mais je reste méfiant à votre égard. Vous avez traversé la Terre du Nord au Sud pour sauver les descendants d'un grand-oncle que vous n'avez jamais vu ?

— Oui. Que vous le vouliez ou pas, je n'ai eu que cette idée en tête. Maintenant que le moment de la réaliser approche, je suis merveilleusement bien.

Ils se préparèrent pour se rendre à Devon Station et finalement, en cours de

trajet pour cet arrêt, décidèrent que Césaire rejoindrait l'isatis avant lui.

Lorsqu'il le vit entrer dans son wagon-restaurant sans le docteur, Pat Sangole crut que ce dernier n'avait pas accordé foi à cet Eugéniste. Il profita d'un répit pour se ruer sur Césaire, prêt à le massacrer. Il finit par écouter son arrière-petit-cousin.

— L'analyse à Devon Station ? Bien sûr, le docteur est excessivement prudent, et malgré le danger il sait prendre son temps pour se dévouer envers ses patients.

Je connais ce biologiste. Il est très dévoué pour ma fille. Il nous a trouvé des médicaments qui, sans la guérir, l'ont prolongée, d'après Ravalin. J'ai confiance.

Le docteur embarqua comme convenu, mais par mesure de prudence ne vint chez les Sangole qu'en pleine nuit. Il annonça qu'il allait poser deux cathéters, l'un à Césaire, l'autre à Décil. L'analyse était bonne.

— Parce que je ne peux chaque semaine prendre l'isatis sans attirer l'attention avec ma trousse et mon apparence. Je suis plus connu que vous ne le pensez, ne serait-ce que par mes détracteurs habituels. Avec les cathéters vous pratiquerez vous-même les transfusions, dit-il à Césaire. J'ai le matériel nécessaire et les instructions.

CHAPITRE 35

Évidemment, ce vieux 520 même rénové ne valait pas en confort le dirigeavion, mais depuis qu'il était attaché au Channel Drake, Lienty se sentait plus rassuré. L'hydravion patrouillait chaque jour de chaque côté du canal, sur des profondeurs variables. Côté Nord il surveillait la banquise jusqu'au cap Horn, alors qu'au Sud il n'effectuait que des missions rapides car la région était uniquement fréquentée par quelques tribus de Roux, indifférentes à ce qui se passait plus haut.

Mais depuis quelque temps les activités des Patagons orientaux, en dessous du Horn, inquiétaient Lienty qui voulait en avoir le cœur net. Il disposait de nombreuses photographies aériennes et savait que ces gens-là construisaient une quadruple voie ferrée. Ils en avaient le droit, personne n'ayant revendiqué cette partie de la banquise. Par esprit de conciliation, Lien Rag et lui avaient décidé de limiter leur zone à cinquante kilomètres de chaque rive. Donc, au Nord, restaient environ neuf cents kilomètres non revendiqués. Que les Patagons y installent le chemin de fer était acceptable, mais ils auraient au moins dû prévenir l'hémisphère Sud qu'ils prenaient possession de cette banquise, au-delà de leur propre frontière Sud.

Ils aperçurent, après deux heures de vol, la première profileuse qui préparait le remblai. Ce n'était pas une installation à la va-vite, mais un travail de fond qui sous-entendait une implantation de longue durée.

— Pour l'instant, dit Lienty au chef de bord Bayer, il n'y a pas cinquante kilomètres de remblai et la voie ferrée n'en a qu'une dizaine. Nous ne pouvons préjuger de leur intention.

Les moteurs excessivement bruyants de l'hydravion 520 faisaient lever les têtes et soudain Lienty sursauta, car de la niveleuse s'érigèrent quatre tubes groupés.

— Un lance-missiles, fit Bayer interloqué. Ils ne vont pas nous descendre, tout de même ?

Il ordonna au pilote de s'éloigner un peu, mais de continuer son vol circulaire autour de l'engin.

— C'est une niveleuse qui vient de la marine glacière de la Panaméricaine, dit Lienty. Elles sont toutes dotées de lance-missiles, mais c'est la première fois que je découvre une batterie sol-air. Jamais les

Aiguilleurs n'ont pensé que le danger viendrait du ciel, tant ils sont imbus de leur suprématie sur Terre.

La tourelle pivotait, les visait sans cesse. C'était un acte d'une hostilité telle que les Kerguelen ne pouvaient l'accepter. Il faudrait prévenir Liensun, c'est-à-dire Vorgine et exiger que des remontrances soient faites ou qu'une réplique soit envisagée.

Ils firent un crochet par le cap Horn, découvrirent une grosse concentration de matériel ferroviaire, mais peu de wagons et de motrices, juste quelques draisines, dont certaines d'origine militaire.

La banquise une fois de plus était interrompue à moins de dix kilomètres du Horn où une tempête sérieuse sévissait. Le 520 commença de tanguer sous la puissance des vents contraires qui soufflaient en tourbillonnant, si bien que la mer en dessous d'eux était énorme, blanche d'écume et que le sémaphore du Cap disparaissait dans les déferlantes. Jamais on ne pourrait réunir la Patagonie avec une banquise au Sud. Lien Rag parlait de viaduc, mais ses arches ne résisteraient pas plus. Le matériel avait été acheminé par cargo depuis la côte Atlantique, mais à l'heure actuelle il n'y avait plus de bateau visible, tous avaient fui le mauvais temps annoncé.

— Finalement, les équipes au travail pour installer ces quatre voies sont complètement coupées de leur pays. Je ne comprends pas l'obstination de Léonora Cabana.

Lienty donna l'ordre de retourner au Channel. Les vents s'affaiblirent et l'atterrissage eut lieu sans problèmes. Le 520 n'aurait pas résisté à des rafales de plus de quatre-vingts kilomètres à l'heure. Le même soir, Lienty prévint Lien Rag, toujours immobilisé dans la mer de Ross avec ces fameuses lanchas.

CHAPITRE 36

Murmore fut hospitalisée dans un état pathologique grave et très hypocritement le gouverneur exprima son inquiétude sur la santé de la malade. Elle souffrait du cœur et devrait être opérée, mais seulement si son organisme reprenait quelque vitalité.

Allanabad, son compagnon, vint se lamenter auprès d'Ann Suba à son habitude. Elle restait toujours surprise et même agacée de voir combien cet homme était attaché à cette monstruosité humaine qu'était Murmore. Énorme, éléphanterque, méchante, elle bénéficiait tout de même de l'affection attentive de cet homme gentil. Ann Suba était incapable de comprendre un tel sentiment.

— Si elle meurt, disait Allanabad, je ne lui survivrai pas et si je meurs à mon tour nos parts reviendront au gouverneur Haragan Kan et son suppôt, Eliaban, en sera le principal bénéficiaire. J'ai réuni contre lui tout un dossier, mais je crains que le gouverneur ne veuille en entendre parler. Il touche suffisamment de royalties pour laisser faire son représentant. Si Murmore n'était pas dans un état aussi critique, j'aurais pris le train pour Talmyr afin de rencontrer le président Tharbin et s'il ne m'avait pas reçu, me serais adressé aux médias. Justement, il y a un journal très critique envers les Bonzes. Je ne comprends pas pourquoi il est encore libre de publier ses attaques.

Ann Suba avait reçu la visite d'envoyés de Tcherskie. Pavakov l'invitait à lui rendre visite. Il estimait que son sous-sol contenait éventuellement des réserves de pétrole et souhaitait que la grande scientifique vienne contrôler les recherches entreprises.

— S'il s'agit d'importantes quantités, nous serions honorés que vous veniez construire chez nous une ou plusieurs raffineries, lui avaient dit ces envoyés. Notre Compagnie est tout de même plus avancée à tous les points de vue que cette misérable province. Kolyma, notre capitale, est une station superbe d'une grande modernité. On y trouve toutes les satisfactions intellectuelles, gastronomiques, sportives. On peut y fréquenter des gens vraiment cultivés. Venez donc nous voir, vous ne le regretterez pas.

Quand ils furent partis, elle étudia les itinéraires, mais ceux-ci l'amenaient obligatoirement à passer par Talmyr, la capitale, et elle n'envisageait pas de se jeter dans la gueule du loup. Elle s'étonnait parfois que Tharbin n'ait jamais su qu'elle se trouvait dans une de ses provinces à diriger une raffinerie. Cela la

vexait quelque peu, mais la tranquillisait aussi.

Elle avait compris que si Murmose mourait, Allanabad ne lui survivrait pas et que dès lors elle serait face à cet Eliaban qu'elle méprisait.

CHAPITRE 37

Le complot fut organisé avec de grandes précautions par Roggery Roggery et son équipe, Harold et Louria. Personne ne fut mis dans la confidence et la mise en place demanda une petite semaine. La directrice du NPST commença par étudier les consommations électriques de ce district, et en conclut qu'entre deux heures et trois heures de la nuit, les besoins domestiques, industriels et ferroviaires étaient réduits de soixante-quinze pour cent. Elle se déplaça en personne jusqu'à la centrale nucléaire de Melville pour rencontrer le manager. Il parut enchanté qu'une femme aussi jolie et aussi célèbre prenne la peine de venir jusqu'à lui. Elle accepta de visiter l'usine, apprit que le refroidissement ne posait guère de problèmes avec un air environnant ne montant jamais au-dessus des moins trente-cinq degrés. Mais en cas de besoin, la centrale pouvait également utiliser un courant sous-banquisien, arrivant de la mer de Lincoln par le détroit Kennedy.

— Dans cinq jours, déclara-t-elle ensuite, j'aurai besoin, entre deux et trois heures du matin, de cinquante pour cent de votre production, disons donc de mille mégawatts. Pour une durée de dix à vingt minutes.

Le manager, un homme au teint mat, resta impassible, la regardant tranquillement.

— Il s'agit d'utiliser le laser pour un essai confidentiel.

— Sans prévenir le service scientifique de la Présidence et son département du nucléaire ?

— Exactement.

— Qu'ai-je à y gagner ? Si l'affaire est révélée je serai sinon destitué, mais rétrogradé et envoyé dans une petite centrale où les incidents se multiplient tout au long de l'année.

— Bien, que me proposez-vous ?

— Vous ne le devinez pas ?

— Quand, tout de suite ?

— Le lendemain de votre essai. Si je suis destitué ce sera une merveilleuse consolation, si je reste en place ce sera ma légitime récompense.

— Marché conclu, fit-elle, sans émotion apparente.

En venant-là plutôt que de téléphoner, elle savait ce qui allait s'ensuivre. Déjà cet homme lui avait laissé entendre qu'il la trouvait très désirable, et lorsque le grave incident s'était produit naguère, il lui avait carrément dit qu'ils auraient pu l'éviter si elle avait daigné venir le voir.

— Rien ne vous obligera à tenir parole, lui dit-il quand ils se séparèrent.

— Je la tiens toujours.

Une fois dans sa draisine, elle le regarda debout dans le sas protecteur de la centrale, se dit qu'il aurait pu être plus détestable. En fait il n'était pas mal, mais seule la perspective de tromper Harold la gênait.

Il fallut ensuite vider la coupole d'observation de tous ces acharnés du travail qui y traînaient à n'importe quelle heure. Parfois pour rien, pour discuter en buvant du café ou de l'alcool, en mâchouillant des sandwiches du distributeur. Elle décida d'une désinfection générale de cet endroit et sa fermeture durant quarante-huit heures. Elle s'arrangea pour que l'accès soit possible en fin de ces deux jours complets, à cause des gaz d'asepsie qui auraient pu les incommoder.

L'idée de cet essai leur était venue sans la moindre préméditation. Depuis quelque temps, l'équipe de Roggerly et des deux astrophysiciens obtenaient des résultats probants sur de plus grandes distances, et un jour ils avaient décidé d'effectuer une opération sur plusieurs kilomètres.

Harold et Louria avaient prétexté une balade en traîneau à chiens pour s'éloigner vers l'Est, jusqu'à un point soigneusement fixé à l'avance. Une fois sur place, ils sortirent de leur sac un panneau de visée doté d'un minuscule émetteur dont Roggerly détenait la fréquence.

L'expérience se déroula à midi pile et le couple s'éloigna avec les chiens durant une dizaine de minutes. Ils se trouvaient donc à un kilomètre lorsqu'une flamme très brève s'éleva au-dessus de la banquise. Lorsqu'ils rejoignirent l'endroit, le panneau avait entièrement brûlé. Ils enterrèrent les restes dans la glace, firent deux heures de promenade avant de retourner à NPST, pour éviter d'intriguer avec un retour trop rapide. Roggerly et ses amis les attendaient dans la fébrilité, mais ils avaient décidé d'un commun accord de ne pas échanger de communications radio, trop faciles à intercepter.

— Parfait, avait déclaré Louria, à midi pile et sans bavures, vous avez frappé juste.

Ils s'éteignirent tous et burent un verre. C'est alors qu'Harold estima qu'il n'y avait aucune raison pour que l'essai en reste là, à moins de progresser de

kilomètre en kilomètre, avec chaque fois des explications à n'en plus finir pour le personnel du train-observatoire.

— On ne poursuivra pas nos balades en traîneau. C'est romantique, mais un jour nous devons embarquer dans une draisine pour aller disposer le panneau à cent kilomètres d'ici. Alors pourquoi ne pas tenter, sans plus attendre, de faire ricocher le rayon laser sur Altaï, pour que l'émission radio le renvoie sur les plaques de glace ? Du moins espérons que c'est ainsi que ça se passera.

— Nous n'essayons pas d'avoir plus de renseignements sur l'objectif, ne serait-ce qu'une image virtuelle ? fit Louria, quelque peu prise au dépourvu. Nous opérerions à l'aveuglette ?

— Nous en aurions pour des mois, lui fit remarquer Harold. Et ici tout le monde va se demander ce que nous trafiquons avec le télescope, qui pendant des nuits et des nuits n'enregistrera que des images sans le moindre intérêt, puisque nous tâtonnerons.

— On essaye donc ! demanda Roggery, approuvé par ses collaborateurs.

— Nous avons besoin de mille mégawatts durant au moins un quart d'heure, peut-être plus et la centrale de Melville peut nous les accorder. Je dois étudier la consommation aux différentes heures avant de contacter le manager.

C'est alors qu'elle décida d'aller le trouver et de négocier cet étrange contrat auprès du directeur. Elle était certaine qu'il était prêt à se griller auprès de ses supérieurs pour une heure avec elle. Une heure, pensait-elle au début et pas plus, mais l'équivoque de la situation la troublait plus qu'elle ne l'avait prévu.

Donc, le fameux soir, vers une heure du matin, ils se glissèrent l'un après l'autre dans la rotonde de l'observatoire. L'air empestait encore un peu les produits de décontamination, mais c'était supportable, sauf pour un technicien de Roggery qui se mit à tousser et éternuer, et dut renoncer.

Dans le silence, Harold annonça qu'il avait quelque chose à dire qui nécessitait leur approbation.

— J'ai d'abord réfléchi puis j'ai travaillé sur le sujet, chuchota-t-il, lorsqu'ils se rassemblèrent pour l'écouter. Je vais me servir du radiotélescope. Nous sommes assez nombreux pour que je puisse le faire. Je suis certain, disons à soixante pour cent, d'intercepter des signes flagrants que nous avons atteint un objectif. Lequel ? Je l'ignore, mais si les images sont celles d'arcs-en-ciel par exemple, nous pourrions estimer sans risque d'erreur que des blocs

de glace ont été sublimés en hydrogène et oxygène. Sous l'effet d'une violente chaleur qui ne pourra venir que de notre rayon laser.

Louria, qui n'avait pas eu le temps de prendre en compte tous les à-côtés et les détails de l'opération, fut enchantée de ce que disait Harold. Il était ainsi, découvrait en marge des expériences des possibilités que les autres laissaient échapper.

Ils furent en place bien avant les deux heures du matin, mais attendirent encore un quart d'heure avant de lancer le rayon laser dans l'espace. Ils étaient presque terrorisés par leur audace.

Ils savaient tous que ce trait de feu partant du pôle vers le ciel, invisible sous les nuages et sous les couches obscures spatiales, serait vu par des milliers de témoins et que dans les minutes suivantes il y aurait des appels à la police locale, laquelle en référerait à ses supérieurs. Finalement, Louria estimait que la Présidence serait mise au fait dans la demi-heure suivant l'apparition. C'est-à-dire juste au moment où leur folle expérience serait terminée, concluante ou pas. Lorsque le téléphone sonnerait dans sa cabine, elle avait pris soin de transférer les appels de son bureau à son domicile, elle pourrait simuler la femme réveillée en sursaut et qui ignore tout de ce phénomène extérieur. Elle pourrait jouer successivement la surprise puis la sceptique, affirmant que les gens ont eu des hallucinations. Pour terminer par un : « Je vais tout de même aller voir si une erreur ne s'est pas produite chez nous. Il y a toujours des chercheurs qui travaillent la nuit dans l'observatoire. »

Voilà, c'était en route et selon les dernières informations faites sur l'utilisation de cette fréquence par les e-gènes d'Altaï, le rayon laser devrait en principe ricocher pour s'en aller fouiller l'espace. Combien de probabilités pour qu'il frappe une des immenses plaques de glace qui telles des miroirs renvoyaient la lumière et la chaleur solaires au bout de l'univers ? Louria fut alors certaine que ce serait un échec total, et que non seulement elle devrait fournir des explications plus précises sur le rayon laser certainement photographié, et même visible à plus de mille kilomètres à la ronde, mais le manager de la centrale de Melville devrait rendre des comptes sur la perte de mille mégakilowatts durant une vingtaine de minutes. Certains trains-usines seraient stoppés en pleine solitude, des convois également, et comme toujours les insomniaques, les infirmières d'hôpitaux, pousseraient les hauts cris. Ces établissements disposaient de générateurs de secours, pourtant. Le manager recevrait son lot de consolation, bien sûr, mais ils ne seraient les uns et les autres que peu enthousiastes. Une étreinte banale, rapide et au revoir, désolés des conséquences.

— Et si cette émission secrète d'Altaï n'était pas destinée à maintenir les

plaques de glace dans un certain plan, ni à empêcher les poussières lunaires de floculer sous l'attrait d'un élément magnétique ?

— Nous avons obtenu neuf preuves sur dix essais, il ne pouvait s'agir que de ces plaques, répondit Roggery.

— Autre chose, nous ne sommes pas sûrs que cette émission soit constante vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Nous avons passé des nuits à l'enregistrer. Nous ne voulions pas nous fier entièrement aux appareils et nous restions de garde. Je peux vous assurer que l'émission est bien constante.

Et puis il fallut décider de tout arrêter. Elle avait promis qu'elle ne dépasserait pas les vingt minutes d'émission pour le laser. De toute façon, ce rayon lumineux bien identifiable n'avait que trop perturbé la région. Elle croyait entendre des sonneries dans tout le train, oubliant qu'elle avait pris ses précautions pour qu'à partir d'une heure du matin toutes les communications, par radio ou par fibres, soient détournées vers son bureau. À partir de deux heures trente, ces communications seraient basculées sur le récepteur multiple de sa cabine. Elle devrait donc galoper pour rejoindre celle-ci et jouer la comédie du réveil brutal.

— C'est fini ! décida-t-elle d'une voix bizarre, enrouée.

Seul Harold persista encore dans sa nacelle à ausculter le ciel. Elle pensa que s'il ne descendait pas les rejoindre, c'était qu'il n'avait enregistré aucune réaction spéciale et n'osait venir le lui dire.

— Je serai dans ma cabine. Rendez-vous dans une bonne demi-heure pour faire le point. Il y a des leçons à tirer, même d'un échec et nous devons nous mettre au travail sans tarder. Expliquer demain nos activités nocturnes.

Elle n'eut que le temps de décrocher, mais ce n'était que le manager de la centrale de Melville.

— Merci pour avoir tenu parole et libéré ma centrale comme promis.

— Je vous ai déjà dit, fit-elle agacée, que je tiens toujours parole.

— J'en suis très impressionné, dit-il en coupant la communication.

Ensuite elle n'eut guère de temps, car elle fut appelée par la police de la province Nord au sujet du rayon laser.

— Nous avons reçu des images par e-mail, il n'y a aucun doute, elles proviennent de chez vous.

— Simple erreur de manipulation.

— Je dois faire un rapport à la Présidence.

— Mais c'est tout à fait normal.

D'autres appels, même de Claudion Hyponias à 87°7. Ses appareils avaient enregistré l'émission laser et ses collaborateurs l'avaient réveillé.

— Rien de particulier, dit-elle. Une erreur de manipulation.

— Durant vingt minutes, ironisa-t-il, à qui penses-tu faire avaler ça ?

— Le système s'est bloqué.

— Mon œil oui, cria-t-il furieux.

Roggery et les siens étaient là, lorsque enfin la Présidence appela, et ce n'était autre que Bourguine qui expliqua qu'il était de permanence cette nuit-là, et qu'on l'avait averti de deux choses. D'une dépense inattendue en électricité par la centrale de Melville, et qu'un rayon laser avait persisté à effrayer les populations nordiques durant une heure.

— Vingt minutes, répliqua-t-elle. Une erreur de manipulation, un incident de fonctionnement que nous avons réussi à réparer.

— Vous n'avez droit qu'à de courtes émissions d'une minute et pas plus de quatre par nuit. Au-delà vous devez informer la Présidence, le département nucléaire et la direction de l'énergie électrique.

— Je ne peux prévoir qu'une simple minute va se prolonger vingt fois. Désolée, je vous ferai un rapport circonstancié.

Elle poussa un ouf de soulagement. Elle préférait finalement avoir eu affaire à Bourguine qu'à Esquaille. Bourguine était un être détestable, anarchiste felleux, obsédé sexuel, mais c'était un excellent astrophysicien, et lui était capable d'admettre une erreur et un incident de fonctionnement. Pas l'imbécile de professeur Esquaille.

— Voilà les seules réactions.

Harold entra, l'air bizarre, et elle faillit lui crier de cracher le morceau sans attendre, c'est-à-dire qu'il n'avait rien remarqué de spécial dans l'espace.

— Le spectrographe accouplé au radiotélescope n'a jamais donné des signes de dérangement ? Bon, alors je crois que je vais lui accorder ma confiance, car il a repéré d'énormes formations d'oxygène et d'hydrogène dans une partie du ciel que nous ne pourrions regarder avec un télescope

classique. Je me suis attardé pour en avoir le cœur net.

— Ce pourrait être un hasard, commença Louriya, mais les yeux brillants de Roggerly et de son équipe la convainquirent.

— Nous aurions fait mouche ?

— Il paraîtrait, fit le manager radio.

— Mais nous devons attendre les premiers bulletins météo de demain matin, peut-être pas ceux de l'aube, mais ceux qui tombent vers dix heures, fit-elle en retenant son souffle. Nous pourrions avoir confirmation d'ici... sept heures d'attente.

CHAPITRE 38

Elle avait jeté sa robe de nonne au visage de sœur Philippine et avait quitté cette station radio. Le sas de la Locomotive l'impressionna par ses dimensions, mais toutes celles de ce monstre de métal étaient vertigineuses. Depuis l'étage de la station elle l'avait vu venir de loin, n'en croyant pas ses yeux. Kurty l'attendait à la sortie du sas, côté intérieur, et sans grand enthousiasme, lui sembla-t-il, mais l'un et l'autre savaient se montrer pleins de pudeur. Elle comprit qu'une fois à l'intérieur de cette étrange machine, elle serait épiée par tout un système secret. D'où la froideur de Kurty.

— Que désires-tu le plus tout de suite ? L'ordinateur pilote et nous pouvons boire quelque chose, à moins que tu n'aies faim. Nous pouvons aussi visiter, pas dans le détail, ce serait trop long.

— Je désire voir ton père, dit-elle avec un sourire grave.

Il tressaillit et son visage se fit revêche.

— Ce n'est pas nécessaire, si c'est pour montrer ta politesse.

— Je désire le voir, c'est tout.

L'ancien pirate reposait dans une chambre de la Loco, dans un cercueil de verre. Il était différent de Kurty, d'une apparence pleine de puissance corporelle d'athlète et même de morgue. Kurty lui avait raconté que sa mère était une fille éthérée appartenant à une peuplade d'êtres aériens, légers. Il tenait plus d'elle que de son géniteur.

— Il est momifié et le cercueil est juste là pour le protéger de certaines attaques inattendues. L'air peut se vicier, devenir radioactif. Il n'y a jamais eu d'incident, mais sait-on jamais.

— Pourquoi lui laisser les yeux ouverts, lui refusant le repos ?

— L'ordinateur de bord n'a pas osé le priver du spectacle habituel. Mon père était comme l'amant de cette machine et lui garder les yeux ouverts, c'était comme s'il n'avait jamais cessé de vivre. D'autre part, mon père ne cillait que rarement, une de ses caractéristiques que Mylord a voulu respecter.

— Mylord ? s'étonna-t-elle. Tu as bien dit monseigneur ?

— Viens, sortons de cet endroit.

Dans la cursive, il lui expliqua que par dérision, il appelait ainsi l'émanation vocale de l'ordinateur.

— En fait, il n'est que le grand communicateur et il en abuse. En ce moment c'est une partie de l'ordinateur qui pilote et lui se contente d'expliquer ce qui se passe. On peut commuter un des baffles qu'on trouve partout.

— Où allons-nous ?

— Sur le réseau du golfe du Bengale et atteindre celui de ces montagnes, et le golfe du Tonkin, pour savoir si des baleines y sont enfermées dans un vivier gigantesque. Des solinas.

— Tu crois que les Hommes-Jonas pourraient intervenir ?

— Leur seule apparition date déjà. Tu te souviens qu'ils ont accepté de transporter ta mère, Jael, des Kerguelen dans le Nord. Ils ont ensuite disparu. Les solinas sont leurs amies et lorsqu'ils ont besoin de l'une d'elles pour leurs enfants ou si l'une vient de mourir, ils n'ont que le choix. Ils ne supporteront pas qu'elles soient prisonnières des Kalami.

Il lui fit visiter la cuisine, la salle à manger d'apparat, les salons et puis les chambres, lui demandant de choisir la sienne.

— Mais, fit-elle interloquée, pourquoi pas la même ? Tu ne m'acceptes plus dans ta couchette ?

Il paraissait bizarre après cette longue séparation, et elle se demandait s'il s'agissait d'un sentiment délicat ou d'une tiédeur dans son attachement pour elle.

— Ici, ce sont des lits comme jadis, ainsi le voulait mon père. Il luttait, avec ce genre de détail, contre la société ferroviaire.

— En vivant dans une locomotive qui pour aussi gigantesque, perfectionnée et confortable qu'elle fût, n'était qu'une motrice comme toutes celles qui roulaient dans le monde.

— Non, il s'agissait d'un défi, il utilisait les propres armes des Aiguilleurs pour les combattre.

D'après Lien Rag, au début de sa carrière de pirate, Kurts ne combattait pas vraiment cette société inique mais rançonnait les puissants actionnaires. On lui faisait une légende quelque peu embellie.

— Viens voir le poste de pilotage, il est fantastique.

CHAPITRE 39

Non seulement une patrouille de la III^e Flotte atteignit le golfe étroit de Californie, mais l'équipage de cette unité rapporta un si étrange récit que l'amiral Kinnjone décida illico d'en avoir le cœur net. Et après quarante-huit heures de repos accordées à ces éclaireurs, il repartit avec eux dans l'inconfort exigü de ce bâtiment. Il refusa les privilèges de son grade suprême, coucha avec les officiers entassés dans un local étouffant.

Le patrouilleur avait établi une voie unique en résine, et du haut d'une éminence à laquelle il accéda à bout de souffle et où il s'immobilisa, Kinnjone découvrit cette échancrure en partie libre de glace. Il y avait la mer qui pénétrait dans ce golfe, et surtout deux petits bateaux à l'ancre et une installation provisoire sur la banquise terrestre, l'inlandsis autrement dit.

— Ils sont une dizaine, lui répéta le commandant de bord, lieutenant de vaisseau. Ces bateaux sont des sortes de chaloupes robustes pontées. La dernière fois nous avons pu apercevoir un individu. Un habitant du Sud, avec son teint assez sombre.

Kinnjone, les yeux rivés à l'oculaire, restait silencieux, soucieux, réfléchissant à ce qu'il allait pouvoir faire. Il était facile de redescendre vers le golfe en créant sa voie, mais il voulait en savoir plus sur ces inconnus, soupçonnant un mystère inquiétant.

— Amiral, ne trouvez-vous pas que la luminosité est meilleure que d'ordinaire ?

— Nous sommes au Sud, mon vieux, à cent kilomètres de la frontière temporelle du 38^e.

Mais le lieutenant avait tout de même raison. Cette clarté était assez insolite, et on lui signala qu'à l'extérieur la température n'était que de moins vingt-six degrés.

— L'autre jour, raconta le quartier-maître chargé de la météo, nous étions à la même place et il faisait presque moins trente-huit, et le jour était très sombre, un véritable crépuscule. Il y a eu à cette latitude une vague de froid terrible. Or il semble que le temps se radoucisse.

— Mais les lanchas étaient déjà là, fit l'amiral.

Voyant leur étonnement, il expliqua que c'était ainsi que sur le rivage du Pacifique Sud on appelait ces chaloupes.

— Oui, elles y étaient, fit le lieutenant, mais elles avaient dû casser la banquise pour approcher du rivage. Cette fois la mer est plus dégagée.

— Ce n'est pas une véritable banquise, se permit de déclarer le quartier-maître précédent. C'est de la glace qui tombe de l'inlandsis et flotte sur la mer. L'océan Pacifique n'a pas encore été pris par les banquises et si nous allions sur son versant, vous pourriez le constater. C'est ainsi que ces lanchas ont pu remonter aussi loin.

Ce sont peut-être des pêcheurs en quête d'un bon endroit poissonneux.

— Ou les éclaireurs de gens pleins de mauvaises intentions, trancha l'amiral.

Chacun connaissait les obsessions de Kinnjone et se serait gardé de le contredire. Mais la plupart des marins ne pensaient pas que les Aiguilleurs du Sud tenteraient quelques actes hostiles envers ceux du Nord. Tous ou presque pensaient qu'ils essaieraient prochainement de rejoindre les leurs pour fêter ensemble ces retrouvailles. Ils trouvaient que le vieil amiral avait un peu trop d'ardeur guerrière. Ils ignoraient tous ce qui s'était passé dans l'Antarctique, quand Opérasque voulait s'en emparer et que Lascasas, le Grand Maître de l'Altiplano, avait annoncé qu'il allait le rejoindre après avoir vaincu la Patagonie.

— Nous allons redescendre un peu pour rester invisibles, annonça l'amiral, et nous préparerons notre reconnaissance nocturne. Je vous accompagnerai, les petits gars, et nous irons voir à quoi ressemblent vos pêcheurs. Nous aurons certainement quelques surprises.

En même temps il trouvait que cette clarté extérieure devenait trop forte pour ses yeux et qu'il faisait trop chaud dans le patrouilleur.

CHAPITRE 40

Le président Tharbin aurait souhaité qu'elle revienne pour quelque temps à Talmyr, mais la jeune femme n'en avait guère envie. Elle lui proposa plusieurs solutions pour s'emparer du sphale, insistant sur les caractéristiques de Zixiss.

— Il doit impérativement se brancher sur une prise de courant électrique. C'est sa nourriture, il y puise son énergie vitale sinon il dépérit et peut mourir. Il dispose d'un générateur manuel mais de capacité réduite, qui l'oblige à l'utiliser plusieurs fois dans une journée. S'il trouve un endroit où se brancher, il se gavera pour vingt-quatre heures. J'ignore la quantité de watts qu'il peut ainsi absorber, mais toute consommation anormale d'électricité peut vous renseigner. Je pense que Zixiss, avec la logique qui lui est propre, reviendra régulièrement s'approvisionner au même endroit.

Tharbin accepta de suivre ses conseils et ne lui demanda plus de revenir auprès de lui.

Lorsqu'elle sortit du service radio, Alexis Crosk faisait semblant d'être occupé dans le coin, et il l'arrêta pour lui demander si c'était bien au président qu'elle venait de parler.

— Bien sûr, fit-elle.

Visiblement, il attendait d'autres explications mais elle s'éloigna. L'ambassadrice la fit appeler dans son compartiment de travail.

— On me dit que vous avez eu un entretien avec le président ? fit-elle, soupçonneuse.

Ses dispositions à l'égard de Movane avaient brutalement changé. Plus de sourires chaleureux, plus de regards langoureux. Movane comprit qu'elle devenait suspecte de remplir un rôle d'informatrice directe du président, et Josela Hern devait craindre que sa réputation de chasserresse dévergondée ne soit en cause. La prenait-elle pour un appât chargé de la faire tomber sous le charme et de la piéger ? Sans tellement la prévenir, on lui envoyait une jolie fille très désirable, et celle-ci avait des relations assez intimes avec le président. Ce dernier était lui-même très porté sur le sexe et de nombreuses histoires salaces couraient sur son compte. Movane était-elle l'une de ses maîtresses ?

Dès lors, l'atmosphère du train-ambassade se figea tout autour de la personne de Movane. Elle fut en quelque sorte tenue à l'écart, mais avec cependant des nuances. On ne voulait pas qu'elle se sente menacée et n'exerce des représailles. Quelqu'un qui pouvait communiquer avec le président en utilisant le système codé était à ménager, mais il n'était pas question de s'abandonner à des confidences. Le secrétaire Alexis Crosk avait mis ses confrères des deux sexes en garde contre la nouvelle venue. Il aurait souhaité en débarrasser son service, mais personne ne voulait entendre parler de la récupérer.

— Même Son Excellence se méfie d'elle, chuchotait-on, c'est assez dire qu'elle est dangereuse.

Movane ruminait sa hargne contre Tharbin qui l'avait mise dans une situation difficile en l'appelant, mais elle avait compris qu'il était plus que préoccupé par la présence du sphale dans sa capitale.

Tout naturellement, elle en arrivait à cette question qui restait sans réponse. Pourquoi l'avait-il enlevée, si ce n'était pour se venger d'elle ou la contraindre à accepter de coucher avec lui ? À plusieurs reprises, il lui avait demandé de recommencer sur lui les fameuses expériences qui l'avaient conduit à trahir le secret de la navette spatiale. Il doutait encore qu'elle possédât un tel pouvoir. Avec une extrême délicatesse, elle lui avait laissé entrevoir certaines images qu'il connaissait trop bien et qu'il redoutait. Il avait été convaincu, mais ce désir d'en savoir plus sur son don n'était pas la véritable raison de son rapt. Lorsqu'il avait décidé de l'envoyer auprès de l'ambassade de Salt Lake Station, il lui avait dit simplement qu'elle devrait tout faire pour retrouver ses parents et même si possible d'autres Aliens. Pensait-il que parmi eux se trouverait un individu, ou plusieurs, capables de piloter la navette ? Mais pourquoi aurait-il souhaité que ce véhicule spatial prenne son essor et retourne dans Flatty ? Voulait-il être du voyage ? Qu'espérait-il trouver dans ce satellite en partie voué à l'agriculture, sans spécificité extraordinaire ? Movane, de son séjour dans les installations proches du Gouffre aux Garous, avait obtenu sur ce deuxième Bulb quelques renseignements négatifs.

Les habitants étaient rudes, peu attirés par les sciences ou les plaisirs de l'esprit, enchaînés à des superstitions religieuses. Ils vivaient comme certaines communautés qui existaient encore dans le Nord, des Quakers, des Anabaptistes, des Mennonites.

La raison pour laquelle les Aliens venus sur la Terre avaient fui Flatty n'était peut-être pas crédible. En majorité, ils disaient être venus chercher un remède pour pallier cette fatalité génétique qui les faisait mourir avant d'atteindre les quarante ans. Mais n'avaient-ils pas fui la lourde contrainte que

ce monde rural faisait peser sur les intellectuels, sur ceux qui cultivaient des aspirations artistiques, scientifiques, intellectuelles en un seul mot ?

Si elle prenait le cas de ses parents, par exemple, jamais ils n'avaient parlé de cette leucémie particulière qui pouvait les frapper et pourtant ils approchaient de l'âge fatidique. Lou et Gina s'intéressaient à une foule de choses, et jamais n'avaient paru éprouver le désir de se livrer ne serait-ce qu'à des travaux de jardinage ou à des activités du même type.

Deux jours plus tard, Bourguine lui fit savoir, par courrier livré par porteur spécial, qu'il l'attendait à son adresse pour lui communiquer une information de grande importance.

L'insistance de ce coursier pour remettre le pli à cette Movane Marqua, devint évidemment la nouvelle du jour. On la commenta, on l'étudia en émettant les hypothèses les plus farfelues. Josela Hern en fut informée par Alexis Crosk, avant que la rumeur n'atteigne son compartiment de travail.

— Lorsque l'un de nous reçoit ce genre de message il doit en référer immédiatement à son supérieur, et celui-ci se hâte de vous en informer, Excellence. Or il y a bientôt une heure que Movane Marqua a reçu un pli d'un coursier spécial et elle n'a pas réagi dans le bon sens.

L'ambassadrice le remercia et ne fit aucun commentaire. Elle décida de ne pas réagir, mais contrairement à ce qu'elle présumait, la jeune femme vint la trouver et lui dit que le professeur Bourguine, avec lequel elle s'était entretenue lors de sa visite au service scientifique de la Présidence panaméricaine, désirait la rencontrer pour lui expliquer une théorie.

— Si Votre Excellence me demande de m'abstenir, je n'irai pas.

— Décidément, vous avez tapé dans l'œil de ces grands pontifes scientifiques, remarqua Josela Hern, encore surprise de cette franchise.

Elle se sentait soulagée et commençait à craindre qu'une cabale n'ait été organisée par ce petit imbécile d'Alexis Crosk, autour de la jeune femme, et cela à cause d'un entretien qu'elle avait eu avec Tharbin. Si Tharbin avait profité des faveurs de cette fille, il n'y avait pas de quoi en faire un drame, et s'il avait voulu lui parler c'était certainement pour une conversation à connotation sexuelle. Dans son esprit de femme très sollicitée par les satisfactions érotiques, il n'y avait là rien de condamnable.

— J'ai entendu parler de ce Bourguine, mais je ne le connais pas. Ne pensez-vous pas qu'il ait en tête d'autres intentions que celles de vous entretenir de science spatiale ?

— C'est possible, répondit Movane, mais je saurai lui faire comprendre

que ce n'est pas le but de ma visite.

Josela Hern la regarda en plissant ses paupières et en souriant bizarrement.

— Peut-être qu'une certaine indulgence favoriserait notre politique scientifique. Nous essayons d'attirer chez nous des savants qui se sentent exclus dans cette Compagnie. Il y a quelques grands personnages qui occupent les meilleures fonctions et les autres n'ont que des os à se mettre sous la dent. Ce Bourguine est forcé de vivre dans l'ombre du professeur Esquaille qui a pris une grande importance dans la sphère présidentielle. Les approches de ce Bourguine ne seraient-elles que des appels du pied discrets ?

— Vous me conseillez la complaisance ?

— J'ai dit l'indulgence, rectifia Josela Hern.

— C'est-à-dire quelques attouchements de collégien coincé, la défia Movane, soudain exaspérée par cette femme.

Que croyait-elle, qu'elle était toujours prête à se jeter sur un bonhomme ou une bonne femme pour les violer ?

Comprenant qu'elle était allée trop loin, l'ambassadrice se raidit et son visage se ferma.

— Il s'agissait de plaisanteries. Mais je ne savais pas que vous aimiez les sciences au point d'aller au domicile d'un vilain bonhomme. On raconte tellement de choses sur lui, on chuchote même qu'il s'était mis à la disposition de ces Aliens que l'on est en train de chasser.

Non seulement c'était une flèche cruelle, mais en plus cette allusion au passé de Bourguine la concernait peut-être directement. Il n'y avait que Tharbin pour savoir qu'elle-même venait de Flatty, du moins ses ancêtres. L'ambassadrice disposait-elle d'informations précises ? Depuis son arrivée dans ce milieu très étrange, très « panier aux crabes », Movane avait fini par comprendre que l'ambassade abritait un service de renseignements très actif et très secret. Jusqu'ici elle n'avait pas réussi à situer ses agents parmi le personnel. Tout ce qu'elle avait remarqué, c'était que chacun se méfiait de tous les autres, mais ne manquait pas une occasion de diffuser les ragots.

Comme il l'avait annoncé, Bourguine vivait le long d'un quai résidentiel, au dernier étage d'un wagon panoramique à la dernière mode. Il lui ouvrit la porte. Elle avait redouté qu'il ne fût déjà en robe de chambre ou en quelque tenue facile à ôter, mais il portait une combinaison de ville.

— Vous avez remarqué ? lui dit-il en guise de bienvenue. La luminosité est différente brusquement. À cette heure-ci, elle n'a jamais été aussi vive.

C'était donc l'explication de ce sentiment d'étrangeté qui s'était emparé d'elle, alors qu'elle marchait dans la station. La distance jusque chez ce professeur n'étant pas très longue, elle avait choisi de venir à pied.

— J'ai essayé d'avoir la météo, mais ce n'est pas encore l'heure. Il me semble qu'il y a une modification du temps, cependant je ne veux pas trop m'avancer. Si c'est le cas, je ne vais pas tarder à avoir le professeur Esquaille au bout du fil. Il sera furieux si par hasard on annonçait quelque amélioration substantielle.

— Seraient-ce les Aliens d'Altaï qui auraient décidé par mesure de prudence de cesser leur sabotage ? fit-elle avec ironie.

Il lui adressa un regard aigu.

— Vous me reprochez d'avoir souscrit à cette théorie ridicule ? Mais que voulez-vous, j'ai préféré cela à la prison. Je jouis de gros avantages et je suis libre. Mais pour en revenir à l'objet de notre rencontre, je crois pouvoir vous dire que vos parents sont en vie et vous indiquer où et comment les retrouver.

— Vous croyez pouvoir me le dire, oui ou non ?

— Eh bien tout dépend si vous honorez ou non votre contrat. Je ne vous ai jamais caché combien je vous appréciais.

— Avec vos pelotages dans la nacelle du radiotélescope ? C'était si étroit que je ne pouvais guère me défendre. Et mes camarades croyaient que non seulement je me laissais faire, mais que je me montrais même très active.

— Voilà qui me réjouit, car j'ignorais cette rumeur.

— Pour moi elle était déplaisante.

Il se renfrogna.

— Je me fous de votre opinion, vous remplissez votre contrat, oui ou non ?

— De quelle façon, celle suggérée l'autre jour, lorsque nous en avons discuté dans ce bar proche de la Présidence ?

Il ne se méfiait nullement, uniquement obsédé par son acceptation.

— Si j'en crois ce que j'ai appris, de la même façon que vous avez rendu le président Tharbin si heureux qu'à un certain moment il vous a logée chez lui et vous a imposée à sa femme. Il faut croire que vous le transportiez aux anges.

— C'est bien ce que j'avais cru comprendre, fit-elle tranquillement. Mais

n'attendez rien de moi avant que vous-même n'ayez tenu parole.

Il sortit une fiche de sa combi, la lui tendit. Elle l'enferma dans une poche après l'avoir lue.

— Eh bien, voici comment je me comportais avec le président Tharbin.

CHAPITRE 41

Chaque semaine, Césaire, suivant strictement les instructions du docteur Ravalin, s'allongeait sur la couchette voisine de celle de la petite Décil, et la transfusion activée par une pompe commençait. Au début, il donnait près d'un litre de son sang, mais le docteur avait exigé que par la suite il réduise ses dons à un demi-litre. Effectivement, il avait constaté qu'il était fatigué et que huit jours suffisaient à peine à le remettre en forme.

La transfusion en soi n'offrait aucune difficulté, mais c'était sa présence dans ce train Isatis qui inquiétait Pat Sangole et finissait par le préoccuper lui-même. Il décida donc de ne pas rester à bord, et chaque lendemain de transfusion il descendait dans une station toujours différente et logeait dans un traintel. Il devait passer ses journées à l'extérieur pour effectuer un travail de délégué auprès des entreprises fixes, disait-il.

Les patrons de ces traintels étaient tous des indicateurs de police et il devait se surveiller dans ses allées et venues, et dans ses paroles. Ne pas répondre aux questions insidieuses, c'était se rendre suspect, mais lorsque les interrogations devenaient trop précises il lui fallait biaiser. Quand il y avait un bar dans le traintel il s'en tirait avec quelques tournées, mais cette vie ne pourrait pas durer encore longtemps.

Ce fut au bout d'un mois, alors que la petite fille de Pat Sangole avait reçu près de trois litres de son sang et paraissait aller mieux, que Césaire fut arrêté dans un traintel où il ne séjournait que depuis la veille. Il fut conduit dans un poste de police, mais comme ses papiers ne convenaient pas il fut transféré à la division supérieure, dans une autre station. On le fouilla et on découvrit le cathéter à son côté droit, branché à la veine sous-clavière.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le policier qui le fouillait.

— J'ai besoin d'une transfusion sanguine régulière et ceci est plus pratique quand je me présente dans un hôpital.

Ce qui le tracassait le plus, c'était la pensée d'être emprisonné et que le traitement de la petite Décil s'interrompe. Certes, le docteur Ravalin avait emporté des éprouvettes de son sang que le biologiste alien pourrait utiliser. Il en isolerait le fameux gène qui manquait aux Flattyens, et pourrait éventuellement en tirer profit sous forme d'un traitement moins contraignant que les transfusions.

Le policier parut soudain intéressé par ses déclarations et il l'abandonna brusquement pour sortir de la pièce. Césaire demanda à l'autre policier présent s'il pouvait se rhabiller, mais il lui fut répondu d'attendre.

Le supérieur de ces deux hommes arriva. Gros et gras, il soufflait bruyamment une haleine d'alcoolique au visage de Césaire.

— Des transfusions régulières, hein ? Serais-tu quelqu'un de différent, mon ami, différent de nous et de tous les hommes de la Terre ?

Jamais Césaire n'avait éprouvé une telle terreur. Ces gens-là savaient que certains êtres souffraient d'une aberration sanguine. Donc ils avaient capturé un Flattyen qui avait trahi le secret de son peuple, l'absence d'un gène avec pour résultat une leucémie mortelle qui en général frappait vers la quarantaine, mais pouvait s'abattre beaucoup plus tôt. La preuve en était la pauvre Décil.

— Tu ferais mieux de me raconter ta petite histoire avant que nous n'ayons la preuve.

— Mais quelle preuve ?

— Que tu es un Alien, hurla le chef, apoplectique.

— C'est quoi ça, un Alien ?

L'autre le gifla, croyant qu'il se moquait de lui, et Césaire se contenta de dire qu'il était un ancien trappeur ruiné qui cherchait du travail en se faisant passer pour représentant de commerce auprès des patrons de traintel, mais qu'en fait il se procurait de l'argent pour se faire régulièrement soigner.

Les policiers ricanèrent, l'enfermèrent dans une cellule et l'y laissèrent sans rien à boire ou même manger. Finalement, un docteur vint le trouver. Il examina le cathéter et l'ouvrit pour prélever un peu de sang. Césaire pensa qu'on allait l'analyser et qu'on ne pourrait plus l'accuser d'être un Alien, puisque son sang possédait le fameux gène dont l'absence accusait les Flattyens.

Effectivement, deux jours plus tard il comparaissait devant un magistrat qui lui fit répéter son histoire de trappeur ruiné. Il précisa qu'il était un réfugié du Sud qui n'avait jamais été inscrit nulle part, qu'il avait toujours vécu en marge de la société. Il aspirait à retourner dans son pays, c'était tout.

Il recompara le lendemain et le juge lui demanda s'il voulait vraiment travailler. Il répondit que oui.

— Je dois vous condamner à une peine de travail obligatoire, pour défaut d'immatriculation d'état civil. Les réfugiés du Sud doivent obligatoirement s'inscrire en venant dans les provinces nordiques. Il y a du travail à bord des trains du Cercle polaire. Les emplois ne sont pas pourvus parce que c'est très dur. On a besoin d'un soutier pour l'isatis qui fonctionne encore au charbon. Acceptez-vous ?

Il approuva sans savoir qu'il n'existait qu'un seul Isatis. Jamais il n'en avait vraiment discuté avec son arrière-petit-cousin.

Certain qu'on le confiait au chef de ce train pour le surveiller, on devait garder des soupçons à son égard, il commença de travailler dès qu'il fut embarqué et attendit trois jours complets avant de reparaître chez les Sangole. Il se présenta au bar et Pat sursauta malgré sa rudesse habituelle. Césaire avait plusieurs jours de retard sur le moment de la transfusion.

Lorsqu'il pénétra dans le petit compartiment, il trouva Décil debout et en assez bonne santé. Elle se jeta à son cou, comme si le fait de recevoir de son sang lui faisait aimer son donneur. Ils s'allongèrent côte à côte pour reprendre le rythme. Il expliqua ce qui lui était arrivé et Pat Sangole ne cachait pas ses frayeurs.

— Quelqu'un nous a donc trahis ?

— C'est certain. Ils vont analyser le sang de tous les suspects.

— Ils iront plus loin, car ils enragent de ne pas trouver beaucoup d'Aliens depuis qu'ils ont lancé cette chasse. Désormais, tous ceux qui demanderont un emploi dans les services publics seront ainsi soumis à un prélèvement.

— Des nouvelles du docteur Ravalin ?

— Pas la moindre, il doit se méfier. Lui aussi est malade et pourrait mourir d'un moment à l'autre. Je ne sais si le biologiste a pu faire quelque chose de ton sang.

Plus tard, Césaire rejoignit le local qu'il occupait dans le tender de charbon. Juste une couchette et rien d'autre pour ranger ses affaires.

CHAPITRE 42

Très fier de son réseau du Nord et de sa Société Ferroviaire des Kerguelen, Liensun se pavanait quelque peu dans Cooktown, mais Vorgine lui demanda de venir pour l'entretenir d'une affaire très grave. Il restait le président en titre, même si cette vice-présidente, nommée pour le remplacer dans le travail à assumer, apparaissait comme le chef de l'État.

— Chalazy a fermé plusieurs ateliers, faute de matières premières. Le boycott de la Patagonie orientale s'est encore renforcé. Ce Channel Drake est peut-être une bonne opération pour le transport du fuphoc et pour les péages, mais pas pour notre principale industrie. Chalazy est reparti pour Magellan à bord d'un avion de la compagnie de ce pays. Il va négocier les détails de son installation là-bas.

— Nous ne pouvons pas l'en empêcher ?

— Moi, en tant que vice-présidente, non, mais vous et Lien Rag êtes associés, ainsi que Lienty Ragus, dans la délivrance du brevet des glisseurs à cet homme. Vous pouvez, prétextant son départ des Kerguelen, en reprendre les droits, mais à quoi vous serviront-ils puisque vous ne pourrez en continuer l'exploitation ?

— Je suis entièrement pris par mon réseau Nord qui demande beaucoup de travail et d'attention, il m'est impossible de m'occuper de cette affaire. Il faut que mon père la prenne en charge.

— Lui ne voit que par la mer de Ross et le Channel Drake, riposta Vorgine, furieuse. Si Chalazy s'en va, c'est près de deux mille personnes sans travail.

— Tant que ça ! s'exclama Liensun.

— Vous avez vraiment négligé l'expansion de ces ateliers. Léonora Cabana n'est pas la seule responsable du boycott des matières premières, la Caste est derrière elle. Car elle s'était emballée pour ces nouveaux véhicules et dédaignait quelque peu le chemin de fer. Lascasas l'a fait rappeler à l'ordre.

— Que pouvons-nous faire ? soupira-t-il.

Cette Vorgine lui paraissait désuète avec ses idées fixes. Elle négligeait complètement la Société Ferroviaire pour s'intéresser à ces glisseurs qui

jamais ne pourraient remplacer le train. En un seul convoi, des milliers de tonnes, des centaines de voyageurs, pouvaient se déplacer sur des distances énormes. Les glisseurs avaient des capacités limitées, et devaient se ravitailler en fuphoc tous les trois à quatre cents kilomètres. Ils n'étaient pas fiables, estimait Liensun.

— Vous allez trouver Chalazy. C'est un macho profond qui me considère comme quantité négligeable, et cette attitude me crispe et me rend folle de rage. Il n'écoute que les hommes ou bien est sensible à des femmes aussi provocantes que peuvent l'être une Léonora Cabana... ou bien une Songe.

Il n'avait pas écouté mais le nom de son ex-compagne le fit réagir.

— Pourquoi parlez-vous de Songe ?

— Écoutez-moi, Liensun. Votre compagne, ou votre ancienne compagne, a accepté que vous payiez ses dettes à la Financial Holding et qu'a-t-elle donné en échange ? C'est une jolie femme qui a la réputation d'être une amoureuse expérimentée. Utilisez-la.

Effaré, il regardait cette femme massive, sans réelle beauté, sans même le moindre charisme, qui osait franchement lui demander d'envoyer Songe séduire Chalazy.

— Vous... comment pouvez-vous me demander quelque chose d'aussi immoral ?

— Oh, écoutez, ça suffit les beaux sentiments. Songe est faite pour un Chalazy. Elle le flattera et lui donnera de grandes joies dans l'intimité. Elle est sous surveillance et s'ennuie. Je suis certaine qu'elle acceptera avec enthousiasme d'aller séduire ce constructeur démoralisé.

— Mais c'est ma compagne officielle, essaya-t-il de protester, mais le cœur n'y était pas. Je vais passer pour qui ? Un proxénète, un cocu ?

— Bah, fit Vorgine sans le moindre égard, tout le monde sait bien que vous n'avez plus de sentiments l'un pour l'autre.

CHAPITRE 43

Alors que l'heure de la météo du matin approchait, Louria redoutait que si amélioration il y avait dans les basses températures, elle passerait peut-être inaperçue. Par exemple si elle se produisait dans des régions éloignées coupées de toutes communications, comme les anciens déserts, les pôles. Quelques degrés de plus en Antarctique ne seraient ressentis que par les Roux, de même au pôle Nord, là où le train-observatoire séjournait. On enregistrait des pointes de moins quatre-vingts jusqu'à cent. Quelques degrés de gagnés ne signifiaient rien pour les météorologues de ces contrées.

Harold paraissait plongé dans des pensées moins préoccupantes, assis dans un recoin de son compartiment de travail. Ils étaient tous là, les Roggery, comme elle appelait l'équipe de radio, échangeant des plaisanteries à voix basse, mais visiblement anxieux.

Dans le train-observatoire, le brouhaha d'une journée de travail avait repris depuis deux heures et leur parvenait assourdi. À plusieurs reprises Louria avait été contactée, surtout sur écran, pour donner quelques précisions ou directives. On lui demandait quand elle passerait, mais elle répondait de façon évasive, et plus tard elle dit qu'elle attendait un appel important.

Deux filles de Roggery tripotaient les commandes d'ordinateurs, tentant d'obtenir les habituelles cartes météo, mais le système paraissait défaillant.

Et justement cette impossibilité d'avoir ces schémas éveilla la méfiance de Louria.

— Mais dites-moi, y aurait-il ordre supérieur pour que les différentes stations météo restent muettes ? Depuis des heures nous essayons d'avoir au moins les images de ces postes perdus dans la nature. En général on a des scènes muettes de spécialistes en train de travailler sur ordinateur et aujourd'hui rien de tout ça.

Le service météo du train-observatoire était le seul accessible, mais sa mission était tout à fait différente de celle des autres stations. Il ne s'occupait que de l'état du ciel à telle date, se livrait à des spéculations sur quinze, vingt jours, établissait des cartes des possibilités, tout ça en vue d'une utilisation du télescope à miroirs, à la place du radiotélescope. On ne pouvait attendre de ces techniciens un relevé des températures en dehors de cette région polaire. Et celles du coin seraient sans signification réelle.

— Même 87°7 reste muette, dit Roggery.

— J'appelle Hyponias.

Mais ce dernier n'était pas accessible pour l'instant.

— Je vous le dis, cria une des filles, nous sommes en train de gagner et sur ordre d'Esquaille il n'y a pas de communiqués météo. Comment expliquerait-il que le froid régresse alors qu'aucun Alien, ou presque aucun, n'a été identifié ? Cela fout en l'air sa théorie d'Aliens venus d'Altaï. Il faudrait lui foutre la trouille, lui dire que faute de météo nous poursuivons notre expérience jusqu'à ce qu'on crève de chaud.

— Vous pouvez appeler quelqu'un à Salt Lake Station, fit Roggery. On doit se rendre compte de quelque chose dans la capitale, si vraiment il y a une amélioration de température.

— Je vais essayer d'avoir Cristella Marlone.

Mais elle n'y parvint pas, ni par le téléphone classique ni par appel radio. Cristella disposait bien d'un écran, mais lui aussi dépendait d'un réseau de fibres et de relais.

— C'est tout de même étrange, murmura Louria, soudainement angoissée. Je n'ai jamais eu la moindre difficulté pour la contacter, et depuis longtemps elle n'est plus sous surveillance policière.

Elle réfléchit et décida d'appeler le capitaine Lewy, cette policière de la Présidence si sympathique, mais quelqu'un lui répondit que le capitaine n'était pas de service ce jour-là.

— Puis-je avoir le service scientifique et le professeur Bourguine ?

— Pour l'instant, le service scientifique n'est pas disponible.

On coupa net la communication. Tous avaient entendu et dans son coin Harold se releva lentement, sortant de ses rêveries.

— Il faudrait essayer de savoir si vous avez toujours la libre circulation sur les réseaux ferrés prioritaires, lança-t-il à Louria. Ce serait un test déterminant.

— Tout de même, fit un technicien radio, n'allons pas faire de la paranoïa.

— Louria, je t'en prie, insista Harold, passant du vous au tu pour la convaincre.

Elle hésitait, soudainement effrayée à la pensée de découvrir un blocage de

tous les moyens de communication, que ce soit par l'informatique ou par le rail. Que pouvait-il bien se passer ? Elle interrompit net ses spéculations sur un éventuel coup d'État, et appela le service du routage auquel elle envoyait un plan de déplacement lorsqu'elle décidait de voyager. Elle n'avait nul besoin d'une autorisation, elle déposait son plan et deux heures plus tard pouvait prendre le rail. En cas d'urgence, ce délai pouvait être réduit à zéro, mais elle n'avait droit qu'à un certain nombre d'urgences dans l'année.

Elle appuya sur une touche de son ordinateur le plus proche qui conservait en mémoire une série de plans de rail, et elle choisit celui qui lui permettait d'accéder à SLST en un temps record. Elle l'envoya au routage. En principe dans la minute qui suivait, elle obtenait un OK sans autres commentaires. Mais au bout de cinq minutes elle récidiva et la réponse lui parvint : « Incident de traction, appelez dans trois heures. »

— Et voilà, fit Roggery sans émotion apparente. Nous voilà bloqués à tous les niveaux.

— Voyons, dit un certain Hiliarys, même si la température est remontée de dix degrés, ce n'est pas une raison pour nous mettre en quelque sorte en quarantaine, sans possibilités de communiquer avec qui que ce soit. Esquaille, malgré son ego démesuré, ne peut cacher plus longtemps la vérité au président. Celui-ci se moque bien qu'on utilise différentes manœuvres pour en finir avec le froid. La nôtre a réussi et il va bientôt comprendre que nous avons raison de persévérer.

Louria ne paraissait pas avoir entendu. Elle pianotait pour obtenir le service radar du train-observatoire. En principe ces gens-là devaient ausculter le ciel et les chances d'échancrures dans l'épaisse couche de nuages, mais elle leur ordonna de basculer leur antenne en direction du sud et de la rappeler quand ils le jugeraient nécessaire.

— Qu'attendez-vous de nous ? demanda le manager radariste sur écran.

— Des infos sur les réseaux qui arrivent jusqu'à nous. D'aussi loin que vous pourrez.

— Nous avons une grande portée, mais en principe pas le droit de l'utiliser pour prospecter au niveau du sol. Notre tâche est de surveiller le ciel, pas la Terre.

— Oubliez cette consigne et dites-moi ce qui se passe, aussi loin que vous le pourrez, je vous couvre.

Cet échange silencieux par écriture virtuelle avait échappé aux autres, et elle ne jugea pas utile de leur en faire part, tant que les radaristes n'auraient

pas un rapport à lui présenter.

— Le professeur Esquaille ne peut de son propre chef ordonner une opération de bouclage aussi impressionnante, dit Roggery. Il y a autre chose, soit le président est en voyage dans des contrées lointaines, soit il est malade, soit il a été victime d'un complot.

— Pour l'instant, arrêtez avec les hypothèses, trancha Louria qui surveillait son écran dans l'attente d'une réponse du radar.

Il y eut un silence réprobateur, car elle avait lancé son conseil d'une voix sèche. Elle allait s'excuser lorsque le message du radar apparut. Elle le lut attentivement, l'enregistra et sans attendre l'imprima en une dizaine d'exemplaires.

— Mieux vaut lire que parler, dit-elle, en guise d'avertissement.

Tous comprirent que le moment était d'une gravité inattendue. Ils parcoururent le texte de quelques lignes et apprirent que des unités légères de la IV^e Flotte nordique bouclaient tous les accès au train-observatoire.

Juste à cet instant arriva une reproduction de l'image radar avec les différents réseaux sur lesquels stationnaient des unités de guerre, surtout des patrouilleurs et des avisos. Mais les radaristes avaient repéré d'autres mouvements au Sud, à l'Est et à l'Ouest. Les énormes bâtiments de cette IV^e Flotte se mettaient en mouvement.

— Tout ça pour quelques degrés de froid en moins, gémit une des filles, c'est pas croyable. On le sait qu'Esquaille est incapable et bouffi de prétention, mais jamais Fortalès ne se laisserait griller par un bonhomme comme lui.

— Nous pourrions poursuivre l'expérience de cette nuit et accentuer encore cette remontée du thermomètre, disait Harold, mais nous frappons les plaques de glace un peu au hasard, sans trop savoir où nous faisons mouche. La seule certitude c'est qu'effectivement nous faisons mouche, atteignons des cibles qui d'après les spectromètres seraient bien de la glace qui se sublime en oxygène et hydrogène. Mais y a-t-il eu un brutal réchauffement sur la capitale ?

— Je ne pense pas que si remontée de la température il y a, elle soit la cause de cet état de siège que nous connaissons. Je suppose qu'il y a eu concomitance entre deux faits aussi importants l'un que l'autre. La baisse du froid et un événement politique d'une gravité exceptionnelle.

— Nous ne serions pas les seuls à être isolés de la sorte ?

— Je ne le pense pas, et si Hyponias n'a pas répondu tout à l'heure c'est qu'on le lui interdit. La voix qui m'a répondu était, maintenant que j'y réfléchis, assez rude, impatiente. À l'aide d'un laser moins puissant que celui au fluor, nous pourrions faire fondre la glace tout autour du train-observatoire, la fragiliser pour empêcher les bâtiments de guerre de nous approcher.

— Ça ne servirait à rien, ils enverront des commandos à bord de petites unités légères, voire les transformeront en fantassins. Nous ne pouvons entrer dans un cycle d'agressivité qui entraînerait des ripostes dangereuses.

— Nous n'avons aucune information et c'est le pire. S'il s'agit d'un coup d'État, il ne peut profiter qu'à une seule personne.

— Pas Esquaille tout de même ?

— Non, Opérasque.

— Hé, fit alors Roggery, je me souviens que dans le temps Esquaille faisait partie du cabinet d'Opérasque, en tant que conseiller scientifique également. Mais il vivait dans l'ombre, ne se faisait pas trop remarquer, car il était l'objet de critiques acerbes de la part de ses confrères.

— Jamais Fortalès ne l'aurait repris, protesta Louria qui gardait toute son estime au président actuel.

Du moins encore en place la veille.

— Opérasque n'était pas le patron à cette époque-là. Il n'était qu'un Grand Maître candidat à la suprématie, comme on appelait alors la présidence à vie.

— Excusez-moi, mais depuis un moment tous les services m'appellent et je n'ai pas encore répondu. Il y a aussi l'infirmerie et je vais commencer par elle.

La voix irritée du médecin-chef tomba des haut-parleurs :

— Qu'attendez-vous pour protester contre la médiocrité du courant que nous recevons ? Nous n'avons plus que de la basse tension et nous avons dû mettre en route les générateurs de secours.

— Mais depuis quand en est-il ainsi ?

— Trois heures environ. Et vous ne vous êtes rendu compte de rien ? ironisa le médecin. Alors que tous les services autres que l'infirmerie s'affolent ?

C'était la stricte vérité. Il y avait des appels de partout et même du service de la chaufferie. Le responsable annonçait qu'il devait diminuer la

température ambiante de trois degrés et peut-être plus, si cette panne de courant électrique persistait.

— Un comble, murmura Roggery. Nous luttons contre le froid, avons peut-être obtenu un résultat spectaculaire et nous allons grelotter dans notre train-observatoire.

— Je ne peux rester là à ne rien faire, dit Louria. Je dois appeler Melville pour en savoir plus et ensuite rassurer tout le monde. Je vous demande de rejoindre vos postes de travail habituels. Nous nous réunirons lorsque nous en saurons plus sur la situation extérieure.

CHAPITRE 44

Ce qui s'était passé dans le domicile de Bourguine dépassait la compréhension de Movane. Lorsque l'astrophysicien avait attendu d'elle qu'elle remplisse son contrat et accepte ses avances, elle avait, comme pour Tharbin, projeté en lui des images terrifiantes. Sans trop savoir pourquoi, elle avait imaginé un monstre à visage humain, visage de femme tordu par la haine, et Bourguine avait réagi avec une telle horreur qu'elle avait précipitamment reculé vers la porte. Elle ignorait quel mécanisme psychologique ou psychique elle avait déclenché en lui, mais il s'était soudain mis à pousser des cris horribles et s'était écroulé sur le plancher, pour s'y rouler en glapissant. Sans le vouloir, elle avait dû réveiller en lui des cauchemars enfantins, à moins que ce ne soient des souvenirs enfouis jusque-là profondément et libérés sans précautions.

Elle préféra s'enfuir sans essayer de lui porter secours, mais une fois dans l'escalier elle fut alertée par une véritable bourrasque de cris, crut que Bourguine la poursuivait, jusqu'à ce qu'elle comprenne que ce vacarme venait des quais. Sur le seuil de ce wagon d'habitation elle fut presque renversée par une ruée sauvage de gens qui hurlaient, gesticulaient avec une violence inouïe. Une manifestation. Elle recula dans le sas et d'autres locataires venus de l'intérieur en firent autant avec elle.

— Mais il y avait aussi des cris et des coups au deuxième étage, dit quelqu'un. Je suis descendu et il y avait encore pire sur le quai. Nous ne pouvons sortir, ces gens sont fous furieux.

— Ils viennent de la périphérie, dit un autre locataire, un vieux monsieur méprisant, c'est de la racaille.

— Des gens qui ont froid et faim, riposta la dame, avez-vous essayé d'aller voir dans la périphérie ? Ici, dans la station, nous avons encore huit degrés, mais là-bas c'est du moins dix, jour et nuit, et le chômage.

Le vieux monsieur la regarda avec haine et montra son insigne accroché à sa combinaison isotherme.

— Grand Maître Garriçon, et veuillez me parler sur un autre ton.

— Allez vous faire voir, vieux fossile, répliqua la dame sans se démonter.

— Vous parlerez différemment quand le Grand Maître Opérasque sera de

retour, ce qui ne saurait tarder, car cette manifestation en est le signe avant-coureur.

Ils continuèrent à se chamailler alors que Movane trépignait d'impatience, se demandant si le cortège des manifestants allait enfin se tarir, pour qu'elle puisse rejoindre le train-ambassade.

Elle redoutait par-dessus tout que Bourguine ne surgisse, les yeux exorbités, l'écume aux lèvres, tel qu'elle l'avait laissé se tordant sur le plancher, et ne la désigne d'un doigt accusateur. Elle jetait des regards fréquents à l'escalier.

Puis le temps passa, mais le défilé durait, durait. Elle se demanda si Bourguine n'avait pas été pris d'un malaise inquiétant. Allait-on le découvrir agonisant, voire mort, et savoir qu'il avait reçu la visite d'une jeune femme ? Les locataires regroupés dans ce sas se souviendraient d'elle et pourraient donner son signalement. Aussi reculait-elle dans l'ombre de l'escalier, car curieusement le jour était plus vif que d'ordinaire. Elle l'avait déjà remarqué en venant et Bourguine lui en avait également fait état.

Une autre personne la rejoignit en se plaignant tout bas de ses yeux.

— Depuis ce matin, je ne sais pas ce que j'ai, mais ils me font mal.

— Le jour est plus cru, lui dit Movane.

— Ah, c'est cela. Moi aussi je viens de la périphérie, comme ce voyageur a dit, je suis chargée du ménage dans ce wagon. Mais la dame se trompe pour la température car ce matin, quand je me suis réveillée, il faisait bien plus chaud que d'habitude, et ma voisine m'a dit que son thermomètre avait fait un grand bond. Il m'a semblé en effet, en prenant le tramway, qu'il faisait un peu meilleur.

— Il faut que je rentre, dit Movane. Je ne peux m'attarder.

— Moi non plus, mais mieux vaut laisser passer ces gens. Je n'ai pas l'impression qu'ils viennent de la périphérie. Je ne reconnais personne parmi eux et surtout ils ne sont pas habillés comme nous autres, là-bas. Regardez mes vêtements, tous en mauvaise laine polaire, et dans le défilé la plupart portaient des combis. Oh, des combis tachées, froissées, mais des combis tout de même.

— Voulez-vous dire que ce sont de faux manifestants ?

— Ce ne serait pas la première fois. Il y a une chose qui ne trompe pas. Si les habitants des périphéries manifestaient, il y aurait surtout des femmes, car ce sont elles qui souffrent le plus à cause des enfants mal nourris, mal vêtus.

Les maris, pour la plupart, se saoulaient et ne font rien. Là, ce que vous avez vu ce sont surtout des hommes, et moi je n'ai jamais vu les hommes de mon quai manifester. Lorsque les femmes protestent et se rassemblent, ils ricanent et vont boire de la bière.

Elles durent encore attendre une heure avant de pouvoir sortir, et tout au long du chemin la ramenant à l'ambassade, elle constata des dégradations, surtout contre les boutiques, mais par contre les panneaux de signalisation étaient intacts et les draisines n'avaient pas été incendiées. Le quai des ambassades avait été épargné et ses collègues ne savaient rien de cette manifestation.

CHAPITRE 45

Liensun lui avait laissé son nouveau glisseur sur coussin d'air afin qu'elle le conduise pour une révision aux ateliers Chalazy. Il lui avait fait comprendre crûment ce qu'on attendait d'elle, non seulement lui, son compagnon, mais aussi cette Vorgine.

— Ton père est au courant ?

— Ne t'occupe pas de mon père. Il a dégagé quatre millions d'océanos pour rembourser tes dettes, tu dois t'estimer heureuse qu'il ne demande pas ton expulsion. Tu sais ce qui t'attend si par hasard tu devais quitter les Kerguelen. Il n'y aurait pour toi qu'une solution pour protéger ta vie, rejoindre Alone-Vatican car c'est le seul endroit où tu serais en sécurité. Tu deviendras bonne sœur, au service de Pie XIII qui finira par te confier ses finances, puisque tu es une spécialiste des bonnes affaires.

Elle acceptait ses sarcasmes, sans réagir. Elle était à la merci d'un peu tout le monde, mais il n'était pas certain qu'elle soit vraiment en sécurité dans les Kerguelen. Lascasas, du moins Mataxa, pouvait lui envoyer des tueurs à tout moment. Mais puisqu'elle pouvait désormais aller et venir, elle décida de se rendre aux ateliers Chalazy. Ce dernier était un homme comme les autres, pas plus moche, pas plus rebutant. Si elle devait le séduire, elle le ferait mais n'était pas certaine de réussir. Il avait, disait-on, une famille unie. Elle le connaissait car par l'intermédiaire de sa société d'import-export, elle l'avait fourni en matières premières. Depuis le creusement du Channel Drake, la Patagonie Est ne fournissait plus rien et les ateliers commençaient de fermer. On parlait de constructions ferroviaires et aussi aéronautiques, mais pour l'instant tous ces projets restaient au point mort.

— Rappelle à Chalazy, avec beaucoup de tact cependant, que s'il quitte les Kerguelen nous reprenons les brevets du glisseur. Je suis le principal détenteur, puisque c'est moi qui ai ramené le premier fourgon glisseur dans l'archipel. Tout comme c'est moi qui ai découvert la mer intérieure de la banquise de Ross.

Songe jugea inutile de rappeler à Liensun qu'elle était à ses côtés lors de cette dernière découverte. Elle se montrait excessivement prudente avec son ex-compagnon, car il détenait des secrets la concernant.

Une fois aux ateliers, elle ne demanda pas à rencontrer Chalazy, mais il la

vit depuis ses bureaux vitrés et vint la retrouver.

— On va s'occuper de ce glisseur, lui dit-il, venez donc boire un verre avec moi.

Elle trouva l'invitation désagréable. Il savait donc qu'elle buvait beaucoup trop ? Ils avaient voyagé ensemble dans ce vieux cargo pourri, le *Nan-Tchong* dont il avait racheté l'épave pour en récupérer la ferraille et tout le reste. Le dépeçage avait eu lieu dans une île spécialisée justement dans ce genre de travail. Avec ces produits de récupération, Chalazy avait pu tenir quelque temps, mais il lui avoua que c'était fini et qu'il allait fermer d'autres ateliers.

Elle était confortablement enfoncée au creux d'une banquette, dans une pièce derrière les bureaux, une sorte de salon à l'abri des regards.

— On dit que vous allez transférer vos ateliers à Magellan Station.

Il ne répondit pas, continua de boire.

— Je vous regretterai, murmura-t-elle.

Il la regarda par-dessus son verre d'alcool. Il n'était pas homme à se laisser manœuvrer par quelques mots de sous-entendus. Elle soupira, dit qu'elle pensait souvent au temps où ils voyageaient ensemble pour s'approvisionner à Magellan Station.

— Nous ne pensions qu'aux affaires, poursuivit-elle, avec juste une pointe d'amertume. Je me rends compte aujourd'hui que ce n'était pas le plus important dans une vie.

— Et qu'est-ce qui est important à votre avis ?

Elle eut un sourire ambigu, s'étira voluptueusement.

Il posa son verre à côté de lui, quitta son fauteuil.

CHAPITRE 46

Jamais le régulateur de trafic Vitrov, qui veillait à l'entrée Ouest, côté Pacifique, du Channel Drake, n'avait vu de bateau aussi rouillé, aussi lamentable. Où l'avait-on récupéré celui-là, et pour transporter quoi ? À bord ils ne disposaient que d'une radio défaillante et ils durent échanger les indications par signaux optiques.

— Il transporte du riz embarqué en Chine, traduit l'opérateur.

— En Chine, ce capitaine ne me fera pas croire qu'il a fait la traversée du Pacifique dans l'état où se trouve son rafiote. Je dois aller le visiter, je n'ai pas envie qu'il coule en plein dans le canal et bouche la navigation des jours et des jours. Dites au capitaine de se mettre à l'ancre et d'attendre son tour. Il y a un transporteur de baleen qui a priorité et le régulateur-Est me signale que deux cargos sont engagés dans le chenal, et attendent dans les bassins.

Sur chaque rive, on avait construit une ligne de chemin de fer pour tracter les navires qui le demandaient.

Les rails de la rive Sud étaient déjà en place, ceux du Nord le seraient prochainement.

Puis Vitrov apprit que le cargo du bassin 3 était mal engagé et avait de la peine à reprendre le chenal. Le n° 3 faisait partie du secteur Ouest et il devait aller voir sur place. Lorsqu'il revint, une fois l'incident réglé, il ne pensait plus à son cargo pourri et lorsqu'on lui demanda si le *San-Juan* pouvait transiter, il donna son accord. Il était en train de rédiger son rapport dans la tour de contrôle vitrée lorsqu'il découvrit que le vieux rafiote chargé de riz était déjà dans le chenal. Il se mit en colère, mais dut reconnaître qu'il avait donné son accord.

— Le capitaine a l'air de connaître son affaire, le rassura son adjoint. Il respecte la vitesse, ne fait pas de remous et tient le milieu.

— Il sait qu'il doit se garer dans le bassin n° 1 ?

— Il a été prévenu et a collationné.

— Toujours par signaux optiques ?

— Toujours.

Déjà se profilait à l'horizon un bateau de la Oil Sakhaline. Ce n'était pas le premier, depuis que cette société d'exploitation des huiles animales du Nord avait décidé d'armer une flotte pour vendre ses produits dans l'hémisphère Sud. Vitrov l'observait avec le télescope sur pied de grande portée. Il se demandait où la Sakhaline faisait construire ces bâtiments flambant neuf. Où trouvait-elle les matériaux ?

— Le *San-Juan*, à l'ancre dans le bassin n° 1, demande si le remorqueur-rail peut le prendre en charge.

Vitrov mit quelques secondes avant de réaliser qu'il était question du vieux navire délabré.

— Vous l'avez prévenu sur le prix à payer pour ce service ?

— Bien sûr, mais il l'a accepté sans discuter.

— Il craint pour ses superstructures, ricana Vitrov. Même au prix de la ferraille, il ne vaut plus rien. Je crains qu'il n'y ait une affaire d'escroquerie à l'assurance là-dessous. Je n'aurais jamais dû lui accorder le passage.

Le radio l'avertit qu'il avait une communication pour lui, de la part de Lien Rag. Le régulateur prit ses écouteurs, brancha son micro.

— Lienty Ragus est en reconnaissance vers le Nord, il surveille les travaux de construction de ce réseau venu du cap Horn. Je peux établir le relais, si vous voulez.

— Inutile, nous nous posons dans un quart d'heure.

Vitrov essaya de repérer le dirigeavion, dut sortir de la cage vitrée pour l'apercevoir sur la rive Sud. Il était en position dirigeable et avait déjà descendu ses ancres chauffantes dans la glace de la banquise. Quatre ancres en train de forer leur trou et laissant échapper une vapeur blanche.

— Le *San-Juan* est attelé, lui annonça-t-on quand il réintégra son siège.

L'opérateur radar suivait la manœuvre à distance. Le régulateur était très satisfait de ces installations. Lienty Ragus avait fait le maximum pour assurer la sécurité du passage et les équipements étaient parfaits. Lienty était allé les chercher lui-même avec son appareil, dans les stocks abandonnés sur l'île du Titan. Désormais, depuis Channel Drake, en volant vers l'Ouest, le trajet était bien plus court.

— Le *San-Juan* annonce un début d'incendie à bord, c'est le surveillant des bassins qui a traduit son message optique. Il ajoute que de la fumée s'échappe de deux écoutilles.

— Un incendie avec une cargaison de riz ? s'étrangla Vitrov, fou d'inquiétude.

— Vous savez, patron, les céréales confinées dans un milieu humide fermentent, s'échauffent et au moindre courant d'air peuvent s'enflammer. Il est possible que le feu ait couvé à bord de cette barcasse depuis des jours.

— Le capitaine s'en serait rendu compte.

— L'équipage quitte le bord à l'aide de canots pneumatiques, annonça le surveillant des bassins. Ils ont même des moteurs hors-bord.

— Des canots pneumatiques, des moteurs hors-bord, répéta Vitrov scandalisé, à bord d'une épave qui s'en va en morceaux ? C'est... c'est bizarre.

Puis il se rendit compte que cette estimation était encore trop faible.

— C'est étrange et je me demande...

— C'est prémédité, oui, hurla son adjoint. Alerte, alerte...

— Je les ai sur mon écran, cria le radariste. Ils foncent vers nous, vers la sortie Ouest. Ils ne sont plus qu'à un kilomètre, à plus de cinquante à l'heure. Il n'y a qu'à voir les sillages que ces deux canots laissent derrière eux.

— Deux canots seulement pour tout un équipage, fit Vitrov affolé.

— Équipage réduit, préméditation, répéta son adjoint.

Depuis le dirigeavion en train de gagner lentement la terre, Lien Rag pouvait voir la fumée s'échapper d'un bateau que tirait le remorqueur sur rail. Il ne comprenait pas, essaya d'appeler le radio de l'écluse Ouest, mais en vain.

— Il se passe un truc bizarre, dit Gislake qui était aux commandes. Ce n'est pas normal, ce bateau avec autant de fumée.

Au même instant le *San-Juan* explosa. Il sauta littéralement en l'air, entraînant au bout de sa remorque le robuste remorqueur de terre, qui pendant un temps se balançait au-dessus du chenal avant d'y retomber. Le bateau y coulait en travers. Bientôt ne dépassèrent que ses antennes inutiles. Puis un grand remous se mit à tournoyer et, horrifié, Lien Rag vit que cette eau bouillonnante attaquait les deux rives, les sapait avec une telle violence que la ligne Nord en voie d'achèvement fut soudain pendue dans le vide, et que celle du Sud n'allait pas tarder à en faire autant. Une deuxième explosion venue du fond de l'eau provoqua un geyser énorme qui monta à plus de cinquante

mètres et retomba avec force sur la glace. Le tronc de ce jet avait un mètre de diamètre.

Gislake avait rejoint la terre et sans attendre Lien Rag ouvrit la porte de la partie centrale, mit lui-même en place l'escalier en s'élançant vers le sol. Il courait vers le désastre, en jurant tout ce qu'il savait.

Lorsqu'il découvrit le canal complètement bouché, non seulement par le bateau, le remorqueur et les rails, mais par des mètres cubes de glace arrachés aux rives, il ne sut que dire, leva les yeux, espérant voir venir l'hydravion de son cousin.

— C'est un sabotage, c'est un sabotage prémédité.

Lien Rag reconnut, dans l'imbécile qui parlait aussi stupidement, le régulateur Vitrov qui accourait sur ses jambes courtes et grasses.

— Pourquoi l'avoir laissé entrer ? lui hurla-t-il en se précipitant sur lui pour le saisir par le col de son uniforme. Pourquoi, hein ?

Il fallut que l'adjoint, puis les hommes de la sécurité arrivés en glisseurs, lui arrachent le régulateur avant qu'il ne l'étrangle. Il accepta le mauvais café que l'un de ces hommes lui tendit, versé de sa thermos.

— Il transportait du riz qui fermentait, dit l'adjoint.

— Non, fit le surveillant des bassins.

Il tendait son poing fermé, l'ouvrait et Lien Rag vit des grains de blé.

— Je ne sais si le riz fermente vraiment, mais le blé, oui. Et ce bateau était comme un silo trop étanche, avec cette graine qui se consumait en catimini. Il a suffi d'ouvrir une écoutille ou deux pour souffler sur le brasier. L'explosion a suivi immanquablement.

— Il disait que c'était du riz de Chine.

— Ce rafiote ne serait jamais arrivé si vraiment il était parti de Chine, répliqua quelqu'un.

Ce n'était autre que l'adjoint du régulateur qui voyait dans l'affaire une bonne occasion de monter en grade.

Prévenu alors qu'il était sur le retour, Lienty fit atterrir l'hydravion sur la piste Sud, monta dans le glisseur qui l'attendait et put enfin découvrir le drame.

— Le chauffeur du remorqueur et son aide sont morts.

— L'équipage du bateau ?

— Enfuis avec deux canots à moteur. Ils n'étaient que huit à bord, alors qu'il aurait fallu, vu l'état de ce cargo, au moins vingt-cinq personnes. Ils ont gagné la haute mer et ont disparu.

— On peut les rattraper, dit Lien Rag.

— Inutile. Ils peuvent rejoindre la côte de la banquise plus au nord et trouver assistance auprès des poseurs de rails patagons.

— C'est un coup de la Patagonie Est, tu crois ? demanda Lien Rag peu convaincu.

Il faudrait explorer le fond du chenal pour découvrir les restes du cargo, du remorqueur. Tous les témoins affirmaient que le bateau était déjà en travers quand il avait explosé. Une partie de sa superstructure avait sauté très haut, entraînant justement le remorqueur, c'était donc le château avant.

— Avec le brise-glaces on peut tirer l'épave vers le Pacifique, même si elle doit racler les fonds. Nous ne disposons pas d'une grue assez grande pour soulever toute cette ferraille. Nous devrions nous équiper d'un portique à l'avenir.

Des nuages de blé remontaient à la surface et des bancs de poissons s'y attaquaient voracement. Du coup, plusieurs requins intervinrent contre les mangeurs de céréales.

Lien Rag regardait s'éloigner le régulateur Vitrov d'un œil vindicatif.

— Jamais il n'aurait dû laisser entrer un pareil sabot. Je ne l'ai aperçu que peu de temps avant qu'il n'explose, mais vraiment c'était de la ferraille tenant à peine sur l'eau. Nous avions quand même donné des consignes.

— Nous aurons plus d'un mois d'immobilisation et je devrais retourner à Titan, pour un autre remorqueur et pour remplacer tout ce matériel. Il y a des portiques de manutention dans l'île, mais pour les ramener il faudrait un bateau.

— Je ne pense pas que Reiner nous refusera le passage, mais Léonora Cabana sera plus réticente, nous posera des conditions draconiennes. Il faut que nos deux baleiniers continuent de ravitailler les Kerguelen, sinon ce sera l'émeute comme toujours, songeait à voix haute Lien Rag. Cherchez à qui profite le crime... Nous pourrions déjà penser à des représailles, en détruisant cette ligne qui descend vers le canal, depuis le Nord de la banquise de Drake.

— Nous n'avons aucune preuve pour accuser Léonora Cabana, s'offusqua

Lienty. Il nous faut réparer les dégâts.

— Un instant, nous avons la *Salamandre* aux Kerguelen et le *Dragon* qui remonte de la banquise de Ross. Ni l'un ni l'autre ne pourront traverser, mais si on rétablit les rails nous pouvons, à l'aide de wagons-citernes, transporter le fuphoc d'un port à l'autre. Le plus long sera le pompage, mais le trajet est court. Grathe embarquera ces wagons, avant d'appareiller pour venir ici.

— Le mieux serait un pipe-line. Mais ce sera pour plus tard. Cette explosion nous servira de leçon. Nous allons nous équiper en prévision d'autres catastrophes.

Un bruit de moteur leur fit lever les yeux. Au Nord, à la limite de la zone du canal, volait un hydravion que l'on identifia comme patagon oriental.

— Ils viennent voir si le sabotage a fait les dégâts escomptés, fit Lienty avec amertume. Il est possible que Léonora Cabana ait donné son accord pour cet attentat.

Yeuse, qui n'avait pas eu le temps d'accompagner Lien Rag lorsqu'il s'était élancé hors du dirigeavion, arrivait avec d'autres membres d'équipage.

CHAPITRE 47

Le professeur Esquaille l'appela alors qu'elle étudiait les possibilités de travail avec un courant de si faible tension. Il y avait aussi des nécessités vitales à assumer, la vie quotidienne et les recherches scientifiques devraient être grandement sacrifiées.

Elle retourna dans son bureau pour prendre cette communication qui s'annonçait délicate. Elle accepta cependant qu'Harold et Roggerly l'accompagnent.

— Nous savons que vous vous êtes livrée à une expérience interdite avec la complicité du manager de la centrale de Melville, fit Esquaille, bizarrement douxceux.

Comme elle ne répondait pas, il s'énerva :

— Ne niez pas.

— Je n'ai encore rien dit.

— Que croyez-vous faire ? Nous impressionner parce que ce matin il y a un peu plus de luminosité et que le thermomètre a cessé de dégringoler ?

— Vous avez enfin arraché leur secret aux Aliens d'Altaï ? ironisa-t-elle. Ils ne sabotent plus le temps ?

Elle l'entendit respirer profondément pour tenter de garder son calme. Donc, il allait chercher plus à négocier qu'à la menacer.

— Vous devez pour l'instant renoncer à vos expériences, ordre du président.

— Je souhaite que le président Fortalès me le dise lui-même.

— Le président Fortalès est destitué et c'est le Maître Suprême Opérasque qui dirige la Compagnie.

— Peut-être Grand Maître, encore qu'il ait été destitué, mais certainement pas Suprême, puisqu'il faut un quota de Grands Maîtres pour l'élire et qu'il ne le réunira jamais. Comment l'avez-vous sorti de prison, cher professeur ?

Elle pensa qu'il allait interrompre la conversation, mais il n'en fit rien et

cela intriguait fortement Louria.

— Nous allons étudier la possibilité de vous accorder l'autorisation de poursuivre les expériences, je veux dire de répéter celle que vous avez osé effectuer cette nuit, mais pas avant plusieurs jours. Si vous acceptez, nous rétablirons un courant suffisant pour que le train-observatoire maintienne les activités de chaque jour.

Elle haussa les sourcils pour ses deux compagnons. Ils se consultèrent et approuvèrent. Elle répondit qu'elle acceptait momentanément cette proposition, et Esquaille l'assura alors qu'il en serait tenu compte pour l'avenir, et qu'elle n'aurait pas à le regretter. Puis il coupa son appareil.

— Il me prend pour une complice d'Opérasque ou quoi ?

— Non, dit Harold, ils redoutent quelque chose qu'ils sont dans l'incapacité de maîtriser.

— Mais quoi ? Nous n'avons pu, faute d'un courant puissant, effectuer nos expériences.

— Hé dites donc, fit Roggery, si c'était justement une question de courant électrique ? Une source qu'ils n'ont jamais pu contrôler.

Secouant la tête, Louria répondit que le train-observatoire était normalement relié à plusieurs centrales, qu'elle avait choisi celle de Melville pour leur expérience nocturne, parce qu'elle connaissait le manager. Elle ne précisa pas que ce dernier avait toujours cherché à la fréquenter plus régulièrement et qu'elle avait signé avec lui un pacte secret.

— Louria, dit Harold, nous étions sous surveillance étroite, ça, nous n'en avons jamais douté.

— Il y a sûrement des connexions sur nos réseaux informatiques, c'est certain, et le moindre coup de fil innocent est immédiatement répertorié par l'Office de recherches et de renseignements. Mais il n'est pas besoin d'une grande puissance électrique pour cela.

— Louria, tu m'as raconté qu'avec Claudion Hyponias vous aviez vainement cherché à identifier d'où provenait le courant que Charlster utilisait. Vous êtes même allés au grand dispatching de la distribution dans la Compagnie.

— Nous avons fait chou blanc.

— Et si l'origine en était ce train-observatoire ?

Elle haussa les épaules, agacée par ces spéculations stériles, mais Roggery, lui, écoutait attentivement Harold.

— Il n'y a pas de centrale ici.

— Non, mais le train-observatoire peut s'alimenter sur plusieurs fournisseurs. Melville est la plus puissante avec ses deux mille mégawatts, mais les autres sont tout de même suffisantes avec des quinze cents mégawatts.

— Le courant est rationné au départ de Melville et des autres centrales, fit-elle remarquer, intriguée par l'insistance de ces deux garçons.

— Daviez, le chef électricien du train est un ours, mais je pense qu'il serait disposé à nous aider. Je le connais, c'est un fureteur qui cherche à comprendre comment les choses fonctionnent, surtout dans son domaine. Il aurait peut-être une petite idée, précisait Roggery.

— Il faut reconnaître, ajouta Harold, qu'à plusieurs reprises Esquaille aurait pu te menacer ou au moins arrêter net la communication. J'ai eu tout le temps l'impression qu'il redoutait quelque chose. Tu sais, Louria, il faisait partie d'un complot destiné à rétablir Opérasque dans ses fonctions. Ils ont utilisé Charlster uniquement à cette fin. Et Charlster avait tout le courant qu'il désirait à sa disposition.

— Charlster était jadis directeur de 87°7, pas du train-observatoire.

— Oh, mais ce n'est pas lui en personne qui a pu effectuer un branchement clandestin.

CHAPITRE 48

Lorsqu'elle formula sa demande d'autorisation d'absence, Josela Hern la regarda comme si elle ne savait plus ce qu'elle disait.

— Dehors, c'est la révolution et vous, vous voulez vous balader dans une Compagnie en plein bouleversement politique ? Vous n'avez pas écouté, regardé les informations ? Opérasque le Grand Maître à nouveau porté au pouvoir et pire, nommé à la fonction suprême, ce qu'on lui refusait depuis toujours. Je ne veux pas créer d'incidents diplomatiques et je ne m'exprimerai jamais en public, mais cet homme est complètement fou et son retour n'annonce rien de bon. Où voulez-vous aller, d'abord ?

— Le président Tharbin a dû vous prévenir qu'il me nommait comme secrétaire stagiaire, mais que j'étais chargée d'une mission spéciale. J'ai obtenu des renseignements qui vont me permettre de l'accomplir plus rapidement que je ne le pensais. Je vais donc m'absenter et j'ai besoin de votre autorisation, et aussi d'argent pour voyager.

— Les transports sont suspendus, les locations de draisines aussi, vous ne pourrez quitter cette capitale. Les périphéries sont encombrées par des milliers de convois qui n'ont plus été autorisés à venir en ville. Ne restent que des lignes prioritaires de classe A.

— Vous y avez droit.

L'ambassadrice se raidit.

— Moi, oui, mais pas le personnel.

— Vous pouvez m'accorder votre droit, je suppose, sans avoir à vous justifier auprès des autorités. Opérasque a mis en place le président Tharbin, vous ne l'ignorez pas. C'est lui qui a créé de toutes pièces la Compagnie du Consortium des Bonzes, en charcutant un peu de Transeuropéenne, un peu de Sibérienne. Il a besoin de Tharbin qui reste son allié le plus fidèle. Opérasque n'a rien à vous refuser.

— Mais il me faut un justificatif. Vous allez voyager dans une concession effervescente, comme si vous faisiez du tourisme ?

— Vous trouverez un prétexte.

Pour rien au monde elle n'expliquerait la raison de ce voyage et elle savait que Tharbin resterait aussi secret qu'elle. Il avait besoin qu'elle retrouve ses parents et également d'autres Aliens. Il brûlait d'envie d'utiliser cette navette spatiale et c'était là qu'elle ne comprenait plus. Il l'avait traquée dans le désert de Gobi, nullement poussé par la vengeance de l'avoir terrifié pour lui arracher l'emplacement de la fusée, il l'avait enlevée, l'avait traitée avec douceur, avait cru le récit qu'elle lui avait fait de son passé le plus récent. Pas un instant il n'avait douté d'elle, et chose ahurissante il l'avait laissée partir pour Salt Lake Station, sans hésiter. Elle pouvait en profiter pour disparaître à nouveau, si elle voulait.

— Si vous avez des scrupules, dit-elle avec moins d'agressivité, appelez le président Tharbin, il vous confirmera que ma demande est conforme à ses souhaits.

— Ma chère petite, ici dans cette station, malgré quelques émeutes, quelques manifestations, on peut dire que la majorité de la population accepte le retour d'Opérasque, mais je sais qu'il n'en est pas de même dans le reste de la concession, et il y aura surtout la réaction à prévoir de la III^e Flotte, celle de l'amiral Kinnjone qui n'aime pas Opérasque. Le vieil homme a eu affaire à lui dans le passé et ne se cache pas pour le traiter de mégalomane et de schizophrène. Il risque d'abandonner la frontière temporelle et de revenir avec tous ses bâtiments faire le siège de cette station. Vous allez courir de graves dangers et risquer d'être bloquée au-dehors de cette capitale.

Cette femme élégante et raffinée aurait été fort surprise d'apprendre qu'elle avait connu dans le désert de Gobi bien d'autres moments dangereux, et qu'elle avait réussi à s'en sortir.

— Je vous en prie, dit-elle, prévenez la Présidence qu'une certaine Movane Marqua va voyager avec votre carte de priorité.

Josela Hern la regarda longuement puis soupira :

— C'est bon, comme vous voudrez.

CHAPITRE 49

Yeuse eut l'impression d'être la dernière à découvrir que Songe était devenue la maîtresse de Chalazy. Indignée, elle vint trouver Lien Rag qui ne marqua aucune surprise.

— C'est Vorgine qui a pensé que c'était le meilleur moyen de retenir Chalazy dans les Kerguelen. Il est de plus en plus tenté de s'installer à Magellan Station. D'autant plus que Léonora Cabana boycotte notre pays. Nous ne recevons plus les matières premières nécessaires à la fabrication des glisseurs, et les navires chargés de matériaux de récupération se font rares à cause des banquises qui s'étendent.

— Vorgine ? Mais qu'en a pensé Liensun ?

— Il a donné son accord et s'est même chargé de convaincre Songe. Je reconnais que c'est machiavélique et immoral, mais Songe est coincée chez nous. Si elle essaye de s'enfuir, elle risque d'être abattue par les hommes de Mataxa. En séduisant Chalazy, elle se rend utile.

— Ne me dis pas que tu approuves.

— Je n'ai aucune opinion, mais je n'aimerais pas que Chalazy nous quitte.

— Chalazy est marié, père de deux enfants.

Lien Rag aurait préféré changer de conversation. Il n'appréciait pas vraiment cette manœuvre, mais il avait été d'accord pour que Vorgine devienne vice-présidente et prenne en charge les affaires des Kerguelen.

— Je vais aller trouver Songe, déclara Yeuse, pour essayer de comprendre.

Grâce au relais de la *Salamandre* naviguant entre les Kerguelen et Channel Drake, Lien Rag avait appris que Lienty avait choisi une autre méthode pour rouvrir le canal. Il avait décidé de contourner la partie inutilisable où gisaient le *San-Juan* et le remorqueur ferroviaire. Son brise-glaces avait creusé une dérivation selon une courbe de grand angle et la reprise serait effective avant une semaine.

Ce matin même, il alla visiter le réseau Nord, embarqua sur une draisine de chantier pour atteindre le terminus, à près de huit cents kilomètres de l'inlandsis. Il y parvint en fin de journée, apprit que la banquise ne se formait

plus en direction de la Nouvelle-Amsterdam, mais qu'elle avait reculé.

— Nous apercevions les hauteurs de cette île et puis le réseau d'exploration en place s'est écroulé, après une série de fissures. Le réchauffement est en cours.

— Il fait encore moins quinze, remarqua Lien Rag.

Mais en tant que glaciologue il savait que c'était insuffisant pour geler un océan ayant une salure de trente pour mille, et beaucoup plus encore à l'approche des îles.

— Ces derniers temps, disons voici un mois, nous avons couramment des moins trente. Si le réchauffement continue, nous devons nous replier. Ou alors trouver un moyen de stabiliser la banquise.

Impassible, Lien Rag y vit une allusion à sa technique de jadis, quand il avait construit le viaduc en travers de la banquise du Pacifique.

Ce réseau Nord était pourtant un ouvrage de grande importance. Au fur et à mesure qu'il progressait, se créaient de nombreuses micro-stations exploitant la mer avec méthode. Bien sûr, il y avait des pêcheries, des chasses aux phoques, aux manchots et même aux baleines, mais on obtenait aussi du sel et les îles du Sud manquaient de sel depuis que les banquises les enserraient. On installait des pompes à chaleur, pour des centrales thermiques de faible puissance, utilisant la différence de température des fonds et de la surface. Les bateaux marchands transportant des matériaux de récupération, qui réussissaient à naviguer avec des risques énormes depuis l'Australie, déchargeaient leurs marchandises dans un nouveau terminal situé au croisement du 42^e et du 65^e.

Dans la nuit, une draisine transporta Lien Rag jusqu'au départ d'un train mixte où il avait obtenu une couchette. Il arriva à Cooktown juste comme le baleinier de Grathe se profilait à l'extrémité de la banquise Ouest.

Il prenait sa douche sans avoir réveillé Yeuse, lorsqu'elle entra dans la salle de bains.

— J'ai vu Songe, me croiras-tu si je te dis qu'elle est en pleine forme, complètement métamorphosée, comme si elle n'avait rien à se reprocher ?

C'était à se demander si avec l'âge Yeuse ne plongeait pas tête la première dans un moralisme militant.

— Il paraît que Chalazy est fou d'elle. J'ai failli la gifler, tant elle est impudente.

Il s'étrilla rageusement pour se sécher, puis alla prendre un petit déjeuner copieux.

— Grathe arrive, dit-il, et je vais lui parler.

Le capitaine de la *Salamandre* ne cachait pas son optimisme quant à la réouverture prochaine du chenal. Il pensait même qu'après avoir déchargé son fuphoc, il pourrait passer la banquise de Drake et retourner dans la banquise de Ross.

— Il n'est peut-être pas nécessaire que j'embarque d'autres wagons-citernes.

— Fais-le quand même. Ils seront là-bas en cas de coup dur.

— Votre cousin prépare un voyage pour l'île du Titan, et il souhaiterait que lorsque je serai de retour de ce prochain voyage à Ross, je puisse également m'y rendre pour embarquer du matériel. Il estime que les réserves d'ici peuvent parer à toute poussée de demande.

Les habitants étaient trop habitués à ce cycle des arrivées et des départs des baleiniers, et lorsque l'un d'eux ne respectait pas ce rythme c'étaient l'affolement, les manifestations.

— Les stations de chasse le long du réseau Nord commencent à produire, non ?

— Dix pour cent. Mais cette huile revient plus cher que celle de Ross ou de la Zone Tabou.

— Autre chose, Reiner est venu voir Lienty à l'improviste. Juste quelques heures et il est reparti pour Punta Arenas.

Lien Rag resta sous le choc. Jamais son cousin ne lui avait fait part d'une visite.

— Il est venu dans un hydravion flambant neuf acheté à l'Est.

— Tu étais sur place ?

— Oui, mais on ne sait ce qu'ils se sont dit.

Il y avait donc une vingtaine de jours et Lienty avait gardé le silence. Ce n'était pas normal.

Préoccupé, il n'en fit part à personne, même pas à Yeuse. Dans l'après-midi il rendit visite à Vorgine qui le consultait volontiers en tant qu'ancien président.

— De faux dollars estampillés et signés continuent de circuler. Faut-il en interdire l'usage ? N'admettre que les océanos ? J'ai fait faire des sondages et les capitaines des bateaux marchands préfèrent les dollars, mais ils acceptent aussi les océanos. Pour les affaires dans le Sud, ce sont les océanos. Il n'y a presque plus personne qui utilise des kers et chaque jour ceux qui jusqu'ici résistaient vont les changer en banque. Comme nous n'avons plus d'importations de la Patagonie et que nos exportations sont aussi plus réduites, nous disposons d'une trésorerie importante.

— Vous en avez tenu l'Assemblée au courant ?

— Pas pour l'instant, fit-elle en haussant les épaules.

Elle n'avait pas ses scrupules à lui qui régulièrement informait les élus de ces questions-là. Il n'émit aucune remarque, mais pour une fois l'autoritarisme de Vorgine allait peut-être permettre aux Kerguelen, et surtout à la société du Channel Drake de venger l'immobilisation du passage.

— Nous pouvons débloquer la situation actuelle, confia-t-il à Vorgine, avec cette masse de devises en océanos. Si vous interdisez les dollars estampillés à cause des faux, que va-t-il se passer ?

— Les gens vont se précipiter sur les océanos.

— Et déséquilibrer la parité. La Caste, mais en réalité Lascasas, veille à ce que cette parité soit strictement respectée. Mais si chez nous, puis dans tout le Sud-Est, se répand le bruit que les dollars estampillés ne valent plus rien, il y aura un déséquilibre qui très rapidement gagnera les Patagonie, à commencer par la partie occidentale de Reiner.

— Léonora Cabana sera soupçonnée de favoriser secrètement sa propre monnaie ? Hé, c'est superbe comme idée, plus habile que de répliquer par une opération militaire.

— Sournois, je le reconnais, dit Lien Rag, mais si ça marche nous assisterons à des événements violents et cette chère Léonora aura besoin de trouver des alliés au plus vite. Aujourd'hui même réunissez les banquiers, y compris ceux des autres États du Sud, sans oublier Alone-Vatican.

Le dirigeavion arriva le lendemain et après une révision de quelques heures emporta Lien Rag vers le Channel Drake. Il passa la majeure partie de son temps dans sa cabine, à dormir et à réfléchir. Lorsqu'il put entrer en communication avec son cousin, celui-ci ne parut pas surpris de le voir revenir aussi vite.

Dès qu'il pénétra dans les bureaux, il arbora un air sévère et Lienty comprit tout de suite ce qui le mettait en colère.

— Tu viens me parler de Reiner. D'accord, j'ai gardé pour moi le secret de cette visite inattendue. Impossible d'en parler à la radio, même en codant les messages, ni par un courrier. Je savais que tu serais mis au courant et j'attendais ta réaction. Reiner veut une alliance secrète. Il a peur de sa voisine. Un quart de son budget est consacré à l'armement et elle reproche à Reiner de ne pas faire comme elle.

Non, il n'y avait aucune preuve, aucune trace de cette proposition. Reiner était trop prudent pour en laisser, mais Lienty estimait qu'il était sincère.

— Son ton était angoissé, son visage amaigri par le souci.

— Nous avons envisagé, avec Vorgine, une tactique qui pourra déstabiliser Léonora Cabana, espérons-le.

La nouvelle déviation du chenal était pratiquement terminée et comme prévu le baleinier de Grathe pourrait transiter, tout comme le *Dragon* de Farnelle et Danglov qui s'annonçait pour dans deux jours.

Le lendemain, comme s'y attendait plus ou moins Lien Rag, la radio néo de Magellan annonça de grosses spéculations sur le dollar estampillé et un décrochage de celui-ci par rapport à l'océano. En mettant la banque du Vatican dans le bain, Vorgine avait obtenu le résultat escompté. Les émetteurs des Néos étaient les plus puissants du monde, sans que l'on ait jamais compris pourquoi. Toutes les banques vaticanes, sachant que leurs affaires s'effectuaient à soixante pour cent dans les îles de l'océan Indien et du Pacifique, n'échangeaient plus les dollars à un contre un, mais à quatre-vingt-dix. Et en fin de journée, le cours était même tombé à quatre-vingt-cinq pour cent. On sous-entendait même que dans certains endroits, on en était à quatre dollars pour trois océanos.

— Vorgine n'a pas trouvé cela toute seule, dit Lienty. Tu as retenu les leçons financières du Kid, hein ? C'était un caïd dans ce type d'opérations. Mais il faut une belle réserve en océanos.

— Nous l'avons. Le trésor public des Kerguelen regorge de devises non utilisées.

CHAPITRE 50

Depuis quinze heures toute une équipe de gens, dont Louria était à peu près sûre, épluchait les archives du train-observatoire avec mission de signaler toute anomalie d'installation électrique en surnombre ou encore défectueuse. Mais les résultats étaient insignifiants et chaque prise ne fonctionnant pas était toujours reliée à un réseau officiel. Le chef électricien Hiliarys fulminait, disant qu'on lui faisait perdre son temps. Mais le hasard voulut qu'un rapport du service de nettoyage éveille l'attention de Roggery, dont l'esprit était toujours en éveil.

— C'est quoi ce budget de maintenance et d'entretien établi pour les annexes ?

Louria n'en savait rien car la somme était inférieure à cinq mille dollars, et elle n'était pas tenue d'en vérifier l'usage une fois la décision d'affectation prise.

— Consolidation des igloos, nettoyage par deux ouvriers pour vingt-cinq heures par mois. Des igloos, répéta Roggery, les seuls que je connaisse sont ceux de la tribu des Inuits qui louent leurs attelages.

Louria resta quelques instants à réfléchir et soudain se rappela la nomination de Bourguine dans l'ancienne station météorologique, sa rencontre avec Kalagan, son ancien petit ami. Elle ne put s'empêcher de rougir à ce rappel du passé, mais expliqua de quoi il s'agissait.

— Que faisait un astrophysicien dans une station de météo ? s'étonna Harold.

— Il y avait un poste d'astronome. L'endroit disposait d'un télescope classique, mais aussi d'un petit laser.

— Et ces appareils y sont toujours ?

— Je ne pense pas, dit-elle, on a dû vider les igloos.

— Mais pourquoi les entretient-on ? Cela coûte tout de même dans les cinq mille dollars.

— Ce n'est pas moi qui ai imputé cette dépense sur le budget général.

Ils s'équipèrent, Louria, Roggery, Harold et Hiliarys, pour aller visiter ces

igloos soigneusement verrouillés par ailleurs. Ils étaient totalement vides, à l'exception d'un matériel pour fabriquer des blocs de glace destinés à leur réparation et d'un aspirateur-balai.

— Mais où se branche-t-il ?

— Ben là, fit le chef électricien qui mit l'appareil en route.

À l'aide d'un voltmètre il repéra facilement les lacis de l'installation en câbles étanches, parvint au compteur dissimulé dans une niche de glace fermée, et resta silencieux. Au point que les autres le rejoignirent. Du doigt il désigna le câble coaxial et lâcha :

— Sans appareil, je peux vous dire que vous avez là de quoi gaver votre foutu laser à fluor atomique autant que vous le voudrez. Je ne sais quelle centrale vous ferez sauter si elle n'est pas à la hauteur, mais il y a là de quoi alimenter une station de vingt-cinq mille habitants. Et je pense que la dérivation destinée à ce foutu professeur Charlster qui nous a emmerdés tant et plus avec ses inventions, cette dérivation doit être juste en dessous du compteur. Mais à cause du danger que cela représente avec cette glace, je préfère revenir avec le matériel et les gars nécessaires.

Le soir, Hiliarys vint faire son rapport. Avec son équipe, ils avaient trouvé le câble qui détournait une partie de cette énergie pour la conduire jusqu'à Salt Lake Station.

— Il aurait fallu des travaux gigantesques, fit remarquer Louria sceptique, pour enterrer le câble clandestin avec les précautions d'isolation habituelles.

— Ouais, si on n'avait pas eu à sa disposition un ancien réseau ferré abandonné parce qu'il s'enfonçait dans la glace. Maintenant il a complètement disparu sous un mètre de banquise, mais je peux vous dire que le câble se relie à un autre câble d'alimentation, et que celui-ci se dirige vers la capitale. Il a suffi de quelques réparations pour que l'électricité parvienne à ce dingue de prof.

— Et, demanda Roggerly, l'air de ne pas y toucher, pourrions-nous être reliés nous-mêmes à ce câble ?

— Par hasard, vous voudriez faire des dépenses qui ne figureraient pas sur le budget ?

— Il y a de ça, dit Roggerly.

— C'est possible, mais mon équipe va travailler dur en heures supplémentaires, quel chapitre allez-vous ouvrir pour nous payer tous ?

Il s'adressait à Louria qui ne fut pas autrement surprise. Alors que la pire des dictatures s'était désormais abattue sur la Panaméricaine, ces gens-là restaient attachés à leurs revendications corporatistes et se fichaient bien d'un Opérasque.

— Je trouverai l'argent, assura-t-elle.

— C'est que je veux des garanties, moi.

— À combien fixez-vous les travaux ?

Il soupira :

— Faut que je calcule, moi. D'abord on va faire l'installation intérieure, car je suppose que vous la souhaitez aussi discrète que possible et la moins dangereuse. Quand on dispose d'une telle puissance, vaut mieux faire un travail parfait. Faudra songer à éloigner les appareils sensibles, car le rayonnement d'un tel courant détraquera pas mal de trucs.

— Combien de temps, combien d'argent ?

— Une semaine et vingt mille dollars.

— Trop long pour le temps, pour l'argent c'est d'accord.

C'était exactement le montant maximum des frais personnels qu'elle pouvait inscrire sans les justifier.

CHAPITRE 51

Lorsque Bourguine sortit de son inconscience, il eut du mal à comprendre où il était et ce qu'il faisait ainsi allongé au plancher. Il se crut retourné en prison, découvrit qu'il avait vomi et qu'il avait été frappé d'une crise d'épilepsie, comme durant son enfance et son adolescence. Alors il se souvint de la visite de cette fille, Movane Marqua. Juste comme il espérait faire l'amour avec elle, des images horribles l'avaient envahi, celles d'une vieille femme cruelle qui le menaçait et dans laquelle il avait reconnu sa belle-mère, sa marâtre qui le battait constamment et l'enfermait dans des lieux horribles.

Il savait que c'était cette fille qui par télépathie lui avait fait revivre ces horreurs. Il avait fini par apprendre, lorsqu'il était chez les Guardians, qu'elle détenait un tel pouvoir de communication surnaturelle.

Des bruits inattendus dans ce quartier résidentiel le poussèrent vers la fenêtre, mais celle-ci étant scellée il ne put rien voir, dut se rendre dans son panoramique pour apercevoir cette foule immense qui marchait en hurlant.

— Une manifestation, se dit-il, ahuri. Comment pouvait-on manifester et pourquoi ?

Il essaya d'avoir la Présidence, le service scientifique, le professeur Esquaille, mais personne ne répondait, et il finit par se souvenir du numéro personnel du professeur.

Ce dernier était effectivement chez lui et lui annonça qu'Opérasque, comme prévu, venait de reprendre le pouvoir.

— Il a été libéré par des amis et tout de suite conduit à la Présidence, tandis que Fortalès s'enfuyait. On le retrouvera vite. Mon cher, c'est pour nous une chance inouïe de voir notre fidélité récompensée.

Bourguine faillit répondre qu'il n'avait jamais été le fidèle de quiconque, seulement de ses propres haines.

— Opérasque ne tient pas particulièrement à ce que ces températures négatives soient relevées, mais pense qu'une moyenne de moins vingt-cinq serait la bienvenue. Je dois vous dire que nous avons quelques soucis avec NPST. Ils ont fait une expérience illicite et semblent avoir obtenu des résultats probants, puisqu'en certains endroits on parle de dix degrés de moins et d'une luminosité nouvelle.

La luminosité était effectivement meilleure, pensa Bourguine. Il coupa la parole à Esquaille pour lui annoncer qu'il avait découvert une Alien.

— Vous dites bien une ? Jolie ?

— Oui, elle se nomme Movane Marqua.

— Allons donc, cette merveilleuse fille de l'ambassade du Consortium ? Nous allons voir ce que nous pouvons faire.

Bourguine le trouva sans grand enthousiasme à ce sujet.

FIN

Imprimé par BUSSIÈRE GROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher) en novembre 2003

FLEUVE NOIR 12, avenue d'Italie 75627 Paris Cedex 13 Tél. :
01-44-16-05-00

— N° d'imp. : 37122. – Dépôt légal : décembre 2003.

Imprimé en France

[1] Pour plus de détails, lire les tomes 6, 7, 8, 9 des *Chroniques glaciaires* de G.J. Arnaud, disponibles au Fleuve Noir.

[2] Ne jamais oublier le retard technologique des scientifiques de *La Compagnie des Glaces* sur notre siècle.

[3] Surprenant que Kurty ait entendu évoquer Milord l'Arsouille, mythe parisien de la Belle Époque.